

PATRICK VALAS

**ŒDIPE, REVIENS,
TU ES PARDONNÉ !**

Ouvrage publié avec le concours du Centre National des lettres

POINT HORS LIGNE

ISBN : 2-904821-04-X © Point Hors Ligne, 1984

à Lisette

«Nous sommes frères de nos patients en tant que comme eux nous sommes les fils du discours.»

Jacques Lacan

«Le sexe, ça vient de sexaphone» me dira Rodolphe en guise de ponctuation finale de son analyse. Ce trait d'esprit, qu'il est allé cueillir dans les richesses de la langue, pourrait prêter à rire, mais encore faudrait-il que ce fut d'un rire jamais entendu: celui de l'homme tordu par son sexe découvrant, à travers l'assourdissante rumeur de son silence, un gai savoir - savoir inventé au fil d'une parole propice à la bienvenue de son dire. A cela, il faut un certain temps, et parfois celui d'une analyse.

La cure ici présentée est exemplaire - non pas unique mais singulière, comme pour tout sujet. Aussi j'inviterai le lecteur à prêter attention aux turbulences de la parole où un enfant aimable retrouve la puissance «ré-creative» des dits dont il ne peut se dédire. Ainsi, renaît le petit «frère» transfiguré dans la conjuration analytique. A ce prix seulement, la vie n'est pas tragique : elle est comique.

Des quatre chapitres de cet ouvrage, chacun développe un thème particulier, avant de trouver dans le suivant une signification de portée plus générale: le discours analytique peut permettre au sujet «de trouver dans le parler ce qu'il lui faut de jouissance pour que son histoire continue» (J.Lacan).

I - Un enfant aimable

On présente une cure psychanalytique avec un enfant. Son texte a été relevé séance après séance, dans le temps de leur déroulement avec les commentaires qui les ont accompagnés.

Produire un travail de cet ordre implique toujours le risque de s'entendre dire : «A votre place, j'aurais procédé tout autrement.»

Une telle objection est irréfutable : car un autre procédera immanquablement tout autrement. En effet, chaque cure nécessite une constante invention de la part de l'analyste, et chacun la conduira sans doute à sa façon: d'où une infinité de variantes possibles, puisque la cure dépend du désir de l'analyste et donc de son énonciation.

A l'analyste donc de répondre des effets d'après-coup de ses interventions: ainsi, seulement, pourra-t-il savoir s'il tient effectivement la place à lui assignée par ce discours analytique qu'il prétend servir.

Un fait de structure viendra confirmer (ou infirmer) la juste incidence de son dire, lui rappelant par là même que son acte est sans pardon, sans circonstances atténuantes, mais non sans recours.

Le discours analytique qui implique pour tout sujet de parier sur sa vie, impose à l'analyste de ne point l'engager dans la cure avant «que son désir ne soit décidé par la mise en jeu de la structure qui la motive» (J. Lacan).

II - Moments de la structure dans la cure psychanalytique

Il s'agit dès lors de reprendre l'interprétation du sens de cette cure dans l'après-coup de sa séquence. Un tel travail permet de réordonner la cure selon l'axe des progrès subjectifs dépendant de la structure et ne recouvrant pas toujours son déroulement chronologique. La cristallisation, puis le déploiement du fantasme fondamental donnent la clef de sa compréhension.

III - Statut du corps dans la psychanalyse

Cet enfant a subi durant les tous premiers mois de sa vie des interventions chirurgicales majeures, dont les retentissements seront progressivement cernés à travers son discours, jusqu'à l'émergence d'un trait dominant : cet enfant a peur de son corps, qu'il croira livré à une corporation de fantômes, jusqu'à ce qu'un perroquet réponde enfin à ses adjurations.

Cependant, une telle peur de son propre corps ne s'avère pas fondamentalement différente, sinon par son intensité, de celle qu'éprouve quant au sien propre tout sujet. L'effroi que suscite en tout sujet son propre corps tient à la folie et à l'énigme de sa jouissance, ravageante tant que la Loi n'y exercera pas sa juste incidence.

La psychanalyse démontre que le corps jouissant s'organise selon une anatomie fantasmatique prenant racine dans le réel.

La sexualité se manifeste sous les espèces des pulsions partielles: ainsi morcelé, car pris dans le signifiant, le corps fonctionne selon une logique dont le stade du miroir permet le repérage à travers les diverses représentations que donne le sujet de son corps.

IV - Œdipe reviens tu es pardonné

Il est impossible de savoir si l'avènement de l'homme à la parole découle de quelque mésaventure survenue quant à sa sexualité, ou si tout au contraire la sexualité se trouve dérangée du fait même qu'il parle.

En d'autres termes, il est impossible de savoir ce qu'il en serait de l'origine du langage (la question de toute' origine faisant elle-même problème).

Il n'y a cependant pas lieu pour autant de renvoyer ainsi que le fait la science le sexe «au silence éternel des espaces infinis».

Par la rupture qu'elle instaure des liens sociaux fondamentaux, tels que parole, amour et pacte de la reconnaissance, c'est d'ailleurs à la science qu'est imputable le «malaise dans la civilisation».

De ce champ déserté par la science, relève la psychanalyse: dans l'assourdissant, vacarme d'une jouissance prise aux rets du langage, la plupart des mythes s'organisent comme autant de réponses bricolées par et pour le sujet en constellations symboliques sans lesquelles il ne saurait se repérer dans la nuit du réel. C'est pourquoi, le mythe œdipien occupe une position centrale dans l'expérience analytique. Redécouvert par Freud dans le discours de ses patients, ce mythe apparaît bien comme le plus pertinent des modes de compromis symptomatique du rapport du sujet à sa jouissance. Le sujet s'y trouve engagé à son insu, car il doit se situer comme être sexué dans le symbolique, à partir de l'incontournable du sexe.

En ce dernier chapitre, il apparaît comment en forgeant le mythe de Totem et Tabou, avec les connexions qu'il implique au mythe d'Œdipe, Freud redonne sens et portée à ce dernier. Le mythe œdipien permet ainsi d'ordonner logiquement par rapport à la structure, et donc à la castration, toute une série de termes semblant au premier abord hétérogènes à savoir: la jouissance, le sujet, la parole, la mort et le sexe.

I - UN ENFANT AIMABLE

«Les choses que j'ai peur, ça ressemble à un ours, mais c'est pas un ours, c'est autre chose un CORFAUCHE.»

Rodolphe

La cure sera ici transcrite, avec les quelques commentaires qui en auront scandé le déroulement, suivant la séquence de trois temps subjectifs: l'instant du secret, le temps du fantôme, le moment de conclure.

L'exposé gagne en clarté grâce à un tel découpage, correspondant à la réalité des moments de réalisation du sujet, intervalles de perlaboration compris.

L'Instant du Secret

1^{re} séance : Sur les conseils de sa maîtresse de l'école maternelle, Rodolphe est amené à consulter, alors qu'il a 5 ans 1/2 et doit entrer en septembre prochain à la grande école. Selon la demande de sa maîtresse, il me fallait «prendre des mesures préventives, car il aurait certainement des difficultés scolaires».

Rodolphe arrive littéralement porté par sa mère dans l'escalier menant à mon bureau. Comme je lui fais part de ma surprise, celle-ci me répond que son fils est incapable de monter seul un escalier, et d'ajouter: «De toute façon, il ne sait rien faire tout seul.» Lors de notre première entrevue, Rodolphe est accompagné de son père et de sa mère, mais ce sera surtout cette dernière qui parlera : «C'est un enfant très fragile, il a presque 6 ans, on est encore obligé de lui mettre des couches parce qu'il fait tout le temps, il a toujours besoin de quelqu'un.» Très petit pour son âge, avec son visage aux traits encore fœtaux, Rodolphe paraît avoir deux ans et demi tout au plus. Ses gestes désordonnés traduisent le fonctionnement du corps dit «morcelé» lié à la prématuration neuro-physiologique propre au petit d'homme.

Très excité, il gribouille à deux mains sur une feuille de papier. Sûrement pas insensible aux propos qu'il entend, il crie à tue-tête, à la cantonnade, tout en prêtant l'oreille comme si les sons lui parvenaient de partout. Il laisse parfois entendre une phrase, qui revient comme une litanie sur le fond de bruitage par lequel il manifeste sa présence :

«Où est-il?» «Qu'est-ce que c'est que ça?» «Je suis un enfant perdu.» Il prononce ces phrases à bien des égards poignantes, sur un fond de vacarme assourdissant, traduisant une incoercible angoisse.

Lui répondant qu'il est là pour se retrouver, je décline mon nom et prononce le sien : «Rodolphe», puis lui précise qu'avant de pouvoir parler ensemble, nous devons tout d'abord-écouter ses parents que je prie de me raconter son histoire en détail.

Bien qu'il écoute, le père interviendra peu et c'est la mère qui me narrera l'histoire de son fils - mais à mi-voix, comme si rien ne devait être entendu:

«Rodolphe a été hospitalisé dès sa naissance et pendant très longtemps. On lui a enlevé un rein, les médecins ne pensaient pas pouvoir le sauver.»

Ainsi son histoire est-telle fixée en quelques traits, comme si rien d'autre ne devait être dit, comme si sa vie se résumait à un vague passé médical. Rodolphe est, en somme, présenté comme un enfant dont la destinée est toute entière tracée dans le registre médical faisant bouchon, trou d'oubli. Durant ce premier temps, je préfère négliger ces péripéties médicales, tant les propos de la mère suscitent l'anxiété chez l'enfant. Et celle-ci de conclure lapidairement: «Il se rend malade quand je me sépare de lui.»

Pendant que ses parents parlaient, Rodolphe a réalisé un gribouillage - au moins, à ce qui semble, de prime abord. En filigranne, se distingue cependant la forme d'un enfant caché, et qui observe (dessin n° 1).

Une fois convenu de reprendre les entretiens passé les grandes vacances, je demande à rester seul un moment avec Rodolphe. Comme ses parents prennent congé, lui se lève pour les suivre, et c'est alors que je m'adresse à lui.

Valas : «Restes un peu avec mol.»

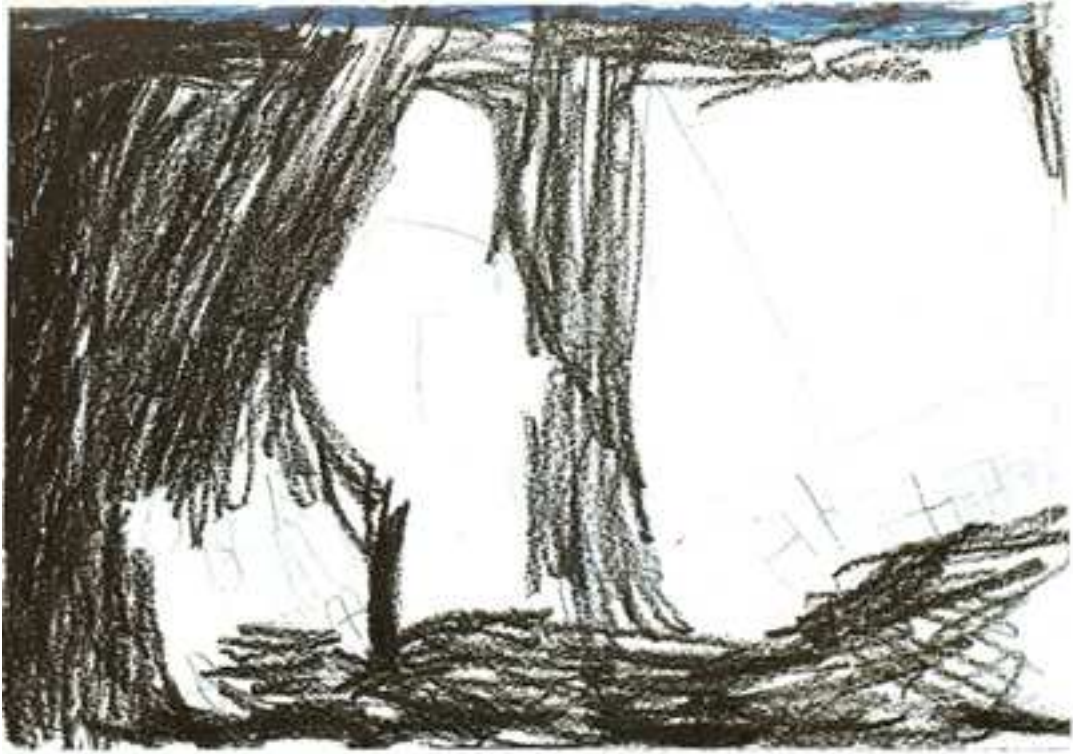
Rodolphe : «Pourquoi ?»

V. : «Pour le secret.»

Il revient s'asseoir, non sans des signes d'émotion et de joie. Puis me demande alors avec un aplomb qui tranche sur la confusion et le vacarme jusqu'alors de son fait.

R. : «Le secret c'est quoi?» - question hurlée, sans doute afin que ses parents l'entendent à travers la porte.

V. : «Le secret c'est quelque chose que quelqu'un sait et que les autres ne savent pas.»



1. L'enfant caché qui observe

R. : «Ah ! J'ai un secret?»

V. : «Oui bien sûr.»

R. : «Ah!... et toi tu as un secret ?»

V. : «Oui. » R. : « Dis-le.»

Comme je ne réponds, lui hésite un peu, avant de répliquer à mon silence.

R. : «Je le dirai pas», puis il s'en va, exultant, et dévale l'escalier, hurlant de joie et appelant son père : «papa ... papa ... papa».

L'effet de coupure produit par ce terme «secret» apparaît nettement dans la pratique psychanalytique - non seulement en ce qu'il évoque de l'inconscient mais encore en ce qu'il évoque la liberté de dissimuler. A cet égard, cependant, toute la portée de son sens lui demeure sans doute inconnue. Il est donc déjà nécessaire d'aller plus loin, aussi vais-je demander à revoir Rodolphe, ne serait-ce qu'une fois, avant la séparation imposée par les grandes vacances.

Le secret ou, du moins, la possibilité qu'il y en ait un dont le contenu importe peu, la simple possibilité du secret gardant toute son ambiguïté, aura eu, de par cette équivoque même, un indéniable impact. Il n'y a d'ailleurs pas lieu de s'en étonner, car ainsi se trouve ponctué un moment structural. L'enfant s'aperçoit que l'adulte de qui lui viennent les premières paroles et qu'il suppose «tout savoir» peut en somme ignorer quelque chose.

Quelque chose qu'il ne sait pas, qu'il ne doit pas savoir, qui ne peut lui être dit.

Que Rodolphe puisse avoir un secret constitue une découverte capitale (ai-je un secret ?). Son étonnement révèle sans doute qu'il ignorait encore pouvoir dissimuler ses pensées, et par là même ignorait-il encore pouvoir prendre son indépendance en disant «non». Ce «non-dire» est donc constitutif d'un premier noyau de signifiant à refouler.

L'effet de ce signifiant «secret» se trouve en outre redoublé chez lui. Car son corps «malade» s'est toujours trouvé jusqu'alors livré dans sa plus grande intimité à ceux qui lui dispensaient les soins, à commencer par sa mère.

«Il ne sait rien faire tout seul» - a-t-elle dit.

Enfin, la dimension du secret prend toute sa valeur car il est probable que, pour la première fois de sa vie, cet enfant a eu un entretien en tête à tête avec un adulte étranger à la cellule familiale.

A la 2^e séance 8 jours plus tard, l'induction signifiante produite par le secret se confirme. Rodolphe parle toujours avec une certaine incohérence il raconte l'histoire du Petit Poucet qui retrouve son chemin. En désignant ce personnage, il fait un dessin qu'il intitule : «Le dessin pour le secret de Rodolphe» (dessin n° 2). On y distingue un nourrisson sans bras, mais bien séparé du couple de ses parents dont les visages sont masqués.



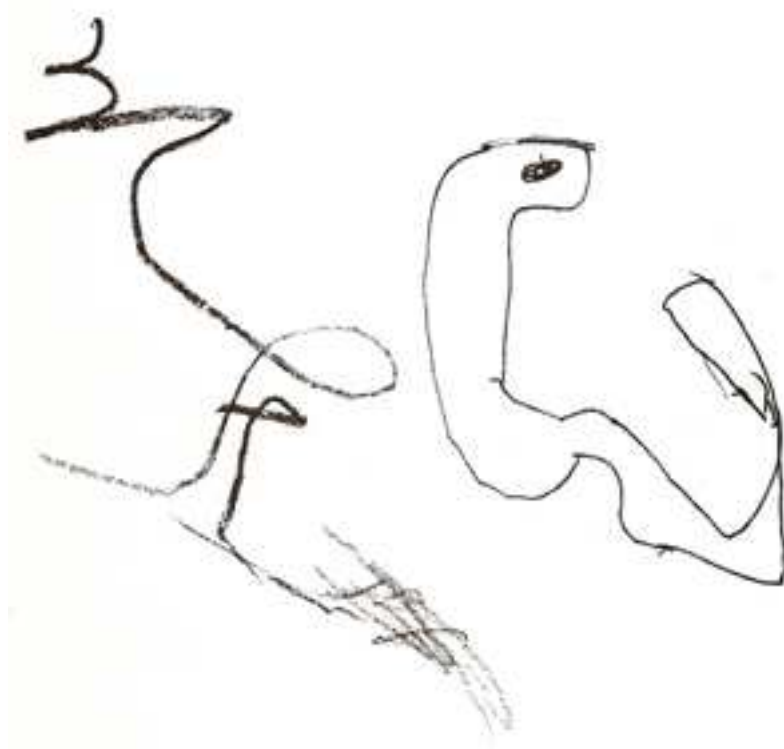
2. Dessin pour le secret de Rodolphe

Passé l'été, nous nous retrouvons pour **la 3^e séance** à la rentrée de septembre.

Je le reçois d'abord avec ses parents qui me font part de leur soulagement depuis qu'il est inscrit à la grande école, dite «normale». Bien qu'ils ne comprennent pas très bien le sens de

mon travail, ils sont d'accord pour que leur fils vienne me voir. En effet, attitude inhabituelle chez lui, Rodolphe manifeste beaucoup d'enthousiasme à l'idée de venir me voir.

Resté seul avec moi, il dessine aussitôt «L'histoire du secret du lézard à la queue coupée, mais ça ne fait rien, ça repousse tout seul» (dessin n° 3).



3. L'histoire du secret du lézard à la queue coupée mais ça ne fait rien ça repousse tout seul

L'ablation de la queue du lézard pourrait évoquer la crainte de perdre le pénis, en faire châtement de désirs incestueux. Auquel cas, elle marquerait le moment où l'enfant s'introduit à la problématique de la castration symbolique. Il ne faut toutefois pas oublier en l'occurrence que Rodolphe a déjà subi l'ablation d'un rein. J'estime également que raconter cette histoire lui permet d'explorer plus avant la validité du terme de «secret». Il ne serait pas étonnant qu'il ait pu poser à ses parents la question.

«Pourquoi la queue du lézard repousse-t-elle?» Leur ignorance ou leur impuissance à y répondre, sinon par un «c'est comme ça» lui a permis de croire au secret dont il découvre peu à peu les mille avantages.

A cet égard, Lacan enseignait que les pourquoi? Adressés par l'enfant à l'adulte quêtent moins une réponse raisonnable qu'un défaut de réponse en quoi gît le secret de son désir. C'est bien pour cette raison que ses questions semblent souvent si peu raisonnables à l'adulte.

L'enfant fonde ainsi son propre désir au défaut même du désir de l'autre, au point précis où l'Autre s'avère ne pas savoir.

Dès la 4^e séance, on peut considérer que Rodolphe a saisi la spécificité du travail analytique. Par exemple, en cet instant où il dessine «La maison drôliche» :

R. : «Il y a les secrets, le pipi, la mort.» Il rajoute alors un gribouillage :

R. : «Ce destin là on va essayer de savoir pourquoi les crabouillages, la chose qui existe pas.»

La chose n'existe pas et cependant le destin s'en trouve tracé, inscrit dans le pourquoi des crabouillages.

A la 5^e séance. Il parle tout en jouant avec les Legos.

Son activité est d'un sérieux que rien ne vient troubler.

R. : «Le bébé avec des couches, la dame ne sait pas si c'est une fille ou un garçon, c'est les deux. Je peux pas dire... il y a d'autres choses à parler que le pipi...»

«... Je trouve qu'une dame comme ça, ça devait pas avoir un bébé... le bébé la voulait pas parce qu'elle était trop moche et allait pas lui donner à manger... ça dépend du destin du bébé, s'il trouve la maman moche, il voudrait s'en aller dans les rues, se promener dans les rues ... sa maman ne veut pas et c'est comme ça.» «Si ça tombe mal ... si je vois une femme pas belle je dormirai tout de suite.»

«Je parle de mon hôpital, quand j'étais avec mes urines, c'était bouché, on m'a opéré d'un rein, on m'a enlevé un rein, après je suis entré à la maison.» Rodolphe s'interrompt, en cet instant où se pose la question de ses relations à sa mère.

R. : «Je vais te chercher la maman et Rodolphe.» Pour peu qu'on prenne à la lettre ce qu'il dit, Rodolphe va se chercher avec elle. Il s'est vu objectivé par une mère dont il se sépare en cette opération. Sans doute est-ce pourquoi, sitôt arrivée, elle se plaindra de lui :

«Il est constamment agité, ne travaille pas à l'école, d'ailleurs moi je le guette et son père le gêne, il lui cède sur tout, c'est lui qui le fait manger le soir.»

R. : «C'est mon tempérament» dira-t-il, avant que sa mère ne ressorte, après cette apparition très symptomatique.

Sa mère semble ne rien comprendre à ce qui se passe, alors qu'il se trouve sur le registre ouvert par la possibilité du secret.

Dès que nous nous retrouvons seuls, il fait les trois dessins suivants dont il exige qu'en soient marqués les titres :

Dessin n° 4 : «Dame avec un gros ventre.»



4. Dame avec un gros ventre

Dessin n° 5 : «Monsieur avec un gros ventre.»



5. Monsieur avec un gros ventre

Dessin n° 6 : «Messieurs jouant au ballon, ce sont des jeunes hommes.»



6. Messieurs jouant au ballon ce sont des jeunes hommes

L'interprétation des dessins d'enfant mérite ici une remarque, liée à la problématique du secret. Avec lui, et de façon générale, loin de procéder au déchiffrement de ces dessins, je traite ceux-ci comme un texte écrit à la manière d'un rêve: comme un rébus, selon la formule de Freud. Il s'agit en somme d'une mise en images du symbolique (I.s.). Il conviendrait de voir en ces dessins des écrits de type idéographique, dont l'enfant seul peut trouver l'interprétation, et qu'il est impossible d'aborder hors de son commentaire. Par le seul fait de les titrer, il en symbolise déjà l'image (S.i.).

N'importe qui fait dessiner les enfants, à tout propos; sans doute y a-t-il là un usage pervers de ce mode d'expression, un abus du regard excédant le domaine psychanalytique proprement dit. Ainsi se produisent les effets dévastateurs du regard, sous le feu duquel l'enfant, dépouillé de tout incognito ne tardera pas à reconnaître la malédiction du mauvais œil.

Lorsqu'en revanche l'analyste saura attendre, il obtiendra rapidement de tout autres résultats. Cette différence de registre n'échappe pas à l'enfant consultant, qui se met à parler plus spontanément, à associer en utilisant lui-même le dessin, une fois saisi qu'il a le droit et le pouvoir de garder des secrets.

A cet égard, l'analyste est consulté en raison d'un savoir qui lui est supposé, à juste titre d'ailleurs. Dans ce transfert de savoir, soit par haine, soit par amour, soit par ignorance, la parole à lui adressée constitue l'analyste comme sujet-supposé-savoir.

Sans incarner pour autant le savoir, dans le maniement du transfert, l'analyste fait fonctionner à sa place ce savoir à lui supposé, ainsi posé comme savoir réel se tissant entre lui et son analysant, découvert dans la surprise de son surgissement au cours du travail analytique. Ce savoir posé entre deux sujets (à la faveur de la disparité de leurs positions respectives), s'interprétera. L'analysant pourra alors déchiffrer la vérité de son désir inconscient, suscitant en lui le surgissement d'un nouveau savoir à inventer. Tel est le procès analytique opérant lorsqu'un enfant parle, notamment de ses dessins.

Cette invention de savoir se vérifie, par exemple, lors de la **6^e séance**.

Questionnant son angoisse, Rodolphe poursuit son investigation.

R. : «Les choses que j'ai peur, ça ressemble à un ours, mais c'est pas un ours, c'est autre chose, un *CORFAUCHE*.»

Il y a lieu d'apprécier à sa valeur ce néologisme, venant en l'occurrence désigner quelque chose d'impossible à dire, «un je ne sais quoi», en somme «qui n'a de nom dans aucune langue» pour reprendre la formule de Bossuet. Il apparaît clairement ici que Rodolphe n'hésite pas à inventer. Il poursuit même le commentaire de son invention, grâce à quoi la peur se trouve circonscrite.

R. : «Écrire mon histoire de peur... les choses qui existent pas, existent par la pensée.»

Il va désormais s'engager dans la voie ouverte par cette heureuse trouvaille, notamment la possibilité toute nouvelle pour lui de se servir de ses inventions. Il importe de marquer le pas franchi du secret à l'invention: dès l'instant où il y a secret, il faut inventer, l'invention constitue ici et l'artifice et la révélation du secret.

L'angoisse, la peur, trouvent alors à se préciser dans leurs coordonnées nécessaires et suffisantes au cours de la **7^e séance**.

Il fait ce dessin de la «maman avec le destin moche et le bébé qu'on ne sait pas s'il est une fille ou un garçon» (dessin n° 7).

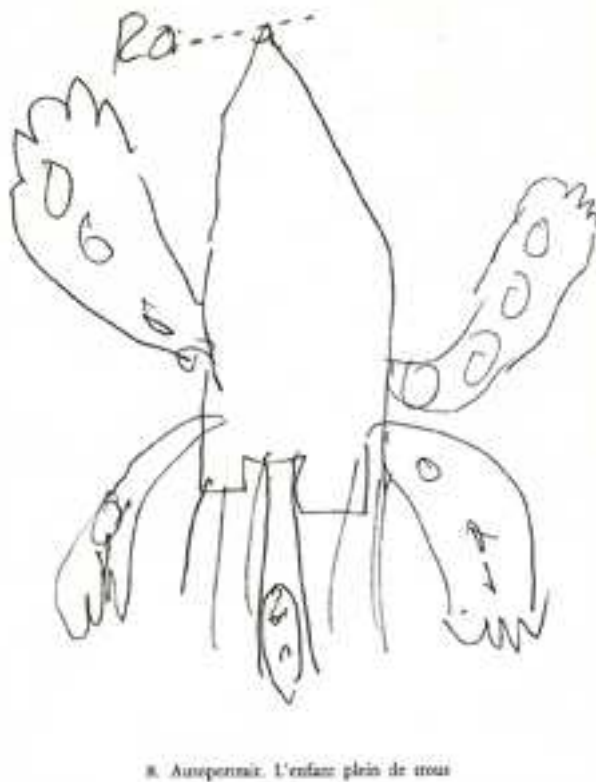
Comme on le verra, l'angoisse est à corréliser à une identification au phallus maternel. C'est parce que la mère a un destin moche: à savoir, pas le pénis, qu'elle a un bébé dans le ventre, la sexualité de l'enfant en question devenant problématique de ce fait même.

Insistant derechef, lors de la séance suivante, il va franchir le pas supplémentaire par où son nom et son corps trouveront à se situer.



8^e séance

R. : «Dans le ventre on n'a pas de nom... et puis la maman qui a un plus gros ventre et pas même un enfant et puis après un garçon.»



Il conclura cette séance par un autoportrait (dessin n° 8); ici, apparaît le nom, référé à l'image du corps: corrélation d'autant plus remarquable que survenant à l'instant où la grossesse est directement associée au phallus: «un gros ventre et pas même un enfant».

Depuis 5 mois que je le reçois, jusqu'alors louvoyantes, les figures de son angoisse auront progressivement pris forme, tandis que va s'aggraver le malentendu avec ses parents.

En effet, à la **9^e séance**, la mère l'accompagne pour se plaindre une fois de plus.

«Il n'y a aucune amélioration à l'école» dit-elle.

Elle ajoute: «Je ne lui retire pas ses couches car il est incontinent et risquerai d'attraper froid et de tomber malade.»

S'adressant à sa mère, il va tenter à cette occasion de lui fournir une explication.

R. : «J'ai envie d'être bébé dans mon cœur, mais j'ai pas envie d'être bébé ... c'est ma vie qui m'a fait venu.»

Ici s'éclaire sa position symptomatique.

Rodolphe est pris entre le désir de sa mère et celui de tout autre chose, qu'il nomme lorsqu'il affirme ne plus vouloir être bébé. Son destin se résume alors à ce qu'il dénomme sa propre volonté de vivre qui excède de toutes parts la simple reproduction sexuée. Puis il ajoute, avec beaucoup d'anxiété:

R. : «Je me sens mieux et je me sens mal.»

Sa mère lui répond qu'il n'a été hospitalisé que pour son bien. Chez Rodolphe, la fixation au désir de sa mère recoupe la culpabilité de cette dernière.

R. : «J'en avais marre qu'ils me battent, que j'avais envie de mourir, pour le dire dans le cœur.»

V. : «Le dire dans le cœur c'est quoi?»

R. : «La remontée dans mon histoire c'est mon cœur... la nature et la liberté, j'ai peur de mon thème... comme on est un jeune homme et qu'on ne sait pas vivre, le cœur est déchiré.»

Puis, s'adressant à nouveau à sa mère :

R.: «Quand tu seras morte, je veux que tu meures. »

Sa mère répond vivement: «Tu veux que nous soyons morts, tu es méchant. »

R. : «Parce que vous me contrariez trop ... quand je serai grand qui me nourrira? . . . et mes parents morts?»

Semblant très ébranlée par ses propos, «mon mari est aussi très inquiet» me dira sa mère, en me prenant à part. Rodolphe qui a entendu répond : «Mon père m'aime trop.»

On remarquera cette phrase étonnante de Rodolphe : il veut que sa mère meure, mais seulement lorsqu'elle sera morte, à savoir lorsqu'elle ne sera plus désirante, ou encore en tant que femme phallique, en tant que femme munie d'un phallus, ici représenté par Rodolphe. Le désir de mort vise l'entité où mère et enfant forment la figure de la femme phallique, et la réaction de la mère, entendant au pluriel un désir de mort qui lui est pourtant adressé singulièrement, vient d'ailleurs confirmer cette interprétation. Cette glissade vers le pluriel des parents couplés se trouve annulée par Rodolphe lorsque celui-ci déclare vacante la place du père, en raison de l'excès d'amour que ce dernier lui porte: «mon père m'aime trop».

Sans doute les parents doivent-ils être débordés par les paroles de leur fils dont la violence est impressionnante. La mère sort pour nous laisser poursuivre l'entretien.

A peine la porte est fermée, Rodolphe commente. *R.* : «Maman parle en négatif» et puis il dessine « un arbre en négatif» (dessin n° 9).



Il convient ici de noter la mise en parallèle de la parole négative, parole maternelle, et de l'arbre en négatif (qui se révélera corrélé au symptôme) : de là, l'équation symptôme = mère.

Rodolphe interroge : «Comment il respire? Et s'il perd ses feuilles?» A la lumière du rapprochement ici suggéré de négatif photographique, ce dessin peut également évoquer la représentation des urographies pratiquées en hôpital. Comme je fais part à Rodolphe de cette supposition, à laquelle il acquiesce, je lui demande s'il ne souhaiterait pas que j'écrive à ses médecins pour savoir ce qu'il en est réellement de ses problèmes médicaux. Rassuré, il me

répond que oui. Il importe assurément que Rodolphe puisse distinguer sa maladie proprement physique de sa «maladie» en tant qu'elle a fixé le symptôme de sa relation à sa mère. Son travail d'élaboration se poursuit.

10^e séance

Il s'installe devant son jeu de Legos, avec lequel il construit toutes sortes «d'engins spéciaux». Il semblerait que cette activité manuelle libère son activité fantasmatique: à cet égard, le jeu a la même fonction que le divan, rompant la relation duelle favorisée par le face à face.

R. : «Dans mon rêve, je veux vivre dans une grande maison ... me séparer de ma maman - ce dessin c'est le bateau restaurant, c'est pas la maman... ce destin pour moi ... les pensées différentes du cœur... je viens ici pour mon destin, j'en ai connaissance... mon vrai destin c'est que mon papa meurt jeune et que je me marie avec ma maman...»

V. : «Ça c'est tout à fait surprenant.»

R. : «Oui.»

Pour classique qu'elle soit, la thématique œdipienne ici présentée par lui n'en reste pas moins, en ce moment d'élaboration, curieusement présentée comme un devoir. Devoir qui lui pèse et dont il ne veut pas. Loin de se reconnaître comme désirant sa mère, il anticipe sur une situation qu'il refuse, dans la mesure où il y voit une impasse. S'il y entrevoit déjà une solution, il reste encore sur le versant d'un devoir lui apparaissant intolérable car il sait quel besoin sa mère a de lui. C'est elle qui tomberait malade si lui prenait plus d'indépendance, telle est la vérité, vérité contraire à ce qu'elle-même affirme. Le danger réel qui a menacé la vie de son fils a provoqué un tel traumatisme, qu'elle-même ne peut s'en dégager. Mais, ce danger dont les répercussions sont bien compréhensibles, a sûrement redoublé un tout autre danger, répondant d'une vérité inconsciente comme la suite va la révéler.

A la 11^e séance, il le confirmera d'emblée.

R. : «Je vais parler dans le destin de l'hôpital, j'ai peur de quelque chose qui existe pas ... on va continuer notre travail de peur qui peut pas exister ... mes rêves et ma vie c'est pareil... j'ai peut-être une Loi qui ne peut pas sortir de moi, la Loi de pénétrer dans le cul, j'ai peur de la Loi et j'ai peur de ça ... La Loi d'une société mal faite. J'ai peur de la Loi et de la société ... je veux passer de la vie qui existe pas à la vie qui existe... c'est le murmure de mon cœur.»

Déployant peu à peu sa question, Rodolphe entre dans le vif du sujet, pour autant qu'on puisse ainsi situer l'affrontement d'un sujet à la Loi.

12^e séance

Son père a voulu avoir un entretien en tête à tête avec moi. Pour ce faire, il s'est entendu avec son fils, qu'il a prévenu avoir des choses personnelles à me dire. Il se fait du souci pour son fils qui pose toujours trop de questions. Rodolphe ne tient pas en place, ce qui inquiète beaucoup sa maîtresse d'école et explique ses très mauvais résultats scolaires. Cependant, lorsque je lui ferai remarquer que son fils a peut-être des difficultés personnelles à ne pas négliger, le père me répondra qu'il ne faut pas s'en faire. Quand je demande à cet homme de me donner plus de précision sur sa constellation familiale, il m'apprendra que sa mère est morte lorsqu'il avait 5 ans et qu'il a des frères et des sœurs. Son père est vivant, il n'en dit pas plus, avant de passer aussitôt à sa femme. Elle est fille unique, en fait, il reste très évasif sur ce chapitre, à croire que tel n'est pas le sujet, à croire que tout est dit, à croire qu'il n'y a plus lieu d'en parler. Cet entretien ne fait qu'accentuer le malentendu initial. Le père estime que je n'ai qu'à me débrouiller avec ce vague repérage. Lui, pour sa part, souhaite seulement que son fils ne rate pas son apprentissage scolaire. Nous convenons que Rodolphe sera informé des propos tenus en l'occurrence. Selon une règle générale, lorsque les parents me demandent un entretien particulier, hors de la présence de leur enfant, je leur précise qu'ils devront s'efforcer de ne rien me dire que je ne puisse répéter à l'enfant, au moment me semblant opportun. Cette règle vise à ne pas entretenir autour de l'enfant une atmosphère de mystère. Si les parents estiment qu'il y a des secrets de famille dont préserver l'enfant, à eux d'en assumer la décision.

13^e séance

Je commence par dire à Rodolphe quelques mots de la visite de son père et de ce que celui-ci a pu évoquer. Rodolphe en réponse me dit: «Si je n'étais pas né, est-ce qu'il y aurait quelqu'un à ma place?»

Il est évident qu'il pose ici, outre la question de sa position d'être vivant, la question même de son existence de sujet dans le désir de ses parents. Aussi n'est-ce pas par hasard qu'il reprenne ce thème abordé aux séances précédentes, en écho de phrases précédemment commentées telles que : «Dans le ventre on n'a pas de nom.»

«On ne sait pas si c'est un garçon ou une fille.»

Ou encore : «La maman qui a un gros ventre et même pas un bébé et puis après un garçon.»

Désormais, il évoque une place qui n'est déjà plus simplement celle du phallus maternel. Poursuivant d'ailleurs, il évoque sa propre place, par rapport à la jouissance phallique.

R. : «Je me sens pas quand je fais pipi ... Je me traite facilement comme un bébé et je suis un grand garçon ... J'ai pas su comprendre les choses de bébé et je suis très en colère pour ça ... se battre c'est ça la vie me fait peur... je vais dessiner le pays de tous les anciens militaires pour apprendre qu'est-ce que c'est se battre.»

Avant d'ajouter, rageur :

R. : «Apprendre à se battre c'est tuer les choses qui font peur...»

V. : «Leur donner un nom? Tuer? Tu es Rodolphe, tu t'appelles Rodolphe.»

R. : avec soulagement : «Oui c'est ça.»

Il a compris «tuer les choses qui font peur» c'est pouvoir les nommer, mettre en jeu le jugement d'attribution à partir de quoi peut-être posée leur existence. Par ce qui précède, mon intervention porte sur le nom: le nom, au-delà d'une jouissance qui le tue, et dont le sauve sa colère.

14^e séance

Rodolphe veut faire de la peinture, il est plus calme, restant de long moment sans parler. Il dessine un bateau. Dans le contexte précédent, ce dessin évoque pour moi un «bateau restaurant» qu'il avait dessiné dans une séance antérieure, en spécifiant qu'il ne s'agissait pas là de sa mère: ce qui m'amène à poser une question quelque peu hâtivement peut-être en l'occurrence, tel un coup de dé risqué, anticipant sur le travail en cours.

V. : «C'est la maman-bateau?»

R. : «Ça choque un peu... Les bateaux avec ma pensée. Maman je suis assez grand de se débrouiller seul.»

Suivant ses propres enchaînements, il reprend:

R. : «Je crois qu'un enfant petit doit apprendre à quitter sa maman pour pouvoir vivre seul quand il sera grand. »

Et puis se tournant vers moi :

R. : «Pourquoi tu ne dis pas exactement ce que tu as sur le cœur ?»

Je me tais, sachant par expérience que par de telles questions l'analysant s'efforce souvent de faire parler l'analyste à sa place.

R. : «Maintenant je vais découper le papa ... le docteur et la maman... me séparer de toi comme séparer de ma maman.»

Témoignant ainsi de l'amour de transfert, il révèle combien, en le choquant, cette interprétation du bateau-maman a opéré la séparation d'une identification imaginaire à la mère qui chute alors, à l'instant où il envisage de s'en séparer.

Le travail se trouve interrompu pour quelques temps, car Rodolphe doit être hospitalisé afin de subir un bilan médical systématique. Voilà déjà 7 mois que les entretiens se poursuivent. J'écris aux médecins hospitaliers pour prendre connaissance de son dossier médical, tout en leur expliquant quelles raisons m'ont conduit à entreprendre ce travail: et notamment qu'il s'agit d'un enfant qui souffre et qui demande à parler.

A sa sortie de l'hôpital, juste avant le Noël, j'ai une entrevue avec Rodolphe et sa mère. Celle-ci me confirme que le bilan est positif tout en se plaignant que Rodolphe ne l'a jamais fêtée, lors de ses visites à l'hôpital. ici se réitère une demande d'amour, adressée à son fils qui s'en trouve bien embarrassé - non que la demande d'amour soit néfaste en elle-même, mais qu'elle le soit ici, en prenant une signification de demande que Rodolphe ne pouvait satisfaire, sinon en s'annulant.

R. : «Je ne veux rien laisser en panne.»

Sans doute fait-il par là allusion à cette interruption forcée, avec l'angoisse ainsi suscitée en lui à l'idée de ne pouvoir venir à ses séances. Aussi l'interpelle-t-il :

R. : «Il faut me punir mais pas tout le temps.» Resté seul avec lui, je lui demande ce qu'il pense de ce qui vient d'être dit par sa mère. Il me répond :

R. : «Je suis pas tellement inquiet.»

Peut-être commence-t-il à se dire qu'il n'est pas irremplaçable en la fonction qu'il occupe pour sa mère, laquelle trouvera certainement le moyen de reporter ailleurs une demande qui préexistait à la venue de Rodolphe.

En janvier, me parvient la réponse des médecins hospitaliers que je communique à Rodolphe et à ses parents que j'ai prié de venir à cette occasion.

14^e séance : Il importe de séparer ce qui revient au fantasme de ce qui revient à la réalité médicale.

Après une naissance normale, la dégradation de l'état général de Rodolphe, manifestée par des vomissements, nécessita au bout de quelques jours son hospitalisation. Les médecins découvrirent alors une insuffisance rénale et une urographie intraveineuse confirma une dilatation bilatérale et permanente des deux uretères, allant de pair avec une distension, une atonie de la vessie, par obstacle sur l'urèthre. Lors d'une première opération, tentée à trois semaines, consistant en mise à la peau des deux uretères, est découverte en outre une atrophie du rein gauche et, après biopsie rénale, une dysplasie rénale bilatérale. Selon le chirurgien, fut pratiquée une intervention salvatrice. L'urèthre fut incisé sur toute sa longueur et le rétrécissement en fut corrigé par la mise en place d'une sonde à demeure après avoir pratiqué

une méatotomie, il fut, en outre, nécessaire d'introduire par le périnée une sonde uréthrale, avec prolongement vésical, laissée en place trois semaines.

Une amélioration de la fonction rénale fut alors rapidement constatée.

Au sixième mois, fut pratiquée une nouvelle intervention permettant de rétablir la continuité de l'arbre urinaire, ainsi que l'ablation du rein gauche. Suivirent une évolution normale et une cicatrisation sans problèmes.

Depuis, Rodolphe aura été régulièrement hospitalisé pour contrôle des fonctions rénales. En 1972, lorsque l'enfant a 2 ans 1/2, le chirurgien s'estime très satisfait des résultats obtenus, qu'il communique aux parents, en spécifiant qu'il juge inutile toutes précautions particulières touchant cet enfant.

En 1974, à l'occasion d'un nouveau bilan, il s'avère que le rein droit présente une hypertrophie compensatrice normale.

L'uretère restant est valide, la vessie fonctionne correctement, la miction est normale.

Les résultats semblent parfaits au chirurgien qui ne décèle aucune cause anatomique ou neurophysiologique de nature à justifier l'énurésie ou l'incontinence urinaire diurne, encore que cette dernière ait été normale et non durable lors des premières semaines suivant le retrait de la sonde. D'où l'inutilité de précautions particulières (telles que couches, etc.), d'où l'absence de risque d'infection (autre que normal, comme pour tout sujet). Enthousiasmé par ces succès, le chirurgien aurait même noté dans le dossier médical que ce résultat tenait du miracle. Non sans ironie, Rodolphe déclarera d'ailleurs plus tard:

R. : «Les médecins croyaient que j'allais mourir mais moi je voulais vivre.»

Sans doute est-ce à partir de là que s'articule son fantasme de «l'enfant perdu», qui se retrouvera après transformations, sous la forme du Petit Poucet. Ainsi aura-t-il résolu, dans l'après-coup de son récit, la signification pour lui énigmatique de ce signifiant jadis surpris: «Enfant perdu».

Sans le moindre doute, les interventions majeures pratiquées sur son corps auront joué un rôle déterminant dans son histoire - aussi aura-t-il paru nécessaire de mentionner d'ores et déjà ces tribulations médicales quitte à les évaluer dans un prochain chapitre.

L'histoire médicale de Rodolphe éclaire ainsi quelle forme prend cet étrange fantasme «La Loi de pénétrer dans le cul». Ce fantasme témoigne des effets particuliers de son assujettissement au discours médical qui le situe dans un rapport spécifique et douloureux à la Loi du désir de l'autre, ici vécu sur le mode d'une traumatisante intrusion corporelle. Certes, loin d'être pure conséquence des interventions chirurgicales, ce fantasme d'intrusion corporelle fixe le symptôme qui résulte de sa relation à sa mère. Rodolphe est le phallus de

cette mère qui ainsi le pénètre et le possède, en une opération autrefois cristallisée par la chirurgie.

A la faveur de cet entretien départageant fantasme et réalité biologique, je suggère à la mère de laisser un peu plus d'autonomie à son fils et, en particulier, de s'abstenir de lui mettre des couches, étant donné qu'il a 6 ans 1/2.

Rodolphe, pendant tout l'entretien, a dessiné ce qu'il appelle «un dessin d'angoisse à l'hôpital» (dessin n° 10), puis il le commente comme s'il s'agissait du retour assumé du secret:

R. : «Les adultes savent et ne savent pas... les enfants savent et ne savent pas.»



15^e séance: On lui a retiré ses couches, et devant sa mère, qui l'accompagne, il demande à aller faire pipi tout seul. Laissant les portes ouvertes, il fait pipi et caca très bruyamment. Il tire la chasse d'eau plusieurs fois et revient joyeux.

Sa mère se met alors à parler d'elle-même, de son père qui a été très sévère envers elle, de ses constantes inquiétudes à tout propos, de ses maladies de nerfs dans son jeune âge.

«Ça allait même jusqu'à me couper la parole, c'est devenu une maladie chronique», dit-elle. Elle a été suivie par un psychiatre qui lui prescrivait des médicaments. «Je crie tout le

temps, c'est pour ça que Rodolphe parle très fort.» Elle s'arrête un peu et reprend : «Ça fait du bien de parler», commente-t-elle, «mais ça ne sert à rien». Elle se ferme, se détourne de ce qu'elle vient d'avouer et parle de son mari qui est moins inquiet qu'elle.

Elle nous quitte brusquement, comme pour ne pas déranger, non sans avoir auparavant confirmé en quelques mots les progrès scolaires de son fils. Une fois seul avec moi, Rodolphe souligne fort pertinemment :

R. : «La séance c'est pas pour moi» et il dessine en même temps ce qu'il appelle la «tête de conscience».

Il est beaucoup plus calme, sa voix a changé. En quelques mois, s'est opérée une spectaculaire transformation de son corps. Il a grandi et les traits de son visage sont bien dessinés. A présent, il a l'air maintenant d'un vrai petit garçon.

16^e séance : Il va s'engager dans toute une série de jeux, en utilisant une ferme où il agence par couple les animaux alternativement mâles et femelles, qu'il dénomme séparément.

R. : «Maman je te coupe les mains, ... ma lèche maman des mots d'amour... J'aime la guerre, c'est ma maman qui disait que je me fous de tout ... il ne faut pas de maman ... Je me fous de la mort de ma mère, de mon père, de mon grand-père.»

Puis il ajoute, en riant :

R. : « Ça va très mal dans ma tête ... Je suis le constructeur de l'aventure en dessin ... pour moi je me sens capable d'être un bébé, au contraire je fais tout pour être un bébé et je veux pas l'être ... je me crois un bébé ... caca ... chocolat ... je vais manger du caca c'est bon du caca... j'adore ça du caca. »

Il énonce ces différentes phrases en chantonnant, avant de s'enquérir ironiquement auprès de moi :

R. : «Qu'est-ce que tu penses de tout ça?»

«T'es pas obligé de le dire.»

17^e séance

R. : «Je vais inventer une méthode de projection d'histoire: je vais te dessiner et tu vas entendre.»

Il griffonne des feuilles de papier, en leur milieu il trace un trait vertical, les séparant en deux: là se trouve l'effet de séparation, tant de la séparation d'avec la mère que du départage du fantasme d'avec la réalité.

R. : «Les choses qui existent pas, les choses du rêve, la société qui existe pas ... le fantôme qui veut tuer il aurait peur des choses qu'il ferait ... c'est moi qui découvre le pays des fantômes ... tu es assez fort pour faire disparaître tous les fantômes ...»

Il va à présent livrer une clef, qui thématise le point de jonction du fantasme et de l'histoire médicale.

R. : «Les fantômes de la nuit, c'est les infirmières et les médecins de mort... Quel chemin je vais partir, quel chemin pour revenir à la vraie vie.»

Ici se boucle le parcours tracé par le signifiant «secret» qui a fait son chemin depuis l'instant où Rodolphe en a saisi les effets. Se retrouvant à un nouveau carrefour, Rodolphe va entamer un nouveau parcours, entrer en un nouveau temps nécessaire pour comprendre.

Il s'agit en somme de la signification de sa rencontre avec le signifiant à tout faire «fantôme» dont il annonce déjà la portée - mise en forme du poids qui a pesé sur son destin.

Le temps du fantôme

18^e séance : Rodolphe me demande à quoi rime ma méthode de dessin, avant de répondre de lui-même à sa propre question :

R. : «Pour sortir du monde qui existe pas, c'est une opération magique mais c'est une façon de parler.»

V : «Laisse venir tes idées pour retrouver le fil.»

R. : «Les fantômes ne peuvent que me tuer, ça peut que me tuer, me faire de vilaines choses... toucher le zizi c'est la révolution des fantômes qui coupent le zizi ... le zizi coupé d'un enfant c'est ça que la révolution dit la maman... c'est une révolution qui va pas ensemble le zizi et la révolution des malheurs ... Je bute sur quelque chose. Durcir le zizi ça me bouche le zizi ... maman me répète toujours la même chirurgie ... pour consoler la maman je me mettrai des faux poils pour remplacer papa.»

V : «Comment ça?»

R. : «Je me déguiserai pour prendre la place de mon papa l'énergie de lune c'est dangereux, on connaît pas ça je crains la maman elle est plus forte que moi elle me donne des fessées, ça me fait rien, je crains moins mon papa... Grandir c'est travailler, non plus jouer... je fais des rêves bizarres, le trop d'amour... les idées qu'on m'a mis dans la tête.»

Ainsi exprime-t-il à sa façon que l'inconscient c'est le discours de l'Autre.

Puis il demande à sa mère de venir.

Surprise d'être convoquée par Rodolphe à sa propre séance, elle arrive anxieuse et d'emblée avance pour la première fois l'idée de divorcer, mais se rétracte aussitôt ajoutant que:

«Rodolphe veut remplacer son père» à quoi lui réplique Rodolphe : «C'est pour ça les fantômes de la nuit», fournissant ainsi à sa mère une explication qu'elle semble ne pas comprendre. Rodolphe situe déjà le fantôme dans sa relation à l'inceste: or sa mère ne peut précisément entendre ce qui répond à son propre désir.

19^e séance : Il développe les thèmes précédemment abordés.

R. : «On m'a expédié chez les fantômes ... Le pays qui existe pas c'est pas pour les enfants.»

Puis, se tournant vers moi, m'adresse un reproche: «Tu me mets dans la vie qui existe pas.»

Je ne le contredirai pas sur ce point. En effet, dans cette séance, c'est bien de cette vie inexistante et, par là même circonscrite, inconsciente qu'il est question.

20^e séance : Il réalise avec les Legos toute une série de constructions et comme il ne pipe pas mot, je le questionne sur cette activité.

V. : «C'est la construction de ton histoire ?»

R. : «Puisque tu ouvres bien les oreilles et rentres ça bien la tête», rétorque-t-il avec violence à cette question.

R. : «Ça m'énerve de travailler... ça m'énerve parce que c'est mes reins qui me comprennent, c'est mes reins qui agissent ... je veux tuer la maman parce que c'est le thème de coucher avec elle le danger, c'est pour ça que je suis perdu au pays des fantômes ... Je crois que tu es pas en forme, tais-toi j'ai peur de ce que tu dis, c'est moi qui commande pour le dessin.»

21^e séance: Voilà près d'un an que je le reçois. Son angoisse du début a évolué jusqu'à un mode d'interpellation très ironique envers moi.

R. : «J'ai quelque chose de très important à vous dire ... le chemin je peux pas le dire, y' a façon qu'on peut pas le dire, y'a quelque chose qu'on peut pas dire, c'est une révolution.»

V. : «C'est très juste ce que tu dis là.»

R. : «C'est ça... ça doit commencer par des pensées bizarres puis les fantômes... il m'énerve que maman n'est pas d'accord, tous les soirs à la même heure je commence à me couvrir, ma maman ne veut pas, j'ai peur que les fantômes me regardent ...

.. J'ai des pensées bizarres, ça parle. Je ne sais pas comment mon rêve était transformé, un chien en un autre. C'est un rêve de chien magique. Comment éviter ça les coupures, un morceau de mots qu'on peut pas dire ou comprendre, ça concerne on ne sait rien...»

R. : «...Je peux pas en dire trop sur mon chien ... Est-ce que vous avez trouvé la concentration ? »

V. : «Le chien c'est la concentration de chier et de chemin.»

R. : «C'est vrai, il y a des idées qui viennent quand vous êtes pas là... vous voyez mes pensées en moi?»

V. : «Certainement pas.»

R. : «Tiens, j'ai envie de faire caca, qu'est-ce que vous pensez par rapport à ça?»

V. : «Dis-le toi-même.»

R. : «Le secret personne ne peut deviner les pensées, avec vous j'ai confiance, il faudrait une lettre pour ma maman.»

Se méfiant encore un peu, il trahit ici le dessein de se voir confirmer qu'il a bien la seule jouissance de pensées secrètes, lui appartenant en propre. Et l'analyste ne saurait se plaindre d'une telle mise en question par l'analysant de ses interventions, car celle-ci atteste qu'il n'opère pas à partir de la suggestion.

22^e séance: Il vient avec un poupon en plastique.

R. : «Je vais faire pipi et on a commencé à débiller ce que j'ai fait.»

V. : « ... faire un bilan ? »

R. : «Pas tout à fait, je sais pas quelle forme de bilan.»

Il feuillette son dossier examinant au fur et à mesure les dessins qu'il a faits.

R. : «C'est un endroit très spécial pour un bilan, vous allez suivre tous mes conseils et on va revoir les dessins, les moi et les pas moi ... Je crois qu'on va s'arrêter au dessin des fantômes pour parler.»

V. : «Eh bien allons-y.»

R. : «A quoi tu penses ce bébé j'ai apporté?»

V. : «Je ne sais pas trop bien.»

R.: «C'est comment s'occuper exactement d'un bébé.»

Très excité, il le manipule en tout sens, puis, après un long silence :

R. : «Tu es bête à ce point-là et je crois que tu y es c'est pas la pensée qui compte, tu y es ... Quand on est envahi on sait pas quoi faire ... Je dis que vous êtes sévère.»

Sans doute ne supporte-t-il pas toujours le silence qui fait rebondir sa parole. Et comme si nul intervalle n'avait séparé cette séance de la suivante, il arrivera furieux à cette dernière.

23^e séance: Il reprendra d'emblée.

R. : «Je suis carrément fâché, si t'es pas gentil je reviens plus... vous forcez trop ... Je vais faire pipi, l'énergie ça fait bondir, l'énergie que j'ai dans la tête n'aime pas ma vie ... dans le fond de mon énergie il y a quelque chose de terrible.»

V : « De terrible ?»

R. : « Oui le terrible monstre-énergie.»

V : «Le monstre-énergie ça alors ... »

R.: «Monstre-énergie pour mon papa et ma maman.»

V : « C'est ton désir?»

R. : « Non j'ai envie de faire caca, mon énergie elle vient de mon caca, avec ça je me sers de ma maman.»

V : «Oui avec ton caca tu as du pouvoir sur ta maman.»

R. : «Comment t'as trouvé ça ? »

V : «Parce que tu me le dis.»

R. : «Je vais faire un dessin, toi tu joues le patron et moi le travailleur... avec un grand dessin je raconte, c'est mes secrets avec ma mère.»

V : «C'est exactement ça.»

Il dessine.

R. : «Je fais du caca dans ma culotte ... me voilà tout nu avec mes petites gougouttes ... c'est mon caca qui compte.»

Et sur ces nouvelles révélations, auxquelles il me laisse suspendu, il s'en va.

24^e séance : Sitôt installé à son bureau, il dessine un bateau, tout en parlant comme pour éviter de se laisser surprendre par quelque éventuelle intervention de ma part.

R.: «C'est le bateau-Rodolphe, le bateau remuant ... Je me remuais à faire ça, ça me torture la quéquette qui s'agrandit pour aller chercher des puces dans un trou... encore des bêtises de Valas... Je vais essayer d'arranger mon idée et d'agrandir mon idée ... Je fais des progrès quand je veux remarque ... »

«... Je veux ma place dans l'école. Je veux ta place, ça veut dire que je veux faire le médecin, le médecin ça me torture, qu'est-ce qui torture?»

V : «Réponds à ta question.»

R: «Je suis torturé par ma vie qui existe pas, depuis 3 ans. Je veux que tu m'aides, je suis allé voir le Dr Valas pour qu'il me sauve. »

V : «Eh bien je suis là.»

R. : «C'est comme si je croyais au Père Noël, je ris parce que le Père Noël n'existe pas, je fais de plus gros progrès parce que je suis patient.»

En effet, en cette fin d'année scolaire, il me confirme dans ce qu'il inscrit parfois sur ses dessins qu'il a appris à lire et à écrire.

Pourtant à *la séance suivante*, réservée à une entrevue avec ses parents, ceux-ci vont désavouer la valeur de son travail, se plaignant toujours de ses faibles résultats scolaires. Rodolphe interrompt alors sa mère.

R. : «Je me fous de redoubler... Je m'intéresse aux choses des Grands ... ce que les autres enfants ne savent pas, j'essaierai de faire une révolution pour me compléter... c'est les problèmes des Grands.»

Son père, pour la première fois devant moi, va s'adresser directement à son fils.

Le père : «Tu voudrais savoir le problème des grandes personnes?»

R. : «C'est ça et c'est flou, je me considère comme un Grand.»

Le père : «Tu as quelque chose contre tes parents?»

R. : «Je me défends de vous. »

Le père : «Au point de vue de la vie quotidienne ça va bien, c'est le corps qui va pas.»

R. : «Je me débrouille quand il n'y a pas maman ... il y a des secrets entre vous.»

Son père lui demande alors de nous laisser, car il voudrait me dire certaines choses. Rodolphe sort sans discuter. Son père me confie que ces difficultés scolaires qui ne l'inquiètent pas vraiment, attristent énormément sa femme, laquelle a pris rendez-vous avec son médecin. Lui-même commence à mieux comprendre la souffrance de leur fils, souffrance dont la cure a mis à jour les ressorts, en soulevant pour l'enfant des questions dont eux ont les échos à la maison. Ses parents me font à présent confiance.

«Il faut persévérer» me déclarera le père.

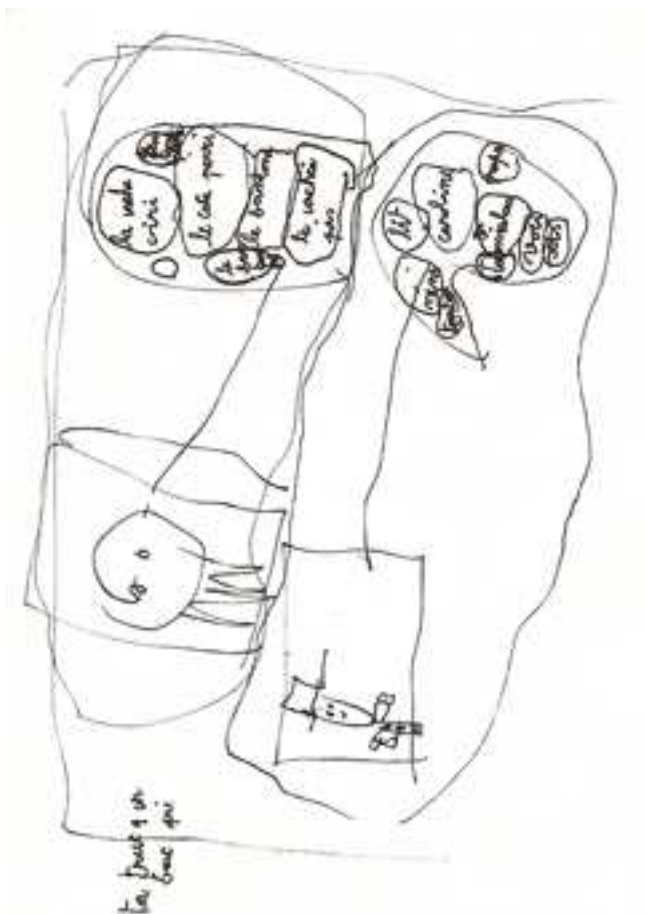
26^e séance. Constituant un moment crucial dans la cure, cette séance va apporter à la faveur du hasard de l'une des questions de Rodolphe, la réponse à ce qui fonde l'existence de la Loi.

R. : «Aujourd'hui on range les idées qui me dépassent. C'est l'histoire du zizi magique, il en sort un fantôme, le fantôme de ma mère ... on va parler des envahisseurs, la vie te surprend avec les journalistes et les histoires de fantômes... les calculs dans ma tête pour les opérations des reins... ma tête est très spéciale à expliquer... Quelle est la Loi des hommes ?»

V. : «C'est de parler.»

Il me regarde interloqué, d'autant plus surpris que lui qui parle sans cesse, s'entend régulièrement ordonner de se taire.

R. : «Les gens comme vous c'est des amuse-gueules. Est-ce que ça vous amuse de rigoler?.. Mon corps il est vert sur mon pull-over, mon pull-over est vert et ouvert, c'est la Loi de ça qui me force ... dans les choses qui existent pas il y a la vache qui rit et qui fait pipi, le caca pourri, le fantôme rit. » (Dessin n° 11.)



11. Le fantôme rit.

V. : «Parfait.»

Rodolphe reprend avec quelque inquiétude, car il commence à se sentir beaucoup plus engagé par sa parole.

R. : «Parler c'est bien, mais parler trop on peut devenir fou.»

Il est vrai que la scansion de la parole interrompt la jouissance verbale et qu'il en résulte bien, avec le silence, un certain appauvrissement, comme en atteste la 27^e séance ouverte par cette affirmation si juste « c'est le repartage ».

27^e séance

R. : «C'est le repartage . . . c'est ma tête qui m'emmène sur le monde qui n'existe pas ... je n'arrive pas à m'organiser... au turbin dans les salles de bain comme on dit on sait toujours ce qui va nous arriver ... pour s'y retrouver c'est la parole ... dans votre révolution vous n'êtes pas très riche ... tu t'occupes bien de mol.»

Par repartage, sans doute faut-il entendre relance, mais aussi séparation ; et il est tout à fait remarquable qu'il ait saisi : «Dans votre révolution vous n'êtes pas très riche», signifie bien qu'il va falloir s'ingénier à départager les choses, et non à traquer quelque fabuleux objet promis par la cure.

Nous prenons congé pour les grandes vacances scolaires, durant lesquelles je recevrai de lui une carte postale avec écrit: «Cher Dr revalas au revoir je t'embrasse tous. »

Sur la carte postale, figure la photo d'un bateau baptisé «La Mutine».

28^e séance : C'est le premier rendez-vous de la rentrée.

R. : «L'école c'est l'école, c'est pas la peine d'en parler ici, ici on travaille.»

Il me déclare cela d'entrée de jeu, car sa mère m'a demandé de la recevoir.

R. : «J'étais complètement pris par les fantômes ... les fantômes sont des babords de télé... les fantômes masqués comme les docteurs... les fantômes c'est la liberté, ma vie n'est pas nette, je voudrais mourir. »

V. : «Il faudrait mieux comprendre comment te tiennent les fantômes.»

R. : «C'est la vie quotidienne les fantômes.»

Je fais entrer sa mère qui se plaint du comportement «impossible» qui a été celui de son fils pendant les vacances.

R. : «Les parents sont impossibles, j'aime mieux mon pépé que vous.»

Et puis désespéré, pleurant, hurlant.

R. : «Je suis un cas, je sers à rien dans la vie, je veux me tuer... quand je suis en colère je suis mal dans ma peau, je pourrais me jeter par la fenêtre. J'ai envie de tout détruire.»

Passant à l'acte, il jette à terre tout ce qui se trouve autour de lui, avant de s'en aller, non sans lancer rageusement à sa mère :

R. : «Je veux te détruire, soit embrasser, soit détruire.»

Pour irrémédiable que semble le malentendu, cela n'entrave nullement la cure de Rodolphe, dont les parents respectent plus qu'il n'y paraît le travail entrepris avec moi.

29^e séance

R. : «On travaille sur la parole... l'insistance des fantômes, ils sont venus à 5 ans, je pouvais pas dormir, maman vient à côté de moi, je voulais pas ... j'aurais pu tuer les fantômes, je crois pas tellement à eux ... ça me regarde pas, c'est eux qui me regardent.»

V. : «C'est ça.»

R. : «J'ai peur à l'avance... un fantôme par derrière pour m'enculer, c'est au moment des gros mots qu'il y a des fantômes.»

Il fait un dessin qu'il intitule: «fantôme de Rodolphe» (dessin n° 12) et commente :

R. : «Il faudrait me bagarrer avec eux et les tuer et discuter avec eux les misères que pourraient me faire les fantômes... ils pourraient te tuer... ils pourraient me rendre fou ... ils pourraient me tuer dans ma tête.»

V. : «C'est un peu gros ce mot de fantômes.»

R. : «Oui, c'est ma mère, une main dans l'espace, une main dans la lune ... je veux mourir, quand je suis en colère ... au début j'épouserai une petite fille.»

S'il commence à entrevoir une issue à l'impasse à laquelle l'accule la relation œdipienne, il devra tout d'abord comprendre quelle valeur a ce rapport aux fantômes.



30^e séance

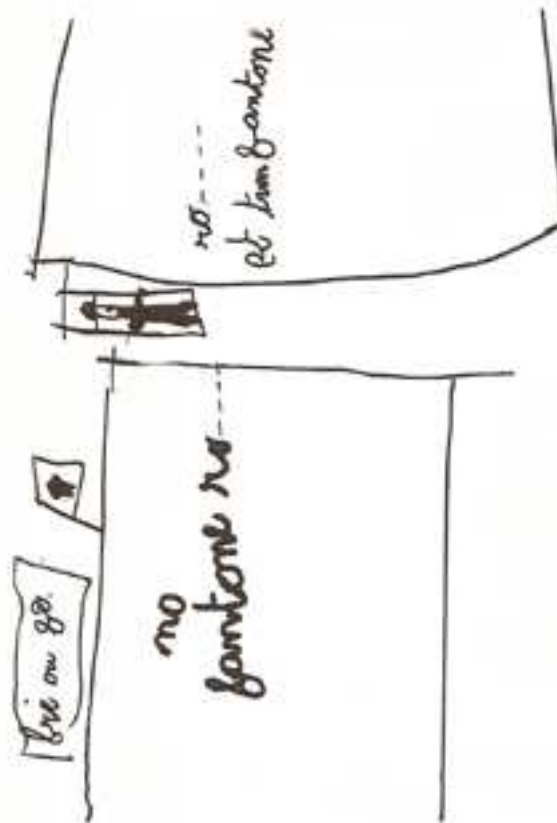
R. : «Déjà la question des fantômes c'est la question de l'homme radar. Rodolphe l'homme-radar. Je suis perdu dans l'homme-radar, dans une cuirasse de fou ... j'étais chez ma mémé qui a dit : un fou pour toute sa vie, ils me font chier, ils me font chier dans la culotte.»

V. : «Tu as bien raison, mais il n'y a peut-être pas besoin d'aller aussi loin.»

31^e séance : Dans cette séance, il apparaît aussitôt qu'une avancée dans le jeu signifiant peut dispenser du passage à l'acte.

R. : «Là c'est une séance très importante, après le camion robot les fantômes qu'est-ce que j'en pense? Le fantôme pan ... un petit ensemble dans les grands ensembles... les enfants-hommes que j'ai fabriqués quand j'étais petit, l'enfant-homme, l'enfantôme.»

Et puis il fait un dessin très remarquable (dessin n° 13).



13. Fantôme Rodolphe... Rodolphe et son fantôme

D'après la distribution d'un tel jeu de signifiants, il est possible de suivre sur ce dessin cette extraordinaire trajectoire, ce passage de «fantôme - Rodolphe» à «Rodolphe et son fantôme». Grâce au passage même dans l'entre-deux d'un petit bonhomme («un petit bonhomme qui passe»). Le chapitre suivant explicitera quel sens il convient d'y donner.

Une fois terminé ce dessin, Rodolphe semble enfin détaché d'un poids.

R. : «Ça y est les fantômes ont assez dit de choses.»

V. : «Je suis tout à fait d'accord.»

32^e séance : Rodolphe va évoquer à présent le mode de relation qu'il entretient avec son père, tout en avouant combien il souhaiterait le voir s'améliorer : il importe de noter la nouveauté de ce thème.

R. : «L'avis de mon père n'est pas sévère, j'écoute pas mon père, j'écoute pas mon père d'une certaine façon ... mon père je garde un secret, il est très important je l'aime bien, parfois je suis un peu bête... ça touche les mauvaises histoires de fantômes, je tripote les fantômes.»

V. : «C'est en effet la seule chose à faire pour y comprendre quelque chose.»

R. : «Alors maintenant on va à la parole de l'enfant.»

33^e séance : Rodolphe va revenir sur la signification à accommoder avec fantômes, encore qu'à un tout autre niveau.

R. : « La vie des fantômes c'est la vie de ma peur ... j'avais peur avant... la Loi des fantômes c'est le sauvage des vies, ce dessin là s'intitule la Loi des hommes. »

Il fait un gribouillage et ajoute:

R. : «Je compte pour des prunes.»

V. : «Certainement pas puisque tu as un nom.»

Portant une fois encore sur ce nom, cette intervention va orienter la suite de la cure.

34^e séance : Il va d'abord écrire sur une feuille: «Rodolphe *et pas* un fantôme» (dessin n° 14) et puis il le commente ainsi :



R. : «C'est un intrus dans la vie des fantômes, j'ai fait la connaissance des fantômes de travers, et puis je voulais pas faire leur connaissance ... les pompiers vont à la chasse des fantômes ... les fantômes je les entend raisonner dans ma tête.»

Et puis il va faire un dessin (n° 15) qu'il commente:



R. : «Le gros perroquet (*Père O.K.* il faut se souvenir ici que c'est son père qui le fait manger le soir) qui mange tous les fantômes ... je te traduis tout, Rodolphe de la raison du langage.»

Il a bien raison d'ailleurs, car c'est ainsi qu'il est sorti de son assujettissement aux fantômes, comme le confirmeront dans leur enchaînement les séances à venir.

35^e séance: Il produit dans cette séance un véritable écrit (n° 16) qu'il appelle «l'encyclopédie des fantômes».

Il y inscrit pour la première fois son patronyme dont il n'avait jamais fait usage jusqu'alors.

A droite du texte, une petite forme barrée représente le fantôme, enfin barré. Comme on le verra plus loin, il s'agit là d'un phénomène d'affranchissement corrélatif d'une variation sur la signification du secret du fantôme.



36^e séance

R. : «Je vous fais le chameau, le chameau c'est une impression comme on dit le fantôme ... maintenant je vais faire un fantôme très impressionnant ... le fantôme dit ahou, ahou, c'est le premier sujet.»

V. : «Qu'est-ce que c'est?»

R. : «Lui qui n'a pas de nom est-ce un sujet? J'ai dessiné le fantôme comme interdiction.»

Et il poursuit :

«Tu sais où je trouve les mots? ... chez les journalistes ... le sexe, ça vient de sexaphone (sexe-aphone) ... les fantômes s'ils veulent avoir un nom doivent être porteurs d'un sexe.»

V. : «Très bien.»

La corrélation du sexe et du patronyme exige un long commentaire, développé dans le chapitre suivant.

37^e séance : Rodolphe va commencer à réaliser des fantômes en pâte à modeler, qu'il écrase, en baptisant cette opération: «Le jeu du merdier pour régler l'affaire».

Et puis, il va produire un petit écrit (dessin n° 17) où on peut lire très nettement «Rodolphe, le male, la vi, la poisibilité lome ...».



Il ajoutera ironiquement :

R. : «Tu peux dire que je suis coincé, je regrette les fantômes que j'ai construits, le mieux dans la vie c'est de rester un ignorant... je veux rester un ignorant, je veux être ignorant et parfois je veux pas.»

V. : «Oui, c'est difficile de faire autrement.» L'équivoque de ma déclaration vient redoubler la sienne: elle concerne la mise en place d'un refoulement qui a en effet pour autre nom «ignorance», ignorance du désir de l'Autre, un je n'en veux rien savoir qui permet d'exister - à une équivoque près.

38^e séance

R. : «Tu sais comment j'ai fait avec les fantômes ... je me suis débrouillé, etc., l'esprit et la quéquette c'est dans la tête.»

V. : «C'est très astucieux ça.»

R. : «Le fantôme dans la quéquette, il faut tourner autour du problème pour passer et repasser dans le sujet ... ça cherche ici une drôle de panoplie ... je dis la réalité sexuelle avec les choses.»

Par là, il faut saisir que c'est précisément de la réalité sexuelle qu'il est sujet, qui revient sans cesse, telle une question toujours ouverte. A partir de cette séance, Rodolphe reviendra régulièrement, quoique pour rester silencieux, employant son temps à bâtir avec les Legos diverses constructions qu'il s'amuse à défaire aussitôt.

Voilà maintenant deux ans que je le reçois. Avant les grandes vacances, comme à notre habitude, nous avons un entretien avec sa mère qu'il sollicite plus souvent comme pour lui faire comprendre ce qu'il vient de faire.

Nème séance: Une fois de plus, sa mère insiste pour m'amener à intervenir sur le plan scolaire. Rodolphe se tourne vers moi, accusateur:

R. : «Trouver les secrets c'est ta faute.»

J'interviens alors plus fermement auprès de sa mère.

S'il me semble compréhensible qu'elle puisse s'inquiéter des mauvais résultats scolaires de Rodolphe, j'estime qu'il serait plus opportun qu'elle s'en ouvre à la directrice de l'école. En ce qui concerne l'analyse, je lui donne un nouveau rendez-vous pour la rentrée, car le travail avec Rodolphe n'est pas achevé.

Rodolphe m'interrompt en regardant sa mère.

R. : «L'homme qui sait parler en langue de femme je préfère embêter la femme de ménage que les fantômes ... le roi des fantômes c'est l'homme sans sexe. »

V. : «Comme on dit le roi des cons?»

R.: «Les propos de mon imagination sont importants.»

Mon intervention touchant le roi des cons peut choquer. Le relever ne se limite pas à celle d'une simple aspersion d'eau fraîche: car qui se voue à la jouissance de *La Femme*, désormais «roi des cons» en effet, sera réduit à une existence fantomatique, à une consistance de trou, qu'il est ici nécessaire de scander.

Ne + x séance : Au retour des grandes vacances, Rodolphe vient me voir comme on rend une visite de courtoisie à quelqu'un qu'on a connu autrefois. Sans mot dire, il exécute alors à toute vitesse deux dessins, d'une facture éloquente, permettant d'apprécier sa transformation et sa nouvelle attitude (dessins n° 18 et n° 19).



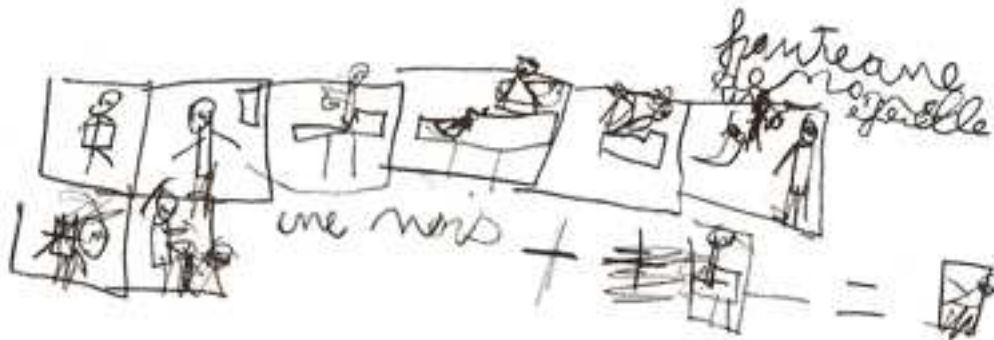
18. Le skieur



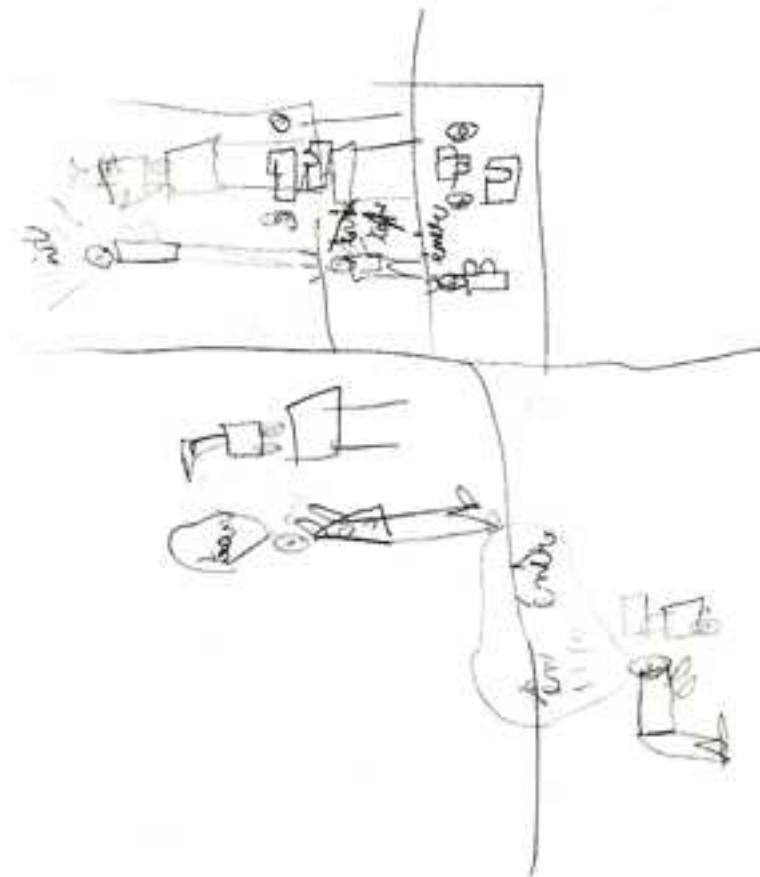
19. Le bateau de guerre

Jusqu'à Noël, s'il vient régulièrement, il ne parle pratiquement pas. Il ne vient que «pour jouer» comme il me le déclare sans plus d'égards.

Pendant ses séances, il fait des séries de bandes dessinées (dessins n° 20 et n° 21), tout en m'expliquant qu'il aime bien se battre à l'école. C'est-à-dire qu'il lui arrive de demander à ses camarades de lui marcher sur le ventre pour «voir si ça tient», me dit-il.



20. Une bande dessinée



21. Une bande dessinée

Contrairement à ce qu'il semble, cette pratique, loin d'être masochiste, ainsi que bien d'autres vérifications, touchant à l'image de son corps, est à référer au stade du miroir (sujet traité au chapitre 3).

Les séances se poursuivront sur ce mode jusqu'au mois de juin. Il dessine des aventures «de dragons terribles», qu'il tue et divers animaux préhistoriques.

Un beau jour, il me déclare n'avoir plus besoin de moi. J'ai la conviction que son travail l'intéresse de moins en moins, et touche à sa fin. Je lui en fais part et cette remarque déclenche aussitôt sa colère.

R. : «C'est comme si on voulait m'arracher à ma mère ... Je viendrai jusqu'à épuisement du Dr Valas.»

V. : «C'est entendu.»

Après avoir porté à son paroxysme la signification de son fantasme «fantôme», il s'en sépare pour advenir comme sujet dans une histoire qu'il reconstruit en se tournant maintenant vers son père. Ce déclin du temps du fantôme va le laisser en proie au manque à être dont il ressent les effets déprimeurs. La cure touche à sa fin. Reste à conclure.

Le moment de conclure

Rodolphe est donc parvenu à ce moment crucial où pourra lui être signifiée la fin de la cure.

Son père qui m'a demandé de le recevoir l'accompagne à la séance coïncidant avec la rentrée scolaire.

Sitôt assis, Rodolphe m'annonce en guise de préliminaires.

R. : «Je ne viens que pour jouer.»

Son père estime que Rodolphe va très bien. Désormais, ils peuvent se parler. Son fils l'accompagne pour l'aider à la maison dans ses travaux de bricolage. Le père a ainsi pu évoquer pour son fils le passé douloureux lié à une émigration forcée dont il ne voulait pas jusqu'alors que Rodolphe ait connaissance: «Pour ne pas mélanger les problèmes», selon lui. Il lui apprend également quelques mots de sa langue maternelle, renouant ainsi son enfant à son histoire. Il reconnaît que sa femme est un peu trop sévère, mais il affirme avoir confiance, car de nombreuses difficultés sont en passe de s'aplanir. Nous convenons alors que Rodolphe continuera à venir jusqu'à ce que lui et moi décidions en commun de mettre un terme à ce travail.

Quelques temps après, Rodolphe me demandera.

R. : «Est-ce qu'il faut aimer les enfants pour faire ton métier?»

Devant mon silence, il murmure alors:

R. : «Pas forcément.»

Par la suite, il me fera part de son projet de se marier un jour et d'avoir des enfants, non sans ajouter avec nostalgie.

R. : «Elle est triste ta révolution.»

Ces propos trahissent assez justement l'effet dépressif qu'il ressent, après avoir accompli la traversée de son fantasme fondamental. Il cessera de venir à partir d'avril 1979.

En janvier 1980, je recevrai de lui une carte de vœux (n° 22), dont le choix, tout comme celui de la carte postale représentant le bateau «La Mutine», ne doit sans doute rien au hasard.

Au dos, il a écrit :

«A l'occasion de la nouvelle année recevez mes meilleurs vœux.»



22. La carte de l'âne

En lisant ces mots, j'ai senti une profonde tristesse m'envahir, tandis que résonnait encore à mes oreilles cette parole de lui :

«J'ai fais ça, j'ai parlé aussi pour les autres enfants.»

* * *

Une cure psychanalytique progresse par étapes successives, dans le déploiement d'un temps subjectif que ponctuent des moments de réalisation où le sujet n'est plus dans la même position par rapport à la structure qui le détermine. C'est ce mince repérage qui a été proposé dans l'exposé du déroulement de cette cure. Il consiste en trois temps essentiels :

L'instant du secret : où Rodolphe saisit l'éclair de son sens et le met à l'épreuve. Il invente alors un savoir pour répondre à l'appel de ce secret.

Le temps du fantôme : à travers la thématique du fantôme, Rodolphe va saisir peu à peu la signification du phallus dans son histoire.

Le moment de conclure : c'est le moment du bouquet final adressé à l'analyste couvert de fleurs. La cure s'achève avec les effets de dépersonnalisation liés à la séparation du sujet désirant et de la chose dont la jouissance faisait son drame.

Loin de constituer un artifice, ce premier repérage se trouve précisément justifié dans la cure, tout comme les quelques commentaires l'ayant accompagnée, venus soit au fil des séances, soit dans l'après-coup du temps pour comprendre, nécessaire à l'analyste afin que celui-ci puisse occuper sa juste place dans le dispositif et ainsi diriger la cure dans le sens qui convient.

Bien évidemment, rédigé après la fin de la cure, le chapitre suivant reprend l'interprétation du sens, de l'axe et de la direction de cette cure. Un tel travail s'avère nécessaire à l'analyste pour transmettre quelque chose de sa pratique à travers les élaborations qu'il en tue.

II MOMENTS DE LA STRUCTURE DANS LA CURE PSYCHANALYTIQUE

*«Même comme bouffons vous êtes
justifiés d'être.»*

Jacques Lacan

«La psychanalyse n'est pas transmissible» concluait Lacan, lors d'un congrès de son Ecole, précisément consacré à la question même de la transmission de la psychanalyse. Aussitôt, la nouvelle se propagea: chacun allait pouvoir s'en retourner ruminer son originalité, sous prétexte qu'à l'occasion de chaque cure, la psychanalyse serait à réinventer.

Freud et Lacan renvoyés aux oubliettes de l'histoire !

Le dispositif mis en place par Freud serait si efficace qu'il suffirait en quelque sorte de faire la grimace chacun à sa manière, c'est-à-dire d'élucubrer chacun dans son coin, pour qu'il y ait analyse. C'est chose vraie, en partie. On justifierait cette position de l'argument qu'en somme, le sujet ne reconnaît dans la cure la vérité de son désir inconscient que pour autant qu'il la connaît. Il suffirait de la chatouiller un brin pour la faire sortir de son puits.

Il est pourtant pour le moins surprenant que l'intransmissibilité de la psychanalyse soit annoncée par celui-là même qui a voué sa vie à son enseignement. Cette énigme mérite explication: tel est le pari ici engagé.

Le premier chapitre offre dans toute sa crudité le récit d'une cure qui se développe avec les trouvailles où il se démontre que le savoir ici s'invente dans la surprise. Ce savoir est à ce titre intransmissible, même si exposé, repéré au prix de quelques artifices, il peut montrer un certain intérêt.

Le chapitre qui va suivre a été élaboré plus de quatre ans après la fin de cette cure. Il vise à démontrer comment ce savoir singulier à un sujet s'articule au discours analytique dont la pratique a permis l'émergence - au discours pris en sa définition lacanienne, à savoir comme mode de lien social, qui se transmet par les effets qu'il produit.

A ce titre, un analyste doit forcément tenter, à travers les élaborations qu'il donne de sa pratique, de rendre lisible à d'autres le savoir inconscient illisible.

Moments de la structure dans la cure psychanalytique

Pour entamer une cure, ne saurait suffire une demande d'analyse, fût-elle insistante, et permît-elle à l'analyste d'opérer un repérage satisfaisant des signifiants du transfert. Il y faut quelque chose de plus, quelque chose posant pour la psychanalyse un problème crucial, quelque chose constituant pour le sujet une rencontre avec l'impossible.

Pour énigmatique que puisse sembler cette sommaire définition, elle s'éclairera si l'on admet que le symptôme vienne à la place de cet impossible.

Moins qu'explicitement formulée, la règle fondamentale de l'association libre sera mise en acte par l'analyste, dont elle dépend en dernier ressort. Ainsi l'analyste pourra-t-il conduire le tout venant de cette confrontation des corps que représentent les entretiens préliminaires, jusqu'au moment où celui qui parle prendra la position d'analysant, portant ainsi son affaire sur le plan du discours. Ce moment, dont le repérage est crucial, voit le passage de tel point d'identification indéterminé lié au symptôme, à la souffrance d'un réel impossible à supporter, au régime de sa rencontre, contingente et singulière dans l'histoire du sujet.

C'est justement dans un moment de cet ordre que l'enfant ici en question situe l'acte d'entrer en analyse car «son désir y est décidé par la mise en jeu de la structure qui la motive» (Lacan). Dans cette cure, l'effet d'après-coup, de cristallisation du fantasme fondamental viendra confirmer ce fait de structure.

Parce qu'il souffre de «troubles psychologiques», Rodolphe m'est amené comme un paquet par ses parents, sur les conseils de l'école, pour une cure qui durera quatre ans.

Des premiers entretiens, il ressortira qu'à défaut d'avoir une histoire, en fait entièrement surdéterminée par le discours médical, Rodolphe a des histoires à me raconter.

En effet, Rodolphe, étant né avec une malformation rénale, a dû subir des interventions chirurgicales majeures et répétées, nécessitant son hospitalisation pour des périodes prolongées. La première notamment aura duré de la naissance à l'âge de 6 mois. Aussi sa vie s'organise-t-elle autour des visites médicales de surveillance. Sa mère se trouve par là justifiée de ne jamais le lâcher. «Il est trop fragile», paraît-il. On lui met encore des couches à 6 ans.

La représentation que cet enfant a de lui-même est celle d'un corps plein de trous, perforé de part en part comme en témoigne son auto-portrait (dessin n° 8). Il est «incontinent» à tous les niveaux, par devant et par derrière, en haut comme en bas, «Il a peur de tout et raconte des choses invraisemblables et incompréhensibles», ajoute sa mère.

Le père lorsqu'il assiste aux entretiens, écoute, minimise les choses, espère, mais ne dira que peu de mots.

Lorsqu'il vient me voir, Rodolphe est un enfant aux traits fœtalisés, très petit pour son âge, trémulant, agité de gestes maladroits et incoordonnés. Il crie à la cantonnade et il écoute tout ce qui est dit en manifestant une angoisse incoercible aux propos qu'il entend. Cet enfant hurle plus qu'il ne parle et à travers son intarissable débit, surgit de temps en temps, telle une fusée, une parole extraordinaire, qui ne semble adressée à personne en particulier. La richesse de vocabulaire, sinon la pertinence grammaticale, en est souvent surprenante. J'en donnerai quelques exemples un peu plus loin.

Une telle clinique se retrouve fréquemment chez des enfants hospitalisés très longtemps dans leur premier âge. Elle exprime une grande discordance, entre une immaturation physiologique à peu près constante, et un extraordinaire discours qui les déborde, un questionnement incessant. Dans cette parole terrible, on peut entendre les mots des soignants, mots que les parents ne veulent pas entendre du fait de la souffrance dont ils témoignent. Ces soignants qui ont parlé à leur chevet, sans précaution, provoquent chez ces enfants, supposés ne pas comprendre, une angoisse insupportable, surtout dans la situation réelle où ils sont le plus souvent. Ils sont isolés, contenus même parfois, avides de tout entendre, tandis que plane sur eux le danger de mort que représentent les maladies ayant entraîné ces hospitalisations très contraignantes. Malgré la sollicitude qu'a pu leur témoigner le personnel hospitalier, rien n'est venu diminuer leur angoisse, et nulle parole surtout à eux-mêmes adressée n'a pu donner sens à leur douleur d'exister. Comment donc s'étonner que l'histoire de Rodolphe soit résumée par le thème de l'enfant perdu, ou d'un arbre condamné à dépérir s'il perdait ses feuilles. L'arbre traduit à la fois la puissance de la vie et les urographies intraveineuses, si souvent vue à l'hôpital par l'enfant - sans doute «arbre» pour le médecin.

Dans son discours, reviendra constamment le terme de fantôme, avec pour horizon toutes les frayeurs représentant le fond de son rapport au monde: angoisse sur fond de peur. Désignant un point d'identification encore indéterminé, ses fantômes prêtent nom et forme à un réel impossible à supporter, remplissant ainsi pour le sujet un rôle d'accrochage devant la béance qu'il n'arrive pas à régler.

Les entretiens préliminaires

Leur objectif est d'instaurer les conditions autorisant à entreprendre une cure. Durant tout leur déroulement, le corps à corps, l'affrontement des corps en constituera l'élément le plus évident. Pour l'enfant en question, dans ces entretiens, s'est tout d'abord manifesté une grande

violence, à telle enseigne que parfois des objets ont même volé à travers la pièce: non qu'il faille forcément imputer cette violence à la fécondité des interventions de l'analyste. Par ailleurs, on ne saurait être assez prudent quant à l'usage d'activités intermédiaires telles que dessins et jeux, auxquelles on peut avoir recours pour travailler avec un enfant. Quant à la violence se manifestant lors des entretiens préliminaires, elle révèle surtout l'affrontement à une demande d'une telle consistance qu'elle est difficile à déchiffrer. C'est d'ailleurs là toute la différence entre une cure d'adulte et une cure avec l'enfant, dont la difficulté est redoublée par l'insistante demande des parents, dont les exigences s'avèrent parfois exorbitantes, pour peu que l'école s'en mêle.

Rodolphe vient régulièrement avec beaucoup d'enthousiasme, conduit d'autant plus volontiers par ses parents que ceux-ci ne l'ont jamais vu manifester autant d'intérêt pour son propre sort. La rencontre avec les parents permettra de mesurer ce qu'il faut bien appeler un malentendu, surtout manifeste lorsque les interventions de l'analyste provoqueront un peu trop de charivari.

Les demandes de Rodolphe sont insistantes, et les questions qu'il me pose, nombreuses: sans doute me reconnaît-il ainsi un savoir sur lui, en ma fonction de sujet-supposé-savoir, en proposant ses interrogations à mon déchiffrement. A compter de là seulement, s'affirme l'existence du transfert, dont le maniement distingue radicalement l'analyse de toutes formes de psychothérapies: lesquelles se caractérisent sans exception d'opérer par la suggestion dans le transfert - répondant en somme à la demande, sinon à la commande. Ainsi finissent-elles, en un ironique retournement des choses, par faire l'audacieuse promesse de rendre au sujet son bonheur - visée un peu courte, comme chacun aura pu l'apprendre d'expérience. Pour l'analyste, la demande demeure toujours énigmatique, en regard du désir qu'elle soutend. C'est bien pourquoi il ne peut prétendre la satisfaire. Au départ, cette demande qui situe son symptôme, sa famille, sa position sociale, émane donc de quelqu'un qui, loin d'être n'importe qui, demande cependant, avec impatience, en son nom propre, à l'analyste rigoureusement n'importe quoi, et n'importe comment. A cet égard, on expérimente généralement dans les premiers entretiens une situation extrême. Partant de là, l'analyste encourt même la tentation de faire n'importe quoi, ainsi que le faisait remarquer Lacan, à propos de ceux qui lui rendaient compte de leur pratique, lors de «contrôle».

«Il y a deux étapes», disait-il, «il y a une étape où ils sont comme le rhinocéros, ils font à peu près n'importe quoi, et je les approuve toujours. Ils ont, en effet, toujours raison. La deuxième étape consiste à jouer de cette équivoque qui pourrait libérer le sinthome».

Il serait erroné d'aller croire que Lacan approuva que de jeunes analystes fassent n'importe quoi: mais sans doute les approuvait-il de venir le dire en contrôle, et de se soumettre ainsi à la règle fondamentale. C'est là un des aspects de sa mise en acte. Il revient en effet à l'analyste de mettre en pratique la règle fondamentale, pour ne point faire obstacle au passage de la parole de l'analysant. Autant ne pas faire de son embarras passage à l'acte, quitte à aller déchiffrer avec l'aide d'un autre analyste, les signifiants qui le traversent via le discours de son analysant. A cet égard, le contrôle constitue moins une obligation qu'une économie subjective. A la condition posée par l'après-coup du contrôle, le «faire n'importe quoi» devient tout autre chose: un «faire n'importe quoi, mais pas n'importe comment». C'est là une définition bien suffisante du savoir-faire de l'analyste, soulignons la valeur, de notion même d'«après-coup»: nos actes et nos paroles, nos faits et nos dires, ne prennent jamais sens qu'en un «après-coup», qui les éclaire. De même, l'acte psychanalytique se fonde seulement dans un après-coup. C'est pourquoi s'il peut arriver qu'un analyste commette une erreur d'interprétation il lui sera possible d'en réduire les effets.

Ainsi l'acte psychanalytique, s'il est sans pardon, sans circonstances atténuantes, n'est-il pas sans recours. L'erreur de l'analyste sera moins grave s'il la répare à ses frais, s'il pare aux effets de sa parole, plutôt que de s'en parer. Le savoir-faire de l'analyste doit prendre en compte cette part nécessaire et féconde d'erreur. C'est précisément grâce à l'erreur, utile en ce qu'elle révèle la position d'un sujet, qu'un progrès est possible. Lorsque l'analyste s'étant trompé sait en convenir, ce sera fréquemment l'occasion d'un progrès: l'analysant, qui se rendra compte que le savoir par lui imputé à l'analyste n'est pas sans failles, progressera sur cette faille même. A cet égard, l'analyste ne pourra jamais, alors que c'est chose courante en d'autres domaines, se targuer d'un avantageux savoir-faire clinquant, fût-ce sous les espèces de l'intuition géniale ou de qualités innées.

Lors des entretiens préliminaires, il n'y a pas lieu de poser un diagnostic. En effet, même s'il a quelque intérêt, le diagnostic présente l'inconvénient de ravalier au rang de la nomenclature botanique le discours analytique, lequel suit, faut-il le rappeler, une logique de l'acte.

Nul ne fait une analyse par simple envie, ni même faute de pouvoir faire autrement. Tout l'intérêt des entretiens préliminaires est d'amener le sujet en ce point de vacillation où il va pouvoir s'engager dans la voie que l'analyste doit lui ménager. Il s'y engagera d'autant plus pertinemment qui lui aura été évité l'écueil d'un passage à l'acte ou d'un acting-out. L'analysant se trouve sur le seuil d'une décision limitée au seul plan du discours qu'il ne peut prendre qu'en vertu d'un acte contingent.

L'entrée en analyse se trouve liée à la contingence de l'acte commis par l'analysant car «son désir y est décidé par la mise en jeu de la structure qui la motive» (Lacan).

Surdéterminé par le savoir inconscient, cet acte se situe cependant au-delà de ce qu'en peut dire le sujet: enjeu de son pari, il constitue la part de risque et de responsabilité de l'analysant même si la direction de la cure revient à l'analyste.

La fin des entretiens préliminaires marque un temps de passage. Il s'agit désormais de passer d'un réel impossible à supporter : le réel de la souffrance occasionnée par les symptômes somatiques ou par les fantasmes, à un autre plan, qui serait en somme celui du discours, celui de l'impossible à dire - registre qui ne s'atteint qu'en parlant. Ce registre dépend d'une rencontre contingente et structure le «trou-matisme» de la castration, ainsi que nous allons tenter de le démontrer.

La cure de Rodolphe qui offre l'illustration de ce moment crucial va permettre d'aborder ce point si difficile à cerner.

Rodolphe qui parle apparemment avec la plus grande liberté, reviendra sans cesse sur la signification énigmatique de ce signifiant à tout faire «fantôme» dont l'importance est telle qu'elle oriente toute son histoire. Ce signifiant désigne un point d'identification indéterminé et le ton pathétique de son questionnement donne la mesure d'un impossible à supporter. A cette occasion, vient à jour le rapport du sujet à son manque, qui ne pourra être abordé et cerné avec précision qu'après plus d'une année d'entretiens. Rodolphe aura jusqu'alors affronté avec beaucoup de générosité et de courage tout ce qu'a d'accablant pour lui ce signifiant de «fantôme». Celui-ci servira très bien à dénommer parfaitement son manque à être, car il traduit l'indétermination de sa position subjective et le fait osciller entre deux pôles :

- soit être le fantôme: autrement dit ne pas exister,
- soit «avoir» le fantôme : expression à entendre ici avec toute l'ambiguïté de son sens: le «rouler» «déjouer sa prise» «s'en servir» «en jouer».

En fait, il "n'apparaît pas d'emblée que ce terme de «fantôme» puisse cumuler toute une série de significations aussi différentes les unes des autres. Dans la mise en série des séances, se révèle la connexion première du «fantôme» à ce qui manque à la mère.

Or, ce qui manque imaginativement à la mère, c'est le phallus. C'est à ce manque que Rodolphe vient d'abord parer, et c'est pourquoi il est lui-même ce «fantôme», c'est-à-dire le phallus maternel ou rien en somme, puisque la mère n'a pas de phallus. Si l'on considère maintenant la connexion dernière du fantôme, elle est articulée à un personnage fantasmatique, qui n'est plus Rodolphe. Il y a deux pôles pouvant impliquer divers degrés,

différentes étapes, à distinguer ultérieurement. En attendant, la connexion entre être et avoir le phallus pose d'abord à Rodolphe un problème dont il cherche la solution.

Énigmatique est la solution du passage entre ces deux pôles: ne pas être le phallus imaginaire de la mère, mais l'avoir pour soi comme une «quéquette qui s'agrandit». Dans l'angoisse, mais en des termes sans ambiguïté, Rodolphe avouera ne pas le trouver:

R. : «Le chemin je peux pas le dire, y'a façon qu'on ne peut pas dire, y'a quelque chose qu'on peut pas le dire c'est une révolution.»

C'est en cet endroit qu'il ne peut pas dire que s'opère une révolution. Rodolphe nomme ainsi ce que nous avons dénommé «rencontre avec l'impossible à dire». La «révolution», du symptôme, de sa «folie», prend ici les figures de l'impossible à dire qu'il rencontre dès lors dans le langage. Il touche ici au mi-dire de la vérité qui est matériellement impossible à dire toute : car les mots y manquent. «C'est même par cet impossible que la vérité touche au réel» comme le précise Lacan. Il n' y a pas lieu ici de s'étonner qu'il puisse en arriver à sa façon à cette conclusion. Cette phrase laisserait penser qu'un enfant est plus ouvert qu'un adulte au mi-dire de la vérité: sans doute, cette nécessaire ouverture tient-elle au nombre de mensonges que les enfants doivent s'entendre dire par les adultes.

Quoi qu'il en soit, embarrassé de sa nouvelle découverte, Rodolphe va alors demander comment fonctionne le fantôme. En d'autres termes, il se demande quelle est la signification du phallus. Qu'est-ce en effet que le phallus? - rien d'autre que le premier et énigmatique objet de la demande de la mère.

Le fait de parler va être orienté par la recherche d'une réponse de nature à satisfaire cette demande.

Tout le langage se déploie sur cette absence de réponse, sur le ratage de la jouissance. Ainsi, si le phallus représente la perspective, mais aussi la limite de toute parole, cette même parole instituera le fondement de la Loi des hommes.

C'est à un niveau aussi élaboré que Rodolphe pose son interrogation lorsqu'il me demande:

R. : «Quelle est la Loi des hommes ?» A cette question, je réponds:

V. : «C'est de parler.»

Le renvoyant ainsi à l'impossible à dire, tel qu'il l'a déjà énoncé précédemment mais sans renoncer pour autant au pouvoir de la parole comme moyen d'y parvenir. Les effets de cette interprétation vont pouvoir se lire à plusieurs niveaux dans la même séance.

Il va d'abord s'apercevoir qu'il est engagé par la parole dans un procès qui concerne ses symptômes. Il va rejeter cette interprétation: «Que la Loi des hommes c'est de parler.» Il tente

immédiatement la démonstration du contraire en m'exposant la folie où elle risque de l'entraîner. Pour cela, il affirme :

R. : «Parler c'est bien, mais parler trop on peut devenir fou.»

Mais en même temps, il s'est aperçu que cette parole même lui permet de jouir, ce qui va l'amener à développer son dire selon l'axe métonymique, sur la contiguïté des mots :

R. : «Mon corps il est vert sur mon pull-over, mon pull-over est vert et ouvert, c'est la Loi de ça qui me force ... »

Cette énonciation témoigne de ce qu'il est pris dans la jouissance de l'Autre jusqu'à son point d'impossible :rencontré dans l'impératif du surmoi qui le force à jouir.

« ... c'est la Loi de ça qui me force. »

L'enchaînement par simple contiguïté des mots constitue un équivalent de la jouissance, car lorsqu'on joue de la substance sonore sans égard au sens, cette contiguïté des sons tend à former un tout. C'est ce tout qui est jouissance. Il fusionne avec l'Autre du langage, avec la mère, et réalise l'inceste: d'où le risque de folie.

Enfin, dans l'usage des mots, Rodolphe découvre le principe des pouvoirs séparateurs de la parole : pouvoirs le déterminant comme sujet d'une Loi et le libérant de son assujettissement à la jouissance de l'Autre. De ce fait, l'Autre est barré (A).

En effet, aussi loin qu'aillent les associations verbales, les jeux de mots, l'Autre du langage, la mère, ne sera jamais comblé. Il existe une limite quasi-naturelle à ce procès, limite tenant à la nature même du langage. C'est cette limite qui fonde la Loi. La parole fait Loi, parce qu'elle rencontre cette limite. Ainsi Rodolphe rencontre dans les mots, qui sont encore pour lui ce qui «n'existe pas» la présence de sa mère sous la forme d'un animal nourricier, coordonné à ses besoins (caca, pipi) et à la question du phallus (fantôme).

R. : «Dans les choses qui existent pas, il y a la vache qui rit, et qui fait pipi, le caca pourri, le fantôme rit.»

Cet énoncé peut être déchiffré ainsi :

Les choses qui n'existent pas, c'est-à-dire impossible, l'Autre non barré, la «vache» peuvent néanmoins exister à la limite du dit. La vache qui rit, ou dite telle, existe, car elle est déterminée par le signifiant qui barre «L'Autre Vacherie» (A →A).

La jouissance de l'Autre désormais interdite, instaure la possibilité de la signification de la jouissance du fantôme : «Le fantôme rit.» Rodolphe s'ouvre alors à la Loi, à la jouissance phallique. Pour ce faire, il en passe par le détour de la relation à l'objet «a» de la pulsion: «fait pipi, caca pourri».

Rodolphe confirmera plus tard la transformation de son rapport aux fantômes en disant :

R. : «J'ai connu les fantômes de travers.»

Il aura compris qu'ils ne sont que les significations de l'Autre. s (A). C'est-à-dire les produits de son imagination dans sa rencontre possible avec cet Autre. Toute sa relation à sa mère s'en trouve transformée.

L'entrée dans la cure

Opérer par la médiation de la parole permettra à Rodolphe d'abandonner tout corps à corps avec la chose interdite : telle est l'immédiate conséquence de cette mise en pratique, par quoi il aura porté son affaire sur le plan du discours, lors d'une séance marquant le moment crucial de sa véritable entrée en analyse. Le travail analytique a produit ses effets dès le premier entretien mais il n'y aura guère de remémoration supplémentaire - signe que son histoire a déjà été toute dite. Afin d'engager plus avant le sujet dans l'analyse, encore faut-il exiger que soit franchi ce seuil où la parole devient l'axe de la cure.

La cure et ses termes clefs

Il est à présent possible d'ordonner, à travers quelques-uns des énoncés même de Rodolphe, la compréhension de sa cure, selon l'axe d'un progrès subjectif qui n'en recoupe pas forcément le déroulement chronologique. Progressant par l'effet rétroactif de l'interprétation de ce qui a déjà été dit, la cure ne se développe donc pas linéairement, mais suivant les spirales de «*l'hainamoration*».

A compter du moment où il réside dans l'acte de la parole, le transfert est occasion d'une mise en scène de l'amour, de la haine et de l'ignorance qui, loin d'être remémoration sera signe de progrès.

1 - Le repérage de la peur et de l'angoisse

Angoisse et peur ne répondent pas des mêmes investissements, comme le note Freud. La peur est forcément peur «de quelque chose»: dans la mesure même où elle se rapporte à une *cause*, la peur peut se raisonner et devenir ainsi sans *objet*. En revanche, l'angoisse se

caractérise précisément en ce que le sujet n'en puisse décliner la *cause*, ce qui ne veut pas dire qu'elle soit sans *objet*, objet dont le statut a été défini par Lacan comme étant l'objet «a».

Sans objet «a», la peur se fonde dans l'imaginaire, alors que sans cause, mais non sans objet «a», l'angoisse s'origine dans la béance du réel et de l'imaginaire. Les repérages respectifs de la peur et de l'angoisse offrent des indications précieuses quant au déploiement de la cure, car la fonction de l'angoisse se précisera au cours du déroulement de la cure. Pour n'en donner qu'un exemple:

R. : «J'ai peur de quelque chose qui existe pas... on va continuer notre travail de peur qui peut pas exister...»

Ainsi Rodolphe brosse-t-il le tableau de son rapport au monde, rapport d'angoisse sur fond de peur.

Son énoncé distingue ainsi :

- La «peur qui peut pas exister...»: peur qui peut se raisonner et disparaître.

- L'angoisse: «peur de quelque chose qui existe pas», angoisse dont se précise la fonction de signal, dans le moi, de son approche d'un réel comme impossible «quelque chose qui existe pas».

Si la peur est trompeuse, l'angoisse fonde une certitude: celui d'un réel impossible à approcher. Ainsi pourra s'opérer le dégagement de ce qui était pour lui confondu:

Rodolphe déclarera dans la même lancée.

R. : « ... mes rêves et ma vie c'est pareil.» Avant de conclure non sans ironie.

R. : « ... ma tête est très spéciale à expliquer.»

Il s'agit de comprendre, une explication est possible, la peur peut disparaître, le «travail de peur», c'est-à-dire l'angoisse peut servir de boussole.

2 - La définition du transfert

Les diverses indications avancées quant au transfert permettent donc de préciser que loin d'être un sentiment porté à la personne de l'analyste, celui-ci est conséquence de l'association libre dans l'acte de la parole. Il s'agit donc en somme d'un *transfert de savoir*. Il n'en demeure pas moins que le sujet aimera celui à qui il impute ce savoir. Cet amour voué par le sujet à qui il impute ce savoir c'est ce qui s'appelle amour de transfert. Cependant, cet amour de transfert est d'abord amour du savoir, et ne sera que secondairement (accessoirement et fortuitement en quelque sorte) reporté sur celui qui, fort de cette investiture de savoir, bénéficiera en outre des attentions de l'amour.

Lorsqu'il dit : «Je vais te dessiner et tu vas entendre», Rodolphe s'adresse à l'analyste: au sujet supposé savoir. Ainsi, lui laisse-t-il entendre qu'il s'agit là, dans le transfert, d'un savoir accessible selon un mode de déchiffrement différent de son mode d'expression ordinaire, autrement dit, de parole. C'est ce déchiffrement même qui est essentiel. Quant aux sentiments qui affectent le sujet - amour, haine, ignorance, etc., même s'ils sont déterminés structurellement, ils feraient plutôt obstacle au libre jeu de la parole. Tout le travail de l'analyste consistera donc en l'occurrence à donner préséance au déchiffrement, auquel les affects peuvent éventuellement être utiles, sans se laisser empêtrer par ceux-ci.

3 - L'angoisse de castration

Freud a repéré dans l'angoisse de castration la scansion centrale du complexe d'Œdipe.

Or, on constaterait actuellement une tendance à estimer contingente la castration, sous prétexte que, grâce aux progrès de l'éducation des enfants, la menace de castration se raréfierait. Au mépris de cette tendance, il importe de voir dans l'angoisse de castration la conséquence du désir. En tant que telle, cette angoisse de castration ne manquera donc jamais. Loin de s'originer dans l'anecdote d'une parole, elle est évoquée par Rodolphe dans sa corrélation au désir.

R. : « Toucher le zizi c'est la révolution des fantômes qui coupent le zizi ... le zizi coupé d'un enfant c'est ça que la révolution dit la maman. »

L'impossible apparaît à l'endroit même où se trouve mise en défaut la grammaire: par cette voie, se dit cependant la vérité de la castration.

R. : «C'est une révolution qui va pas ensemble, le zizi et la révolution des malheurs ... je bute sur quelque chose ... »

Le secret de son angoisse réside dans le désir de sa mère. Il veut remplacer son père auprès de sa mère, notamment depuis qu'a été évoquée la possibilité d'un divorce.

R. : «C'est pour ça les fantômes de la nuit ... »

Dès lors son angoisse de castration vient au premier plan.

R. : «Ça me torture la quéquette qui s'agrandit pour aller chercher des puces dans un trou. »

4 - L'articulation de l'angoisse de castration et du fantôme

L'angoisse de castration concerne le phallus: il importe donc comment sera située, par rapport à cette angoisse, la problématique du fantôme. Il s'agit là pour Rodolphe d'une

question de vie ou de mort: car c'est bien lui-même qui se trouve en personne identifié au fantôme à travers ce terme générique.

R. : «C'est l'histoire du zizi magique, il en sort un fantôme, le fantôme de ma mère... on va parler des envahisseurs.»

Frappante est l'ambiguïté du génitif employé par Rodolphe: «fantôme *de* ma mère». Fantôme représentant, en effet, tout aussi bien ce qui appartient à sa mère que le fantôme même de cette mère. En d'autres termes, cette mère est phallique grâce au fantôme à quoi se trouve réduit le corps de Rodolphe. C'est donc à juste titre que Rodolphe parle des «envahisseurs», envahi qu'il est par le désir de sa mère d'avoir le phallus. En tant qu'il est pris dans le désir de sa mère, son désir est le désir de l'Autre.

A trop désirer être le phallus de la mère, il risque de sombrer dans le délire. C'est ce qui l'angoisse et lui fait redouter la castration: castration qui est d'abord celle de sa mère dont il ne peut se détourner. Car si sa mère est castrée, alors son existence (à lui) est en danger.

R. : «Toucher le zizi c'est la révolution des fantômes qui coupent le zizi.»

5 - Le thème du fantôme

Il convient à présent de reprendre les diverses occurrences du thème principal, qui s'est d'abord manifesté sur un mode persécutif, envahissant. En déclarant: « ... on m'a expédié chez les fantômes», Rodolphe relie directement le surgissement des fantômes à la pensée, qui les produit comme son motif.

R. : «Ça doit commencer par des pensées bizarres, puis les fantômes ...»

Il suggère alors une façon de trouver une solution à l'énigme ainsi posée :

R. : «Le fantôme dans la quéquette, il faut tourner autour du problème pour passer et repasser dans le sujet... ça cherche une drôle de panoplie.»

Dès cette occurrence où le fantôme s'égalise au phallus, se profile déjà une issue, attestant que le sujet est tout autre chose que le fantôme, que le phallus.

A cette condition - condition de la castration de l'Autre, le sujet pourra lui aussi avoir un pénis, qui se révélera être bien autre chose que le phallus. Encore faut-il pour cela que soit symbolisé le phallus imaginaire de la mère. En d'autres termes, le pénis ne peut être dit phallus symbolique que pour autant qu'il est subjectivé.

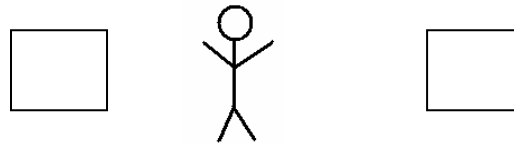
A cet égard, Rodolphe en parlant apparaît comme un sujet barré (\$), de par l'incidence du signifiant qui détermine la castration.

A partir de son entrée en analyse, le thème du fantôme sera développé suivant un parcours tracé par la lettre, dont il convient de suivre le cheminement précis et singulier.

Rodolphe en arrive à ce point où il propose ce dessin (n° 12) : «Fantôme de Rodolphe.» Restant en écho de la signification du phallus, son titre, garde toute l'ambiguïté de son sens, entre celui de *L'Être* dans son imagination, ou de *j'avoir* symboliquement, c'est-à-dire en passant par la castration.

Ce moment de vacillement se confond avec le temps de l'aliénation dont il subit l'effet maximal en s'abolissant en un sujet-fantôme, lorsqu'il se range sous la bannière de ce signifiant mortifiant. Aussitôt après, s'engage le processus de séparation, au cours duquel il produit ce dessin (n° 13).

(1) Fantôme-Rodolphe (2) Rodolphe et son fantôme

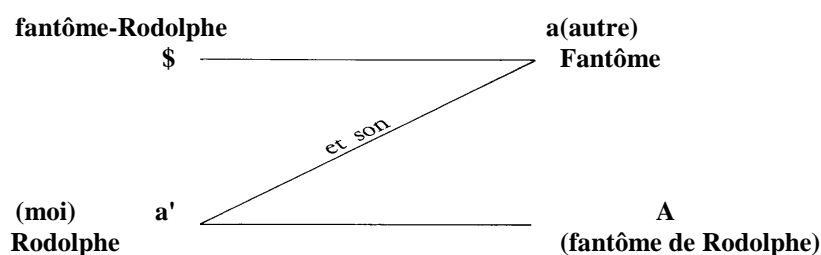


«un petit bonhomme qui passe»

selon sa propre formulation, de fantôme-Rodolphe (1) à Rodolphe et son fantôme (2). Cette articulation centrale peut se lire comme l'illustration de l'aphorisme de Lacan: «Le signifiant représente le sujet auprès d'un autre signifiant.» Mais ce dessin peut sans doute nous en apprendre davantage. Car il inscrit le mouvement même de l'acte par où émerge dans le redoublement du signifiant un sujet nouveau: acte grâce auquel le sujet s'empare de ce fantôme comme un Nom-du-Père, Fantôme-Rodolphe, pour le déplier, le déployer en Rodolphe et son fantôme, comme son double dans le miroir.

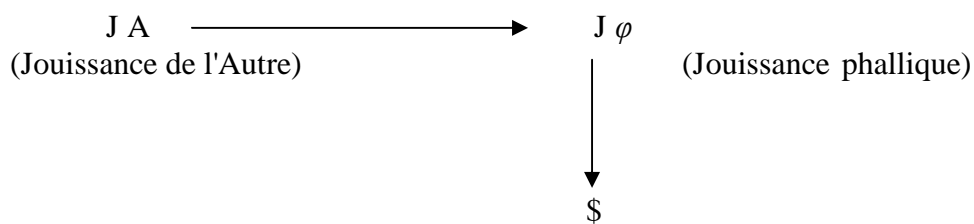
Même s'il peut à l'occasion fonctionner en cette position, le Nom-du-Père ne se réduit pas à un patronyme. En Nom-du-Père, se désigne ce point nodal où se nouent le réel, l'imaginaire et le symbolique et par où se capitonne le sujet, ainsi libéré de l'incessant défilement de la chaîne signifiante, de la jouissance verbale.

Sans forcer l'interprétation de ce moment, il est possible d'en proposer la lecture à partir du «schéma L» où la mise en jeu de la structure se saisit à travers la cristallisation du fantasme.



Ici fonctionne comme Nom-du-Père, ce nouage qui s'opère avec le mouvement du fantôme et en situe les différentes positions sur le «schéma L». Son statut évolue, depuis l'énigmatique réel où il s'origine «fantôme de Rodolphe», en passant par son fonctionnement symbolique comme patronyme: «Fantôme Rodolphe» pour se réduire enfin à un pâle reflet dans le miroir : «Rodolphe et son fantôme.» Il en résultera la cristallisation du fantasme fondamental énonçable comme suit: «Là où c'était le fantôme, Je, Rodolphe, doit advenir.» Autorisant l'émergence d'un nouveau sujet.

Sur sa trajectoire, le fantôme qui désigne la jouissance de l'Autre impossible à supporter par le sujet dans sa dérive, prendra ensuite la fonction d'un Nom-du-Père manquant et ouvrira au sujet un possible accès à la jouissance phallique. La formule serait alors :



A travers ses différents avatars, le «fantôme» est donc passé à la faveur d'une liaison métaphorique, du statut de phallus imaginaire à celui de Nom-de-Père, dont se détermine le sujet.

Désormais, simple métaphore dans le procès de la symbolisation, le terme de fantôme pourra dès lors être renvoyé aux limbes du refoulement. Rodolphe en a exploré les différentes valences, des identifications imaginaires indéterminées, à la chute du sujet mortifié par le signifiant.

Il a pu s'en servir et pourra s'en passer, comme le confirmera la suite de sa cure. A cet égard, il est d'ailleurs remarquable qu'il n'ait encore, à sept ans et demi déjà, jamais fait usage de son patronyme.

Après avoir déclaré que «les fantômes ont assez parlé», il écrit que : «Rodolphe *et* pas un fantôme» (dessin n° 14). Il produira le dessin n° 15. Il précise que c'est l'histoire d'un «perroquet, un (père O.K.) qui mange tous les fantômes» (on se souviendra ici que sa mère a révélé lors d'un entretien que c'est son père qui donne à manger à Rodolphe le soir, à quoi l'enfant a répondu « c'est mon tempérament»).

Dans le même temps, il signale parler depuis peu avec son père, qu'il aime bien accompagner ou imiter, lorsque celui-ci s'adonne au bricolage domestique.

Lors d'un entretien, le père me révélera alors, qu'à défaut de comprendre grand chose à ce que lui disait son fils, durant leurs activités communes, il s'est enfin mis à lui parler de temps à autre dans sa langue maternelle. Ainsi se trouve-t-il amené à évoquer des souvenirs renouant

son histoire à un douloureux passé d'émigration forcée dont il avait voulu jusqu'alors laisser son fils dans l'ignorance.

Un peu plus tard, Rodolphe réalisera ce dessin, qui a pratiquement le statut d'un graphe (dessin n° 16) qu'il intitule «l'encyclopédie des fantômes».

Il y écrit son prénom, puis en dessous son patronyme qu'il utilise pour la première fois. Rodolphe est-il lacanien? Quoi qu'il en soit, il écrira ensuite le «*Sujé*» et enfin une chaîne signifiante illustrant parfaitement un processus de symbolisation accompagné d'un mouvement de refoulement, accompli dans le dessin même. A hauteur du sujet, une rature de l'image représente un déchet: petit fantôme marqué d'une croix. C'est le fantôme barré.

Rodolphe poursuivra son travail par un petit écrit (dessin n° 17), ainsi :

Rodolphe
Le male la vi
la poisibilité
lome
...

Il le commentera ironiquement en me disant :

R. : «Tu peux dire que je suis coincé.»

Il ne s'agit plus là d'un graphisme traduisant la violence d'une parole au terrible pouvoir perforant. D'une facture nouvelle, cet écrit figure plutôt un mince filet de voix, qui s'humanise progressivement, signalant son émergence du cauchemar, il annonce déjà la fin de la cure.

La fin de la cure

Sachant pertinemment quel intérêt je porte à ses propos, que je note en séance, au risque de me faire rappeler à l'ordre, par lui, si j'arrête de le faire, Rodolphe me fera un beau jour un aveu plein de malice, sinon d'ironie :

R. : « Tu sais où je trouve les mots? ... chez les journalistes... »

«Le sexe ça vient de sexe-aphone ... »

Ainsi exprime-t-il que la subjectivation du sexe est impossible et que la vérité de la jouissance ne peut que se mi-dire.

Ce mot de sexe-aphone (*ou* sexaphone?), forgé dans la jouissance jaculatoire du signifiant, signifie en même temps la fin de cette jouissance de l'Autre qui le laissait sans voix et dont le phallus est la limite.

Il y a là une apparente contradiction quant à l'incidence de la Loi: celle-ci s'exerce sur deux versants:

- d'une part, elle mène à la jouissance ruineuse, suivant l'impératif du surmoi : telle était au début de la cure la position de Rodolphe, identique à celle du Père de la horde primitive, dont la jouissance conduit à la mort ;

- d'autre part, elle interdit la jouissance de l'Autre au sujet, auquel elle ouvre l'accès à la jouissance phallique : telle est, en fin de cure, la position de Rodolphe, identique à celle d'Œdipe au moment où il perd la vue. Cette position représente la castration pour le sujet, qui peut alors prendre la parole. Il y a donc là un renversement qui peut s'écrire :

(JA) (Jouissance d'abord)	→	Loi ensuite	→	(Jφ) (jouissance après)
Jouissance de l'Autre				Jouissance phallique

Ainsi que le confirmera Rodolphe en déclarant :

R. : «... Les fantômes s'ils veulent avoir un nom doivent être porteurs d'un sexe.»

Il donne ainsi la formule de sa nouvelle position subjective: «N'être pas le phallus sans l'avoir symboliquement.»

Définissant la position typique de l'homme, dans le symbolique, cette formule le fait porteur du «phallus» dont il pourra à son tour et à son heure jouir légitimement. Les dessins n° 18 le skieur, n° 19 le bateau de guerre traduisant d'ailleurs suffisamment cette transfiguration de Rodolphe.

A cet égard, Rodolphe évoquera son désir d'être père et d'avoir des enfants, non sans ajouter avec nostalgie:

R. : «Elle est triste ta révolution.»

Propos qui font écho à la destitution subjective qu'il éprouve en cette fin de cure.

Un an plus tard, après l'interruption de notre travail, il m'adressera une petite carte postale (planche n° 22) sur laquelle il a écrit:

«A l'occasion de la nouvelle année recevez mes meilleurs vœux. Rodolphe.» Cette carte où figure un âne couvert de fleurs, renvoie à l'analyste au désêtre d'être désupposé de son savoir par l'analysant qu'il a conduit jusqu'au terme de la cure.

III LE CORPS DANS LA PSYCHANALYSE

Tout au long de sa cure Rodolphe fait des dessins, à déchiffrer comme mode d'écriture «idéographique»¹. Dotées comme celles du rêve, d'une valeur signifiante, ces images restituent les différentes représentations qu'il a de son corps.

- La première est celle d'un corps meurtri, corps plein de trous, incontinent: c'est le corps «guéri» que lui a rendu la médecine et dont le dysfonctionnement ne s'explique par aucune cause organique (dessin n° 8).

- La dernière est celle d'un corps triomphant, fièrement dressé, tel celui du skieur (dessin n° 18). C'est le corps dont il a, au moyen de la parole, retrouvé l'usage.

- Entre ces deux images de son corps, il y a toute une série de représentations qui sont autant de formes transitionnelles de la première à la dernière. Loin de s'effectuer grâce à un réglage orthopédique de la maîtrise (si chère aux diverses entreprises de l'éducation enfantine), leur transformation participe d'une dialectique beaucoup plus complexe.

S'il n'est certes pas absent des préoccupations de la psychanalyse, le corps, pris dans la machinerie signifiante, s'en trouvera découpé selon une anatomie fantasmatique qui s'enracine dans le réel. Son mode de fonctionnement trouve son principe dans le stade du miroir, dont Lacan a montré la structure.

Entre six mois et dix-huit mois, intervient chez l'enfant, encore prématuré sur le plan neurophysiologique, le stade du miroir, phénomène qui n'est observable chez aucune autre espèce animale. Lorsqu'il reconnaît pour la première fois son image dans un miroir, l'enfant jubilant se tend vers elle, en quoi il anticipe la virtualité d'une maîtrise, non sans être en même temps ramené au douloureux sentiment de son impuissance. Dans la mesure où l'exaltation domine cette expérience, laquelle se renouvelle identique à elle-même, cette image le fascine et prendra pour lui une valeur déterminante: il s'aime en ce miroir, à travers cette image qui va constituer la matrice de son Moi-idéal. L'enfant s'en détourne vers l'adulte qui le porte, puis revient à sa propre image, avec un caractéristique mouvement rotatif de la tête. A l'adulte, il demande en somme d'entériner la valeur de cette image. Avec cette demande, ses ennuis vont commencer ou plutôt s'aggraver. En marquant cette image d'un «tu es cela», l'adulte va renouveler un malentendu. Car, avec ces termes, il désigne la figure de l'enfant, désirable,

¹ L'écriture idéographique ne se donne pas à lire comme un livre d'images. Les images dont elle se sert sont à lire comme des signifiants, à la manière d'un rébus. C'est ainsi que procéda Champollion pour déchiffrer les hiéroglyphes

puisque identique à celle qui présida à sa conception. Par cette parole actuelle, la mère répète mot pour mot une parole ancienne. Ainsi, trace-t-elle les traits caractérisant cette image et lui donne-t-elle une valeur signifiante dont se déterminera l'Idéal-du-moi. La forme en dépendra de son rapport à la Loi. Il n'est que de se rappeler ici certaines paroles de mères qui parlent de leur fils comme à la fille qu'elles auraient désiré avoir (on se souvient comment Rodolphe interpelle l'idéal de sa mère, en lui reprochant de lui mettre des couches de sorte qu'on ne puisse pas savoir selon lui s'il s'agit d'un garçon ou d'une fille).

L'identité imaginaire du sujet oscille entre deux pôles: celui du Moi-idéal et celui de l'Idéal-du-moi.

- *Le Moi-idéal*: Tourné vers le pur imaginaire, il peut être pris pour le réel par le sujet dans la confusion née de sa jubilation. En effet, le réel de la jouissance ne va pas sans la jouissance du réel. Cette confusion de l'imaginaire et du réel donne sa consistance au Moi-idéal et entraîne le sujet vers une jouissance ruineuse. Elle consomme son illusion. Aisément saisissable dans la cure de Rodolphe, ce mouvement se repère lorsqu'il est question de son reflet, son «autoportrait» : «L'enfant plein de trous» (dessin n° 8), le fantôme de Rodolphe. Rodolphe confond le réel innommable où est pris son corps avec le produit de son imagination. Cette confusion le livre ainsi à une jouissance infernale (ex. : R. : «J'ai peut-être une Loi qui ne peut pas sortir de moi, la Loi de pénétrer dans le cul.» Il fait allusion là aux examens médicaux), jusqu'à ce que soit stoppée sa chute en ce tonneau des Danaïdes. Encore faudra-t-il ce trait de plume, par lui-même tracé, dans « l'encyclopédie des fantômes » (dessin n° 16) pour barrer la figure de ce fantôme et ouvrir ainsi au sujet la voie d'une nouvelle identité.

- *L'Idéal-du-moi*: Tourné vers le symbolique, il s'accorde à l'Autre par la parole de l'autre. C'est la mère qui, en délinéant pour l'enfant l'objet de sa propre demande, donne sa toute première forme à l'Idéal-du-moi. Ainsi, en se plaignant qu'il ne puisse rien faire tout seul, la mère de Rodolphe ne fait-elle que répéter à son endroit la plainte qu'elle adresse au phallus manquant qui ne fait rien pour elle.

Il n'est d'ailleurs pas question qu'il fasse quoi que ce soit, tant elle en serait horrifiée. Sans doute, cette présentation négative de l'image de son idéal, qui arrange la mère, constitue-t-elle la raison même poussant Rodolphe à s'identifier à cette image. Rodolphe ne sait rien faire, car tel est le désir de sa mère.

Le refente ainsi produite dans son identité imaginaire entre le Moi-idéal et l'Idéal-du-moi, empêche le sujet de coller à son image et lui trace la voie d'un retour de l'autre à l'Autre. Il ira de son image à l'Autre du signifiant qui le détermine selon un processus attestant «que

l'inconscient est le discours de l'autre, le désir de l'homme est le désir de l'Autre», pour reprendre l'aphorisme lacanien.

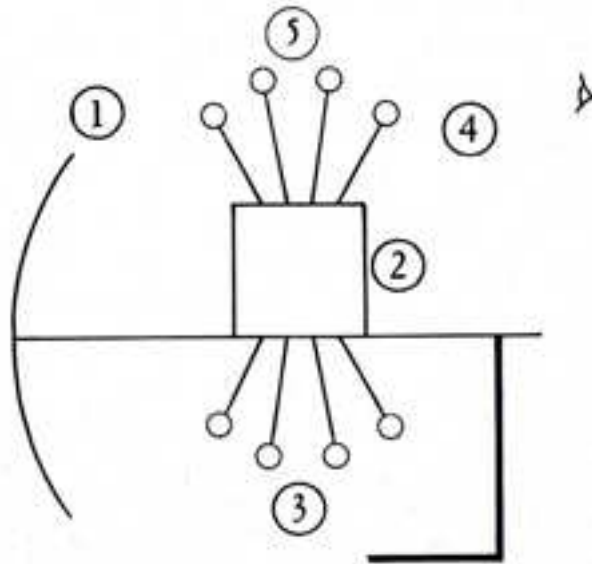
A ce «tu es cela» qui le tue (et qu'il reçoit comme son propre message sous sa forme inversée), l'enfant ne peut que répondre «Je suis cela» : alors commence son voyage. L'intérêt qu'il portait à sa propre image dans le miroir décline alors et ce déclin marque le franchissement d'un seuil.

L'image du corps n'est donc pas simple reflet dans le miroir: structurée de façon infiniment plus complexe, elle n'existera comme représentation pour le sujet que parce qu'il en aura reçu l'attribution de l'Autre. La reprise du stade du miroir va permettre d'illustrer les ressorts de son fonctionnement.

Le modèle optique

On part d'une expérience d'optique dont le dispositif est le suivant :

a) Soit un miroir concave (1). Dans son axe, est placé un pot (2) et sous celui-ci un bouquet de fleurs (3) qui sont masquées au regard d'un observateur par un écran (4).



- Si l'observateur est situé dans le cône du champ visuel de ce miroir, il verra se constituer en avant du miroir une image réelle et inversée du bouquet (5) qui viendra se placer dans l'encolure du pot si celui-ci se trouve au foyer du miroir. Au théâtre, un tel artifice de montage peut être utilisé pour faire apparaître sur scène un spectre, un fantôme.

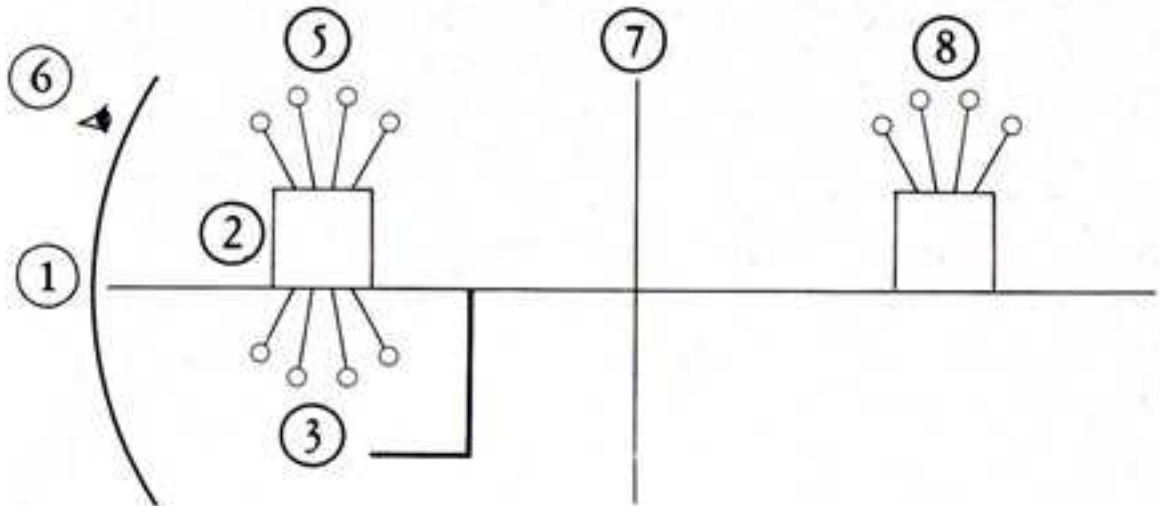
Éventuellement, l'observateur peut se trouver 'hors du champ visuel du miroir: ainsi, par exemple, si l'inclinaison de ce dernier est légèrement modifiée, cette image ne sera plus visible pour l'observateur, *ou*, s'il se trouve à la limite de ce champ, lui semblera «froissée». Ce froissement n'est pas sans analogie avec le froissement de sens que produit toute équivoque signifiant, tout jeu de mots. Cette propriété déformante propre aux images produites par tout miroir concave est utilisée par les peintres réalisant des anamorphes. (Ils introduisent par ce procédé le symbolique dans la dimension imaginaire.)

De cette même propriété, peut résulter la disparition dans l'image de certaines fleurs réelles du bouquet. En développant l'analogie entre fleurs et signifiants, on en déduira que l'attribution des dernières n'est pas faite.

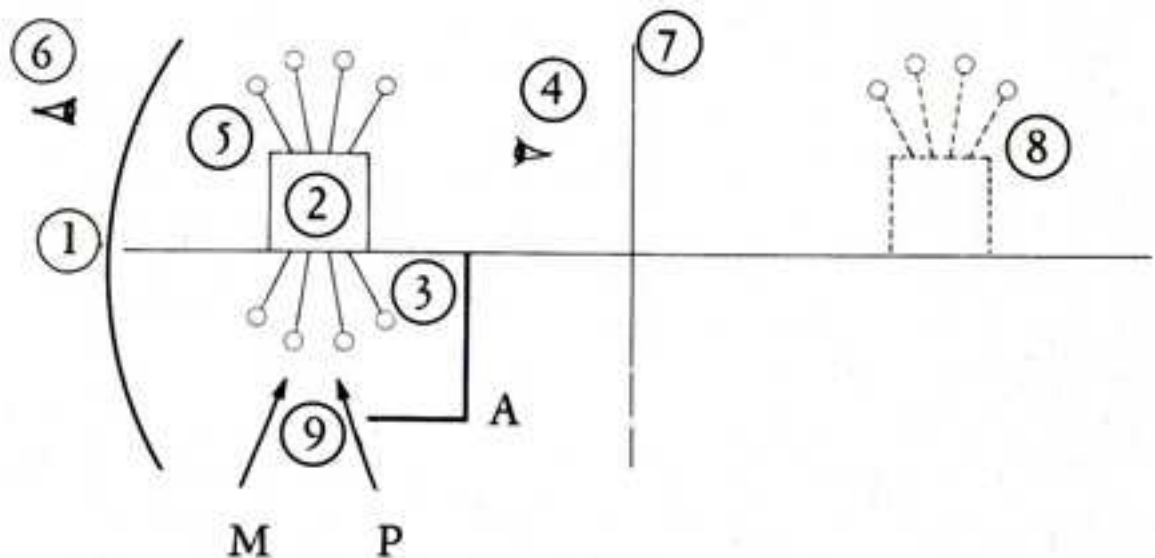
b) Si, dans un deuxième temps, l'observateur du bouquet vient se placer au bord du miroir sphérique (6), l'image réelle du bouquet (5) lui deviendra invisible. En revanche, grâce à l'artifice d'un miroir plan (7), il pourra le voir se reconstituer en image virtuelle (8).

Toutefois, une légère inclinaison du miroir plan peut faire disparaître cette image virtuelle de la vue de l'observateur (suivant d'autres déformations, planes en l'occurrence).

L'existence de cette image virtuelle (8), c'est-à-dire sa représentation pour l'observateur est conditionnée par la constitution de l'image réelle (5) et donc par la réflexion du premier miroir. De cette réflexion dépend l'attribution des fleurs dans l'encolure du pot.



C'est d'une telle expérience que parti Lacan pour proposer un premier schéma de l'appareil psychique, illustré au Congrès de Marienbad en 1936, par le stade du Miroir. Il reprendra celui-ci dans ses Ecrits, en y apportant à travers tout son enseignement des perfectionnements successifs. Le mode de lecture qui en sera proposé ici devrait permettre de référer la cure de Rodolphe à sa structure.



Le Modèle Psychique

Il sera déduit du modèle optique sous certaines réserves, la principale étant que cette transposition s'autorise d'une analogie entre l'un et l'autre (ce qui n'en diminue nullement la valeur représentative).

Avant même sa conception, l'existence d'un enfant évoquée par ses parents, est déterminée en fonction de leurs fantasmes comme être virtuel à venir dans le champ de leur désir. L'enfant est donc «parlé» par ses parents et sa conception suppose, pour s'accomplir, un au-delà de la relation sexuelle : il y faut, en somme, la conjonction du désir des parents. Ceci est représenté dans le schéma optique par les vecteurs (9) qui délimitent un champ où viennent s'inscrire les fleurs de leurs désirs. Ce champ constitue le champ de l'Autre. L'être en souffrance de naître sera ainsi suspendu à la lettre en souffrance grâce à quoi il trouvera légitimée son existence. Ici vient se placer l'interrogation de Rodolphe:

R. : «Si Je n'étais pas né, est-ce qu'il y aurait quelqu'un à ma place?» Elle signifie qu'il faut que la lettre parvienne à destination, pour que l'enfant puisse répondre au désir de ses parents : c'est moins la question de sa présence comme corps animal qui est ainsi posée que celle de son existence comme sujet.

Dans le champ de l'Autre, champ de la parole fondamentale, se distinguent des éléments particuliers, singuliers, propres à tel enfant et non à tel autre. Ces éléments singuliers constituent les signifiants primordiaux qui ne seront pas sans effets sur son devenir (nom, prénom, garçon? fille? désiré ou pas? etc.). Ces éléments sont figurés pour nous par les fleurs du désir : cette formulation ne contredit pas celle de Lacan qui désigne ces fleurs comme objets du désir, elle annonce également l'effet à venir du signifiant sur le corps: la détermination de l'objet «a» et celle du sujet divisé, \$, représenté par un signifiant pour un autre signifiant.

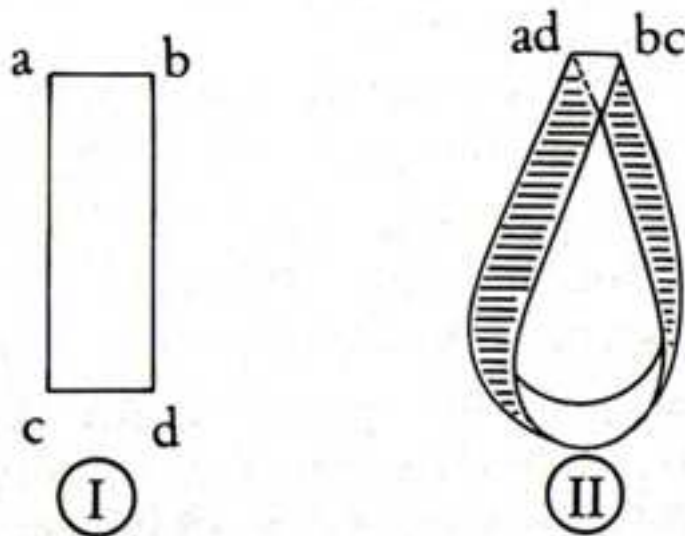
Chez l'enfant, l'attribution des lettres constitutives de son désir s'opère selon des modes de transmissibilité où il a sa part d'action. Fût-ce à son insu, le sujet «infans» participe de cette transmission en s'emparant de ces lettres par ses demandes et ses appels. Cette appréhension sera précoce, car l'enfant est immergé dans un bain de paroles qui se répètent. Il trouve au lieu de l'Autre, sa demeure: non seulement son gîte et son couvert, mais encore son désir et sa jouissance. Ici se pose le problème de l'entrée du signifiant dans le réel, ce qui permettra de cerner comment le sujet advient dans cette «incarnation» du signifiant.

Il s'agit du montage de la pulsion, c'est-à-dire de l'accrochage du corps par le signifiant. Grâce à la parole, le réel de la jouissance, de la vie, se noue à l'imaginaire du corps: véritable

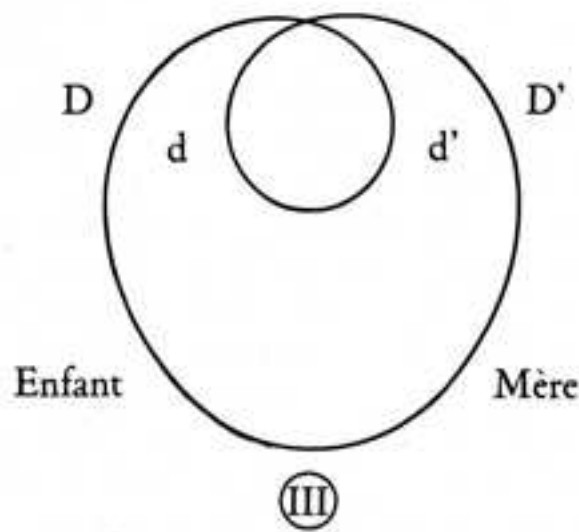
travail de tissage, de traçage, d'inscription qui n'est pas sans rappeler le registre de l'écriture. Dans cette inscription sur le corps des signifiants primordiaux, dans cet authentique travail d'attribution, le tranchant de l'angoisse aura une fonction particulière. Elle est en quelque sorte la «coupabilité» du réel et de l'imaginaire ainsi séparés par le signifiant. Ici trouve son origine, ce sentiment étrange qu'est la culpabilité. Bien au-delà du simple malaise imputable aux actes mal posés de notre vie courante (qui seuls nous arrachent à l'engluement du quotidien), la culpabilité est ce nécessaire moment par lequel nous nous distinguons de la normalité, par lequel en somme nous vivons.

Le processus du montage de la pulsion commence avec le cri du nourrisson signifiant par là: « J' ai faim. » Cet appel peut se moduler très précocement selon une gamme de variations très étendues. Ce cri, la mère le sanctionne comme le signifiant d'une demande qu'elle fera rebondir sous forme d'une autre demande: «Que demande-t-il? »... «Que demandes-tu? » L'enfant redoublera son besoin (d'être nourri) d'un désir (de se laisser nourrir), qui devrait engendrer chez la mère un désir de le nourrir.

Connus dans leurs discordances, les avatars de ce rapport fondent un malentendu structural, bien nécessaire pour parer aux éventuels ravages qu'entraînerait une réponse trop parfaitement satisfaisante. Réalisée, la satisfaction parfaite écraserait la dimension du désir car le sujet n'aurait alors plus aucune raison ni aucune possibilité de rien désirer, en rapport à un manque de jouissance. C'est dans l'incomplétude même de la demande et de la réponse qui y sera faite que s'origine le manque qui est au principe du désir (la prohibition de l'inceste trouve sa principale raison d'être dans ce fait).



Lacan a donné le modèle du montage de la pulsion en faisant usage d'une bande de Moëbius. Celle-ci est obtenue à partir d'un ruban plat (I) dont le bouclage se fait après une torsion comme c'est indiqué sur le schéma (II), de telle sorte qu'elle n'a qu'une seule face, même si en chaque point on peut avoir l'illusion d'un biface. Il suffit de la parcourir dans son entier pour s'en apercevoir. (On peut se souvenir ici du tableau d'Escher représentant une fourmi parcourant une bande de Moëbius, sa course est sans fin.) Le découpage de la bande de Moëbius par son milieu donne alors une double boucle (III), qui va permettre d'illustrer le procès en question. On va se servir pour l'exemplifier d'un dialogue fictif. Ce dialogue est reconstruit à partir de propos entendus dans la cure :



1) Rodolphe demande à sa Mère: «Si je n'étais pas né, est-ce qu'il y aurait quelqu'un à ma place?» (D).

2) La mère répond (D'): «Tout ce que je te demande c'est de te tenir tranquille et de cesser de dire des choses invraisemblables.»

3) Rodolphe ne peut que répondre à cela par un désir (d) dont l'assujettissement à la demande maternelle est rendu patent par son indigence. «Il ne sait rien faire tout seul», dit-elle. Son désir de ne rien faire, du moins au début (encore qu'il la contredise par son incontinence) ne peut que répondre au désir de sa mère.

4) Le désir de sa mère (d'), il l'interprète (à son intention) sans complaisance comme désir d'avoir peut-être un phallus, mais certes pas un enfant sexué:

R. : « La dame avec un gros ventre et même pas un enfant. »

La relation fusionnelle de Rodolphe et de sa mère se figurerait par la ronde sans fin du parcours de la double boucle. Rodolphe demeurera englué dans les significations du désir de sa mère tant que ne se produira pas une coupure qui lui permettra de s'en séparer. La double

boucle à cette propriété topologique que son découpage par le milieu produise l'enchaînement de 2 anneaux de Moëbius, etc. ; aussi peut-on représenter par cet enchaînement le désir du sujet comme étant le désir de l'Autre. Le premier temps a été celui de l'aliénation, le second temps celui de la séparation.

Le processus d'accrochage du corps par le signifiant, dont se détermine le montage de la pulsion, montre bien que la pulsion ne saurait se confondre avec l'instinct (ainsi que fut abusivement traduit en français le terme freudien de «Trieb»).

Cette inscription du signifiant n'est nullement comparable à celle d'une bande magnétique, ni à l'engramme isolé par la neurophysiologie et moins encore à quelque homoncule logé dans le cerveau et censé représenter en miniature le corps humain en son entier. Dans le processus du montage de la pulsion, il s'agit d'une double inscription, celle du signifiant et du signifié dont la bande de Moëbius peut figurer la simultanéité et l'instantanéité.

Les pulsions partielles fonctionnent indépendamment les unes des autres: ce fonctionnement produit un «corps morcelé». Les paralysies hystériques dont la topographie n'a rien à voir avec la physiologie en donne une représentation saisissante. Si elles n'entretiennent pas de rapport de transformation, le couplage des pulsions est néanmoins possible. L'ordre du corps, avec ses besoins propres, intervient dans l'organisation de ce corps pulsionnel, sans qu'on puisse pour autant parler de développement. Quant à la succession temporelle des divers stades, de l'oral à l'anal, puis au phallique, en passant par la pulsion scopique ou invocante, elle n'a aucune justification historique réelle.

La représentation du corps dans la psychanalyse est liée au mouvement répétitif du passage des signifiants entre la mère et l'enfant, mouvement qui peut s'éclairer par le schéma du stade du miroir. (Dans la mesure où il y a passage direct des signifiants de la mère à l'enfant, Lacan a pu dire : «Il y a du rapport sexuel entre les générations voisines», c'est-à-dire inscription directe des signifiants sur le corps. Quant au mécanisme de cette inscription primordiale, la psychanalyse ne prétend pas pouvoir la résoudre parce qu'elle renonce à jamais à répondre à la question inféconde de l'origine du langage, de même que l'on n'a jamais accès au refoulement originaire, sinon par son défaut dans la psychose.) Quoi qu'il en soit de cette longue parenthèse, ce mouvement répétitif est le mouvement qui correspond à l'attribution des fleurs du désir (en l'occurrence les signifiants primordiaux) dans le pot (en l'occurrence le corps), pour constituer l'image réelle donnée par le miroir concave.

En développant cette analogie, le miroir concave représentera le cortex recevant les impressions du corps. Impression, faut-il le rappeler, signifiant ici, non pas sensation, mais bien, littéralement, écriture s'y imprimant. Cette image réelle constitue le corps pulsionnel qui

a donc une assise dans le réel du fait de la jouissance liée au fonctionnement des pulsions. C'est une image signifiante. En désignant cette image inconsciente du terme de corps pulsionnel ou du terme homologue de corps morcelé, on rendra compte à la fois de la dérégulation originelle propre à l'homme (en raison de son immaturation neurophysiologique) et de son énigmatique parasitage par le langage.

Le synchronisme des mouvements du corps morcelé trouvera dans la fonction de l'image le principe de son réglage : tel est le rôle rempli par l'image de son corps dont le sujet saisit le reflet dans le miroir plan. En cette image virtuelle, qu'il reconnaisse sienne en jubilant, le sujet trouve l'appui d'une certaine maîtrise de son corps.

Cette image qui est orientée, vient ainsi compléter l'action de la pesanteur sur l'équilibre du corps.

Du fait même de la parole, l'existence et la consistance de cette image (dans sa représentation pour le sujet) dépend de l'image réelle inconsciente. Ses effets sont orientés par son accord avec la parole de l'autre, mais se règlent également sur son rapport d'articulation avec l'image inconsciente, c'est-à-dire avec les signifiants reçus de l'Autre qui ont constitué cette image.

Autrement dit, ainsi que ce fut annoncé au début de ce chapitre, la mère dans sa parole actuelle, n'aura fait que répéter les signifiants de son désir qui présidèrent à la conception de l'enfant.

Cette démonstration peut d'ailleurs s'illustrer à partir de la cure de Rodolphe, notamment lorsqu'il déclare :

R. : «Si je n'étais pas né, est-ce qu'il y aurait quelqu'un à ma place?» Ce propos traduit une interrogation angoissée quant au désir de sa mère, car celle-ci le traite comme son propre phallus. Phallus bien particulier puisque phallus qui «ne sait rien faire». A défaut de maîtrise de son corps et par ce défaut même, Rodolphe se prête donc à être le phallus dont rêve sa mère.

A cet égard, Rodolphe souligne on ne peut mieux le désir ambigu de sa mère :

R. : «Maman avec le destin moche et le bébé qu'on ne sait pas s'il est une fille ou un garçon.»

C'est-à-dire qu'en ce qui le concerne, le désir de sa mère ne laisse pas place à son existence d'être sexué.

Il confirmera d'ailleurs ce fait en insistant encore :

R. : «Le bébé avec des couches, la dame ne sait pas si c'est une fille ou un garçon, c'est les deux, je peux pas dire...»

A travers cette série d'énoncés, apparaît le sens véritable du dessin représentant le corps de «l'enfant plein de trous» (dessin n° 8), «l'auto-portrait» de Rodolphe.

Cette représentation de son corps a peut-être son origine dans le souvenir des interventions chirurgicales subies (afin de « déboucher» son corps) mais ce dessin reflète surtout un corps troué à défaut d'attribution de signifiants qui le détermineraient comme être sexué.

C'est ce qui se confirme à la fin de la cure par ce dessin du skieur (dessin n° 18), à travers quoi Rodolphe représente son propre corps reconquis par la parole: corps de qui ne peut exister que parce qu'il a un sexe.

C'est ce qu'il en conclut si bien à propos des fantômes:

R. : «Les fantômes s'ils veulent avoir un nom doivent être porteurs d'un sexe.»

Le schéma du stade du miroir permet de comprendre comme le corps dans sa présence animale, le réel, l'image inconsciente du corps pulsionnel et son reflet doivent être en concordance.

Cette concordance donne consistance au corps fantasmatique et plus précisément au fantasme qui est un montage de l'Imaginaire par le symbolique, fixant le sujet au réel de son corps :

La bouche s'avère alors bien recouvrir la bouche, et les yeux être en face des trous, tout comme chacun des autres orifices, à sa place. En revanche, sitôt que s'instaure un ratage, se manifestent diverses discordances : énurésie, constipation, anorexie mentale, etc., sinon une discordance plus globale et plus grave, plus manifeste encore chez les enfants psychotiques dont le corps n'aura pas été convenablement charpenté par l'ossature des signifiants.

Ainsi s'éclairent les raisons du dysfonctionnement éprouvé par Rodolphe dans son corps. Ces raisons ne sont pas d'ordre organique, de l'avis même des chirurgiens qui estimèrent parfaite sa guérison, sur le plan physiologique. Ses troubles résulteraient plutôt d'un rapport à son corps perverti par le discours que tient sa mère. Ces troubles sont en fait autant de symptômes structurés par le signifiant et donc, à ce titre, perméables à l'action de la parole déployée dans le transfert. Dans ces conditions, il n'est pas surprenant que toutes ces gênantes manifestations du corps puissent rapidement s'amender dès qu'il a la possibilité d'exprimer son vrai désir.

Comme il me le dira :

R. : «Les médecins croyaient que j'allais mourir, mais moi je voulais vivre.»

S'il n'est pas le corps biologique, le corps fantasmatique touche néanmoins au réel par le fantasme qui en fixe la consistance. Lacan a déployé très précisément toutes les articulations de la logique du fantasme.

Le fantasme permet au sujet qui en effectue le mouvement de passer, d'un réel impossible à supporter d'où s'origine un traumatisme, comme Rodolphe lorsqu'il dit :

R. : «Ça me torture la quéquette qui s'agrandit ...», jusqu'à ce réel impossible à dire que cerne le traumatisme de la castration. Rodolphe l'approche en ces termes:

R. : «Y'a quelque chose qu'on peut pas dire, c'est une révolution.»

L'application du modèle optique au modèle psychique permet dans une certaine mesure de rendre compte d'un procès logique: celui de l'inscription des signifiants sur le corps. Bien qu'il ait été exposé (pour plus de commodités) dans l'ordre chronologique de son montage, rappelons que sa diachronie est déterminée par le synchronisme de la structure.

Les images du corps fonctionnent dans le jeu du signifiant et traduisent ainsi dans leurs représentations le procès de la double inscription, signifiant/signifié, qui les déterminent.

En conclusion de cette étude, voyons comment Rodolphe parcourt la boucle de son fantasme.

Dès sa naissance, Rodolphe est donc contraint de venir loger en ce lieu de l'Autre où lui est déjà assignée une place fantomatique. De l'aveu même de ses parents, il n'était pas vraiment désiré même s'il a été accepté. Il n'est guère étonnant que dans le décor hospitalier où il passe ses premiers mois, il n'ait trouvé que ce signifiant de fantôme pour dénommer tous les étranges personnages masqués que sont les soignants d'un service de réanimation néonatale. Dans une large mesure, sa survie dépendait des fantomatiques individus s'agitant autour de lui, dont chaque geste ne pouvait que réveiller en lui une douleur et lui rappeler la mort qui le menaçait. Fantôme fut donc le nom donné à l'angoisse éprouvée dans la seule douleur d'exister. Ce nom désigne le lieu de sa rencontre avec un réel impossible à supposer qui fit le traumatisme de ses premières années, le renvoyant à cette absence d'identité reçue en miroir de sa relation d'assujettissement au discours médical. Jamais il ne cherchera à se dérober à l'effet d'aliénation induit par ce signifiant à tout faire. Il en subit l'accablante passion; mais en retour celui-ci lui assure, même si elle est précaire, une certaine position subjective dans la structure. Dès lors, une voie s'ouvre: il s'en sent et s'en pare en se nommant lui-même «Fantôme-Rodolphe». Il fait fonctionner cette nomination en position patronymique, comme un Nom-du-Père. Il opère ainsi le montage du fantasme qui fixe son désir, et le détache du défilement, de la répétition incessante de la chaîne signifiante. Il pourra enfin s'en passer, amorçant alors un procès de séparation, où il pourra reconnaître dans la dérision d'un mot d'esprit la clef de son drame :

«Là où c'était le fantôme, je, Rodolphe, suis advenu.»

Ce mot d'esprit pourrait aussi bien lui être attribué, tant il a d'humour.

IV ŒDIPE, REVIENS, TU ES PARDONNÉ !

Apparaissant au premier plan de la cure de Rodolphe, le thème œdipien et le complexe de castration garderont une place centrale dans toutes ses interrogations. Il est même frappant de constater avec quelle précision Rodolphe articule la chose :

R. : «Toucher le zizi c'est la révolution des fantômes qui coupent le zizi ... le zizi coupé d'un enfant c'est ça que la révolution dit la maman.»

Dans les propos maternels qu'il rapporte, Rodolphe distingue bien le pénis (zizi) de la signification du phallus (la révolution des fantômes). Probablement à cause de la dépréciation manifestée par sa mère durant les premières manifestations réelles de son pénis, Rodolphe a pu, dans un premier temps, souhaiter subir l'éviration à seule fin de demeurer le phallus maternel. Ainsi l'eût-il par là préservée de la castration, en raison de la confusion qu'elle avait induite en son esprit entre castration symbolique et éviration :

R. " «C'est une révolution qui va pas ensemble, le zizi et la révolution des malheurs ... Je bute sur quelque chose... durcir le zizi, ça me bouche le zizi ... maman me répète toujours la même chirurgie.»

Il sait toutefois qu'elle est dans l'erreur. Car la mère est châtrée, et la castration-symbolique ne peut se réduire à l'anecdote d'une parole menaçante. Il l'indique-d'ailleurs fort clairement en ces termes :

R. : « Pour consoler la maman je me mettrai de faux poils pour remplacer papa.»

Autrement dit, il commence par là à inventer une solution à cette impasse de l'éviration. Comment ? Par son engagement dans l'Œdipe. Ainsi ce dernier chapitre sera-t-il consacré à l'étude de ce mythe et les connexions qu'il implique pour la psychanalyse.

Sexe biologique et sexualité dans la psychanalyse

Le mythe œdipien constitue la référence centrale de toute l'œuvre freudienne. Il rend compte du processus de subjectivation du sexe, c'est-à-dire de l'assomption de l'être parlant à une position symbolique le définissant comme être sexué et cela, à partir de l'énigme même que pose le sexe.

Loin d'être simple animal mâle ou femelle, l'homme doit se situer dans l'ordre symbolique par rapport à quelque chose qui s'appelle soit homme parce qu'il y a des femmes, soit femme parce qu'il y a des hommes.

L'Œdipe représente le défilé nécessaire à cette symbolisation, à cette subjectivation du sexe. Cette subjectivation touche à l'impossible parce que le sexe se refuse au savoir. Où, plus précisément, parce qu'il y a une ignorance radicale quant au sexe, que ne peut cerner le savoir. Rodolphe ne constate en somme rien d'autre lorsqu'il dit:

R. : « Le fantôme dans la quéquette, il faut tourner autour du problème pour passer et repasser dans le sujet ... ça cherche une drôle de panoplie ... »

En faisant cette découverte, la psychanalyse définit à partir de ce non-rapport du sujet avec le sexe, un rapport au sexe qui s'inscrira toujours de cette singulière façon dénommée castration. Tout abord un tant soit peu serré de la question sexuelle découvrira donc le détour, la barrière de la castration. Rodolphe a d'ailleurs évoqué ce cheminement en chicane qui va de l'impossible à supporter à l'impossible à dire.

R. : «J'ai quelque chose de très important à vous dire ... Le chemin je peux pas le dire, y'a façon qu'on peut pas le dire, y'a quelque chose qu'on peut pas dire c'est une révolution.»

«Il n'y a pas de rapport sexuel» cet aphorisme lacanien condense les raisons des impossibilités déployées en cure par le sujet se heurtant à la question du sexe. Lacan rappelle ainsi, comme Freud, que nous ne savons rien du sexe, sinon que nous ne l'abordons qu'en composant, par ce compromis de la jouissance et du semblant dénommé castration.

Rodolphe insiste là-dessus à sa façon.

R. : «Je bute sur quelque chose, durcir le zizi, ça me bouche le zizi.»

Comme il n'est pas en mesure de comprendre les manifestations réelles du pénis, Rodolphe se donne l'explication qu'il s'en peut trouver: il fait semblant de savoir. De ce (non) savoir, la psychanalyse se propose précisément de réarticuler logiquement le sens. Ce savoir est structuré par le signifiant, le signifiant se donnant ainsi comme le semblant, la grimace du réel. La cure doit ainsi permettre au sujet de passer de son impuissance à comprendre, à l'impossible à dire qui cerne le réel.

Freud fait de la castration un point de butée indépassable dans l'analyse. Lacan situe cette béance au moyen de divers énoncés logiques, et indique qu'une passe peut mettre un terme à l'analyse du sujet, dans son approche du réel.

La psychanalyse ne touche donc à la sexualité que dans la mesure où celle-ci se manifeste dans le défilé du signifiant, sous forme de pulsions partielles. Or, ainsi que cela a déjà été avancé, la pulsion, qui est liée à l'accrochage du signifiant dans le corps, n'a rien de commun avec l'instinct.

Sous prétexte que les organes génitaux servent à la reproduction, la bipolarité sexuelle sera parfois présentée comme une évidence, au même titre qu'elle est imaginée dans le règne animal. Il se trouve d'ailleurs même dans ce dernier, et pour chaque espèce, toutes les variétés possibles du tropisme d'un sexe pour l'autre. On constate cependant une indéniable prévalence de l'image dans les diverses manifestations de ce tropisme sexuel chez l'animal : citons à titre de preuve, l'usage des leurres en éthologie animale. Sans doute, la réalité biologique du sexe n'est-elle pas dénuée de toute importance. A cet égard, le sexe se manifeste au moins à plusieurs étages, du phénotype au génotype. Les dernières recherches de la biologie indiqueraient même que le sexe ne constituerait qu'un des modes particuliers des possibilités de reproduction d'un corps vivant. Loin d'être l'instrument idéal de la reproduction, le sexe n'en constitue qu'une des formes. La reproduction de la vie, telle qu'elle se manifeste au niveau de ses premières formes, émerge de quelque chose qui, n'étant ni vie ni mort, serait même indépendant du sexe, sinon du déjà vivant. En divers points, repérés au niveau du chromosome, intervient quelque chose, dénommé «programme» ou «codon».

Il apparaît donc que l'évidence du sexe biologique s'amenuise, plus on l'approche. La vie, comme la mort, ne prennent leur caractère dramatique dans la reproduction sexuée qu'à compter du moment où intervient la jouissance.

L'être parlant est parasité par le langage : sa jouissance prend de ce fait un statut particulier. Comme il faut renoncer à connaître l'origine du langage, du moins dans le champ de la psychanalyse, Lacan peut donner cette définition de l'être parlant : «L'être parlant est ce rapport dérangé au corps propre qui s'appelle la jouissance.»

Ainsi noue-t-il le sexe à la parole, de sorte que chez l'être parlant, la jouissance s'ordonne dans le langage. La jouissance sexuelle, qui a une valeur centrale pour l'être parlant est mise en défaut par l'existence du langage, déterminant une jouissance phallique qui se substitue à la jouissance dirigée sur le corps propre. Cette jouissance phallique, apportée par le langage, fait obstacle au rapport sexuel. Autrement dit, pour le sujet, l'Autre du sexe, son «complément»,

sera inapprochable. C'est bien du reste ce que traduit le procès de la subjectivation : c'est au lieu de l'Autre, sous les espèces du signifiant que le sujet se constitue comme divisé.

A	S
Jouissance	Sujet mythique de la jouissance totale
angoisse a désir \$	A

Le schéma lacanien de la division subjective peut donc se lire à partir de ces remarques. De l'Autre réel, de l'Autre pris comme «complément sexué», de l'Autre du corps, la jouissance est impossible à cause du signifiant qui en barre l'accès. Impossible à rejoindre pour le sujet, l'Autre manque (A). Dès lors, le sujet, qui fonde son désir comme étant le désir de l'Autre, doit abandonner une part de lui-même, de sa propre chair: tel est le prix à payer pour entrer dans la machinerie du langage. Cette perte peut être mise en forme, suivant les diverses consistances, du placenta, du sein, du phallus, de la merde, de la voix ou du regard.

Ces différentes consistances peuvent être subsumées sous le terme d'objet «a» - déchet de l'impossible rencontre du sujet avec l'Autre. Il résulte pour le sujet, de cette détermination par le signifiant qu'il se trouve divisé entre la jouissance et le désir.

Aussi le sujet habillera-t-il le manque de l'Autre du fantasme qui soutient son désir. Le fantasme, qui, loin d'être telle fantaisie imaginaire, constitue un montage du symbolique et de l'imaginaire, Lacan le formule en un mathème :

$$\boxed{\$ \diamond a} \rightarrow A$$

Selon cette formulation, le sujet se soutient, dans son impossible rencontre avec l'Autre, de l'objet «a», par le mouvement d'aller et retour de la pulsion. Le poinçon \diamond rend compte de la conjonction - disjonction instantanée de cette rencontre avec l'Autre où le sujet se réalise dans son désir, à la fois toujours réel et toujours évanouissant.

L'inscription du sujet biologique dans le discours se trouve donc toujours structurellement ratée. Dire qu'il n'y a pas de rapport sexuel, signifie que la relation à l'Autre ne sera en aucune façon inscriptible. Il n'y a pas de rapport sexuel parce que la jouissance de l'Autre pris comme corps s'avère inadéquate. L'Autre se réduit pour le sujet à l'objet «a». Ce ratage de l'Autre, du fait de l'incomplétude du symbolique est désigné du terme de castration symbolique. L'objet «a» est le produit de cette opération signifiante sur le corps. C'est à l'objet «a» que se trouve affronté le sujet parlant. Sa sexualité se manifesterà dans le registre des pulsions partielles

(pour les rappeler ici ce sont les pulsions: orale, anale, génitale, scopique ou invocante). La jouissance du réel sera toujours confondue par le sujet avec le réel de la jouissance.

Chez l'être parlant, l'«acte sexuel» prend une dimension signifiante qui fait toute la difficulté de sa réalisation, car il comporte en son cœur le trou de la castration. Aussi ne s'agit-il nullement pour lui d'une simple copulation animale.

Dans ce procès de subjectivation du corps, s'opère une disjonction entre la jouissance et le corps, qui n'a pas été pris en son entier dans ce processus. Il y a une part de la jouissance appendue à l'objet «a», dite par Lacan la partie «a»-péritive du jouir, le plus-de-jouir lié à la fonction phallique donc à la Loi. Il s'agit d'une jouissance hors-corps déterminée par le parasitage du langage. Il y a aussi d'autre part une jouissance du corps, hors langage «folle et énigmatique» selon les propres termes de Lacan, qui ouvrirait au mystère de la jouissance féminine.

«Homme» et «femme» sont des signifiants. Et le langage fonctionne de telle sorte que pour tout sujet parlant ou bien ce sera «elle» ou bien ce sera «lui». Le principe même du fonctionnement du genre se retrouve dans toutes les langues du monde. Alors se présente une difficulté, dont Freud témoigne constamment. Si le sujet de l'inconscient est ce même sujet pour lequel est impossible tout savoir quant au sexe, comment alors rendre compte de l'opposition masculin-féminin, virilité-féminité?

Freud affirme qu'il ne découvre rien d'une telle opposition dans l'inconscient. Il avance donc la métaphore de passif-actif, qui équivaldrait à la différence femme-homme. Sans doute n'est-ce pas très satisfaisant, mais ce panage présente du moins l'avantage de ne pas fonder de bipartition sur une différence sexuelle supposément naturelle. Freud ne conforte donc pas le vaste consensus social qui réduit la différence des sexes à une simple sexualisation de la différence organique. Entre ce qui fonde symboliquement les termes d'«homme» et de «femme», Freud maintient la béance d'une indétermination de leur rapport commun à la jouissance. A partir des organes génitaux, il n'est pas possible de concevoir de genèse naturelle de ce qui est en psychanalyse le phallus. Si l'organe mâle joue un rôle central, pivot d'objet particulier dans la dialectique œdipienne, c'est qu'il est signifié comme étant le phallus par le discours. Le phallus est l'objet premier de la demande de la mère, demande dont le pénis n'est en quelque sorte qu'un avatar contingent. De même, la castration ne peut se réduire à l'anecdote d'une parole perçue comme traumatique, telle la menace d'éviration : «On te la coupera si tu continues à la tripoter», adressée au petit garçon. Aussi n'est-ce pas d'ailleurs par hasard que cette même menace n'est jamais énoncée mutatis, mutandis à la petite fille : «On te l'a coupée pour te punir.»

Maints analystes manifestent cependant une nette incompréhension quant à l'importance de la phase phallique telle que l'élabora Freud. Sans doute la confusion subsistant entre le phallus et l'organe mâle suscite-t-elle toutes sortes de malentendus. Aussi, d'aucuns ont-ils pu contester l'existence de cette phase phallique chez la femme. Telle fut en particulier la voie qu'emprunta Ernest Jones: «Pourquoi, avançant-il, les femmes seraient-elles vouées à désirer justement ce qu'elles n'ont pas, ou bien à s'en croire pourvue? Après tout une femme ne manque de rien.» Ainsi, en arrive-t-on aux plus curieuses conclusions, notamment à celle consistant à voir dans l'organe sexuel féminin un pénis invaginé. Le primat du phallus est lié à l'existence à l'instance propre du signifiant. Loin d'être pure invention, cette dernière nous impose son ordre, et c'est parce que le phallus a dans le système signifiant une valeur symbolique qui se retrouve ainsi retransmise par tous les textes du discours inter-humain.

Entre toutes les autres images, le phallus s'impose de façon prévalente au désir. Tout comme Freud, Lacan a toujours souligné la prévalence du phallus: «L'homme est dit homme comme tel parce qu'il est pourvu de l'organe dit phallique.» Si le phallus est fait organe, c'est-à-dire instrument de la jouissance, cela ne signifie pas que l'organe devienne phallus en retour. Tel est d'ailleurs le sens du marquage et des sacrifices apposés au pénis lors des cérémonies d'initiation.

Lacan ajoutait d'ailleurs dans son séminaire «Encore», «une femme au contraire, son sexe ne lui dit rien, si ce n'est par la jouissance du corps. Elle est femme par son sexe dont il n'y a pas de signifiant pour le désigner ». C'est pourquoi à l'occasion comme il l'énonçait : «On la diffâme.»

Les sexes sont chacun un, ainsi, plutôt que de différence, vaudrait-il mieux parler d'équivalence. Selon sa précise définition mathématique, ce terme n'impliquerait nulle identité ou égalité des sexes, qui n'auraient alors pas de rapport, point de commune mesure. Leur supposée «copulation» ne reproduit qu'un nouveau «Un» qui ne vient pas de leur fusion. Toutes proportions gardées, la méiose, dans la mesure où elle implique une massive évacuation chromosomique pourrait en l'occurrence offrir une assez juste analogie.

Puisque rien dans le psychisme ne permet au sujet de se situer comme être de mâle ou être de femelle, l'être parlant devra toujours apprendre de l'Autre se qu'il faut faire comme homme ou comme femme.

Rodolphe en témoigne à sa façon lorsqu'il avance :

R. : «Le bébé avec des couches, la dame ne sait pas si c'est une fille ou un garçon, c'est les deux je peux pas dire...»

Le phallus prévaut pour les deux sexes, car pour le garçon comme pour la fille, du fait de l'incomplétude du symbolique, il forme la limite de la demande de la mère. Il prend sa consistance dans la signification de son discours et d'une façon universelle il constitue la signification du discours.

La fonction paternelle

Le mythe œdipien a souvent scandalisé, dans la mesure où il semble cautionner le patriarcat, où il semble confirmer la primauté d'un père assumant une fonction de premier plan dans la castration. A y regarder de plus près, on verra qu'il n'en est rien. Freud n'a jamais institué le père telle quelque entité monolithique. Toute son œuvre est d'ailleurs traversée par la question: «Qu'est-ce qu'un père?»

En outre, la psychanalyse découvre en la figure du père le premier homme qui est châtré, au point même de ne plus figurer, sinon sous un simple numéro, dans la suite des générations (et l'ordonnement des filiations royales: «Georges I, Georges II, Georges III, etc.» ainsi que le remarquait Lacan).

Le père n'est repérable qu'à partir de coordonnées symboliques. Il n'existe en somme nulle autre certitude quant à la paternité. Le géniteur n'est pas le père même s'il en assure à l'occasion la fonction, à laquelle il fait d'ailleurs obstacle, dans la plupart des cas.

Non limitée aux sociétés patrilinéaires, la prévalence de la fonction paternelle s'observe également dans les sociétés matrilineaires, où le pouvoir politique revient aux femmes. Alors mise à une certaine place, celle de l'oncle maternel qui la supporte, cette fonction paternelle s'avère d'autant plus symbolique que distinguée de celle de géniteur. Ainsi apparaît sa nécessité tout à fait centrale : si la filiation ne fait aucun doute du côté de la mère, il n'en va pas de même du côté du père. Il faut donc qu'intervienne un ordre tiers pour faire rupture entre les générations. Certes, la lignée maternelle est ordonnée, mais la mère est la mère de la mère de la mère, etc. de sorte que «La Mère» est innombrable. Ici apparaît bien la fonction paternelle: parce que le père est nommé et seulement nommé, l'acte d'une unique nomination peut interrompre l'indéfini maternel. Les schémas de Levi-Strauss confirment l'invariance des structures élémentaires de la parenté. La diversité même des sociétés étudiées atteste que cette invariance inclut également les sociétés où ne domine pas le discours du Maître.

Dans de telles sociétés, sans être absent, l'Œdipe entre dans de plus vastes ensembles mythologiques, permettant au sujet de se repérer par rapport à la Loi et de connaître les châtements qu'il encourt s'il la transgresse. En revanche, dans les sociétés modernes, le mythe a perdu de son efficacité, suite à l'irréversible déferlement du discours de la science. En effet, le discours de la science balaye toutes les constellations symboliques et engendre un certain sous-développement: car le sujet qu'il produit est rejeté par l'effacement même des mythes. Ce rejet induit un certain défaut de jouissance. Le malaise de la civilisation trouve ici sa source. L'avènement du discours analytique est corrélatif de ce ravinement des mythes

engendrés par la science. Dans ce creux, il trouve sa portée et son sens, qui sera de permettre au sujet de «trouver dans le parler ce qu'il lui faut de jouissance pour que son histoire continue» (ainsi qu'en témoigne la cure de Rodolphe).

Le discours analytique n'invalide pas pour autant les autres discours, mais en éclairera le sens.

Au niveau des structures élémentaires de la parenté apparaissent des paradoxes, des convergences, des régressions dans l'ordre préférentiel des échanges et des alliances: anomalies qui ne s'expliquent que par rapport au pouvoir politique lequel est hors du jeu de la parenté; et tout particulièrement, lorsque le pouvoir politique est confondu avec le phallus. En effet, le pouvoir politique s'organise sur la base d'un rapport de force entre divers groupes humains, selon des règles sans aucun rapport avec la loi de l'échange symbolique qui ordonne le fonctionnement du phallus. Ce dernier suppose au moins le pacte de la reconnaissance de sujet à sujet.

La confusion entre ces deux ordres hétérogènes constitue un phénomène qui a pris une considérable ampleur et qui a déjà eu des conséquences ravageantes parfaitement repérables à l'échelle planétaire. Par exemple, le phénomène moderne des camps de concentration, dont la cause n'est pas sans rapport avec la rupture, voire la forclusion des liens sociaux les plus fondamentaux, tels que l'amour, la parole, le pacte de la reconnaissance. En somme sur quoi se fondent les liens sociaux, sinon sur les Noms-du-Père qui sont au principe de la fonction paternelle, et donc de la Loi? Lorsque le discours de la science balaye le mythe et la consistance qu'il donne au Nom-du-Père, se produisent d'énormes agglutinations de foule, dans un univers hors-la-loi. A défaut de Loi du Père symbolique, différenciant chacun, s'impose le règne de l'imaginaire, qui instaure le terrible règne du même, en vertu par exemple de la lapidaire devise: «Tous les mêmes».

C'est à cet égard que trouve sa pertinence au titre de cet ouvrage: «Edipe, reviens, tu es pardonné!» dira-t-on dans ce désert des mythes, où la psychanalyse permet à chacun d'en ressaisir, d'en réinventer le ressort.

Le mythe d'Œdipe

A l'instigation des hystériques, Freud utilise la référence du mythe d'Œdipe pour relater son expérience.

Il convient donc de reprendre ce mythe que chacun croît connaître, alors qu'il garde bien son mystère.

Il était une fois un garçon de naissance royale. Cette seule présentation a déjà son importance, car dans ce mythe le couple royal est le garant de la jouissance du peuple. Un oracle consulté comme c'est la coutume en pareilles circonstances, prédit qu'un jour cet héritier royal tuera son père et épousera sa mère. Ces actes attireront le malheur sur la cité: aussi est-il décidé de se débarrasser de l'enfant, qui pendu par un pied à un arbre, sera abandonné à son sort. Il aura cependant la vie sauve, grâce à l'homme de confiance chargé de le faire disparaître, qui, s'apitoyant en fait sur lui, l'épargna donc. Il est alors recueilli par un couple qui l'adopte et le dénomme «Œdipe» soit «celui qui a le pied enflé», celui qui marche de guingois, parce que boiteux. Il coulera des jours heureux avec ses parents adoptifs jusqu'à ce qu'arrivé à l'âge adulte, il apprenne la prédiction de l'oracle (Il est intéressant de noter ici la fonction de la répétition, se produisant comme un retour du refoulé). Pour éviter d'accomplir le destin qui lui a été tracé, Œdipe prend la route afin d'épargner ses parents adoptifs, qu'il prend pour ses vrais parents. Mais après tout ne le sont-ils pas en réalité, puisque ce sont eux qui l'ont élevé et qui lui ont donné un nom?

En chemin, Œdipe rencontre Laïos, roi de Thèbes.

Entre eux s'engage un conflit, autour d'une question de préséance, au passage d'un carrefour. Œdipe tue alors Laïos et poursuit sa route. Il va à la rencontre de la Sphynge, monstre mi-femme, mi-bête, qui exerce sa tyrannie aux portes de Thèbes où elle arrête les voyageurs en leur posant une énigme à laquelle ils doivent répondre sous peine d'être dévorés. Tel est le sort auquel nul n'échappe faute de trouver la solution de l'énigme. La cité de Thèbes qui vient par ailleurs de perdre son Roi offre son trône et sa Reine à qui la délivrera du monstre. Lorsqu'Œdipe rencontre la Sphynge, celle-ci lui pose l'énigme suivante:

«Qui va le matin à 4 pattes, le midi à 2 pattes et le soir à 3 pattes?»

Œdipe, qui boîte pour les raisons que l'on sait, et fait même parfois usage d'une canne, trouve immédiatement la réponse :

«C'est l'homme» dit-il.

La Sphynge se jette alors dans un précipice au fond duquel elle s'écrase. Œdipe est accueilli en héros à Thèbes, il monte sur le trône promis au vainqueur de la Sphynge et épouse

la reine, Jocaste. Tout va pour le mieux dans la cité, désormais ruisselante de bonheur, si ruisselante même que cette profusion de jouissance finissant par verser un trop-plein, s'ensuivent certains débordements.

Diverses calamités dont la peste s'abattent alors sur la cité. Quelque chose ne va pas au royaume de Thèbes, et Œdipe veut absolument en savoir la raison. Il veut savoir, alors que la rumeur répand qu'il est le premier fautif des malheurs de Thèbes. Jocaste en sait sans doute quelque chose. Il y a longtemps qu'elle n'ignore plus quel homme elle a rencontré. Elle a forcément reconnu à la cicatrice qu'il a au pied son fils, son nom le désignait déjà, car elle connaissait son sort. Enfin, le serviteur échappé au meurtre de Laïos par Œdipe lui a forcément révélé l'identité du héros. Jocaste pourtant ne dit rien. Ici se pose, comme le fit remarquer Lacan, la question de la jouissance féminine. Sa jouissance se résume ici à un savoir sur la vérité qu'elle ne dit pas. Elle abandonne à l'homme la jouissance du semblant. Rien ne permet d'affirmer que le silence de Jocaste soit suscité par la haine. L'amour est sûrement le sentiment qui la guide. En effet, elle essaie de retenir Œdipe dont la soif de savoir n'a plus de limite. Ici s'éclaire la fonction de la Sphynge, être fabuleux, mi-femme, mi-bête qui indique que la vérité du savoir ne peut être que mi-dite à défaut de quoi, l'excès de savoir engendre trop de jouissance. La chute de la Sphynge qui se précipite dans le vide, représente celle de la vérité, qui chute à l'instant où il n'y a plus de frein au savoir. (On a déjà fait remarquer que ce phénomène se produisait pour le discours de la science, qui procède d'un savoir dénoué de la vérité). Œdipe veut savoir absolument, c'est pourquoi il convoque Tirésias, le devin aveugle. Ce dernier, après mille précautions et mises en garde, finira par révéler à Œdipe qu'il a réalisé le destin qui lui était tracé par l'oracle :

Il a tué son père Laïos, et épousé sa mère Jocaste.

Ainsi s'accomplit le troisième temps de la parole oraculaire. La vérité crève les yeux au sens propre et Œdipe lorsqu'elle lui est révélée s'en arrache la figure: ainsi devient-il lucide, clairvoyant au moment même de son aveuglement. Par cette mise en acte, il réalise un équivalent de la castration à travers laquelle il va vers l'accomplissement de son destin. Plus tard, Œdipe alléguera son innocence, sans doute semble-t-il pouvoir prétendre qu'il a tout fait pour éviter un pareil dénouement, car il ne saurait être coupable de ce qu'il ignorait. Cependant, à Colone, il finira par accepter sa destinée.

L'insu d'Œdipe scelle son destin dans l'accomplissement même de la parole fondamentale de l'oracle. Œdipe n'en passe justement pas par le complexe qui porte son nom. Le meurtre du père effectué dans la légende représente le substitut de la castration refusée. Il demeure néanmoins problématique que ce mythe ait pu s'imposer à Freud comme référence à ce qu'il

entend de ses hystériques. Il y a là un forçage. Mais, après tout la dénégation de l'hystérique (quant à son savoir inconscient) de même, son refus de la castration, avoué à travers son désir de mort, dans sa rivalité avec le père imaginaire serait l'équivalent du meurtre de Laïos par Œdipe.

Ce mythe démontre qu'on ne peut dénouer la vérité du savoir sans avoir à en subir de graves inconvénients. Il présente aussi quelques discordances dont la principale mérite d'être commentée.

Œdipe tue son géniteur mais non son père. En effet, ce dernier n'est autre que celui qui lui a donné un nom en l'adoptant. De même, il peut coucher avec sa mère parce que l'inceste ne suscite aucune horreur naturelle. Comme l'a montré Levi-Strauss, l'interdit de l'inceste ne résulte nullement de quelque ordre naturel, mais des lois de l'exogamie.

Il n'est pas possible de justifier les impasses du mythe sans expliquer comment le désir ne peut se réaliser que dans la Loi ainsi que le démontre la pratique analytique. Le désir touche à une limite dans le mi-dire de la vérité. Au-delà de cette limite, le sujet sombre dans une jouissance mortelle. Or, dans la légende d'Œdipe, le problème de l'articulation du désir et de la Loi est occulté: sans doute, est-ce pourquoi Freud dut forger un autre mythe, celui de Totem et Tabou.

Il n'en demeure pas moins que, même si l'usage de l'Œdipe en psychanalyse a un rapport ne serait-ce que lointain avec le mythe œdipien, sa référence garde quand même toute sa consistance.

Totem et Tabou

Lorsqu'il élabore ce mythe en 1912, Freud cherche une nouvelle fois réponse à la question: «Qu'est-ce qu'un père?» Question qui demeurera au centre de ses préoccupations jusqu'à sa dernière étude sur Moïse.

A cette époque, les travaux ethnologiques peuvent tout juste prétendre au titre de scientifiques, car ils avaient jusqu'alors consisté en descriptions phénoménologiques des sociétés, doublées d'observations se référant à une normalité implicite: celle de la culture occidentale. Pour Freud, il s'agit avant tout de donner une origine à la Loi, c'est pourquoi son écrit prend une forme historique, génétique.

Al'orée de l'histoire, Freud suppose l'existence d'une horde primitive dominée par un mâle, le Père de la horde. Ce dernier jouit de toutes les femmes, excluant ainsi les autres mâles que sont ses fils. Il les châtre, les tue à l'occasion. Son désir fait la Loi. Les fils se rassemblent un jour où la situation semble avoir dépassé un seuil tolérable, et décident de mettre un terme à la tyrannie du Père. Ils l'abattent espérant ainsi accéder à la jouissance des femmes dont il leur barrait l'accès. Le meurtre du Père accompli, ils se réunissent et le dévorent selon le cérémonial d'un repas totémique. Par un curieux renversement, leur haine se transforme, voilà qu'ils aiment à nouveau ce Père qui les a tyrannisés, ils l'aiment mort. Sans doute l'aiment-ils d'un amour comparable à celui qu'éprouve envers son propre surmoi le sujet, ou à l'amour révérencieux que manifestent envers leurs tyrans les foules. Ils décident alors de fonder la société des frères, laquelle va alors curieusement reposer sur la Loi même du désir du Père. Désormais, toutes les femmes du père sont interdites. Étrange est ce paradoxe: après tout, s'ils sont frères car fils du même père, ils ne le sont pas forcément de la même mère. A cet égard, la Loi de l'interdit de l'inceste n'est pas énoncée, pas plus d'ailleurs qu'elle ne l'est dans le mythe d'Œdipe. Plus encore, elle ne figure pas dans la plupart des textes de la tradition judéo-chrétienne, et notamment des dix commandements, pour une raison qui sera explicitée ultérieurement dans ce texte.

Freud tenait au mythe de Totem et Tabou, et il a toujours soutenu que sa description correspondait à une réalité historique. Cette insistance a soulevé un tollé de la part des ethnologues, qui n'avaient jamais rien observé de tel sur le terrain; la théorie freudienne leur parut donc non fondée. Rappelons qu'en ce début du siècle, marquant l'essor de la science, un tel jugement ne fut pas sans portée : il suscita le désintérêt sinon le mépris pour ce texte, dont Freud ne cessa jamais à travers toute son œuvre de souligner l'importance.

Il fallut attendre en ethnologie le travail de Levi-Strauss pour avoir confirmation de la valeur mythique de l'hypothèse freudienne. Totem et Tabou ne se réduit donc pas à de simples élucubrations du névrosé, que Freud pouvait être à l'occasion. Ce mythe n'est pas non plus une invention visant à résoudre certaines impasses théoriques, voire personnelles (notamment le rapport de Freud à son père qu'il aimait tant, au point de vouloir le hisser au niveau du géant de la horde). Non seulement, il s'agit bien d'un mythe, mais sans doute du seul mythe moderne - s'il faut en croire Levi-Strauss. Il existe, il est vrai, un au-delà du mythe qui n'est rien d'autre que le réel dont il fait fiction, réel auquel il offre sa consistance. Avec Lacan, ce réel se découvre au-delà même du fantasme historique: le mythe fonctionne comme un opérateur structural. Son opération doit, à cet égard, être renouvelée par chacun dans son rapport à une jouissance mythique originelle. On peut en lire la nécessité sur le tableau de la division subjective donné et commenté en début de chapitre. Il montre une séparation qui va du sujet mythique de la jouissance totale (S) au sujet du désir (\$). Cette séparation se fait non sans la dimension d'un deuil : deuil de l'Autre réel, alors perdu.

La primauté accordée au Père de la horde renvoie ici à la question du phallus qui totalise ce qui fémininement peut être sujet à la jouissance. Ce mythe situe en son point d'origine la jouissance première qui serait propre au Père - jouissance qui ne va pas sans dommage, puisqu'elle conduira le Père à la mort.

Que le Père «possède» toutes les femmes est une assertion entachée d'impossibilité. Reste encore à fonder cet impossible comme un réel structuré, cerné par des énoncés logiques.

Il est impossible de jouir de toutes les femmes non seulement parce qu'il y aurait des limites physiques à une telle entreprise, et parce que «toutes les femmes» implique une comptabilité impossible. Cet énoncé évoque avant tout l'existence d'un homme pour qui la jouissance serait sans limites. En d'autres termes, cela signifierait qu'il n'y aurait pas pour ce père de castration. Exemple qui se formulerait suivant les formules de la sexuation avancées par Lacan².

qui se lira:

$$E_x \emptyset_x$$

Il en existe un qui dit non à la castration. (Le Père de la horde dont la jouissance est sans limite).

² Jacques LACAN, *Encore*, VII, Le Seuil, Paris, p. 73 et suivantes

Cet énoncé implique alors: qu'aucune femme ne peut dire non à son désir qui fait la Loi, puisqu'il peut jouir de toutes les femmes. Ce qui s'écrirait alors:

$$\overline{\exists x \emptyset x}$$

Il n'existe pas de femme qui puisse dire non à la Loi, à la fonction phallique.

Le corollaire du premier énoncé, prolongé du second, serait donc que tous les hommes sont soumis à la Loi, (à la fonction phallique), en reprenant la même formulation, on écrira alors :

$$\forall x \emptyset x$$

Le Père peut jouir de toutes les femmes, mais cela ne signifie pas et ne nécessite d'ailleurs point que toute la jouissance féminine lui revienne pour autant.

Lorsque Lacan énonce que: «La femme n'existe pas», cela veut dire qu'elle n'est «pas toute» sujette de la fonction phallique. Cela s'écrira :

$$\overline{\forall x \emptyset x}$$

parce que sa jouissance est duelle, elle est dans un rapport de contingence à la Loi phallique.

L'essence d'une femme ne réside pas dans la castration car elle fonde son être hors-la-loi, sur le réel d'une jouissance supplémentaire, au-delà du phallus, tout en ayant rapport à la castration.

Ainsi se dégage dans l'énoncé de ce mythe, la batterie minimale de quatre termes qui permettent de cerner une structure irréductible, dans l'approche du réel du sexe. Ces quatre termes fonctionnent dans des rapports d'implication logique. Ils fondent l'origine de la Loi, son universalité, non pas dans une réalité historique, mais dans un réel impossible à dire, du fait de l'incomplétude du symbolique.

La différence sexuelle ne se supporte que de la signification de quelque chose qui manque sous l'aspect du phallus. Cette différence sexuelle trouve sa raison dans un réel incontournable et, en même temps, impossible à rejoindre. A cet égard, la jouissance de l'homme et de la femme ne se conjoignent pas organiquement, elles ne sont pas du même registre et cette

hétérogénéité permet de saisir le difficile aphorisme de Lacan : «Il n'y a pas de rapport sexuel.»

Le mythe de Totem et Tabou a une fonction: pour qu'il subsiste des pères, encore faut-il situer avant l'entrée dans l'histoire le vrai et le seul Père, le Père unique. Il ne subsiste alors qu'en tant que Père mort, ou plus exactement qu'en tant que Père tué. Le meurtre du Père réel l'éternise dans le symbolique. Le Père est mort, le fils ainsi donc ne l'aura pas tué, puisque son meurtre aura toujours déjà été accompli.

Comme celui d'Œdipe, le mythe de Totem et Tabou procède à l'élimination de la loi de l'interdit de l'inceste. De plus, ces deux mythes s'opposent par leur fonction clef.

Dans Totem et Tabou, le meurtre est prémédité. Il s'agit d'un acte de révolte découlant de l'insatisfaction des besoins. A l'origine, il y a jouissance, puis la Loi se met en place.

Dans l'Œdipe, le meurtre est commis alors que le sujet méconnaît l'identité de celui qu'il tue. D'abord, existe la Loi; ensuite vient la jouissance, objectivée par la Loi. La Loi est tellement primordiale qu'elle exerce ses attendus même lorsque les sujets n'y ont contrevenu qu'en toute innocence. En revanche, par la fonction commune aux deux mythes, la jouissance sexuelle se structure de la jouissance mortelle.

A l'origine est la Loi, dont la profusion de la jouissance est la conséquence; l'interdit qu'elle énonce, son dire que non représente, à cet égard, le plus sûr des rails qui conduisent à la jouissance: par ses inter-dits, elle désigne l'objet du désir. Voilà donc pourquoi n'est jamais explicitement énoncée la loi de l'interdit de l'inceste. Car si elle l'était, il faudrait en déduire qu'on ne peut que désirer la Mère, selon la Loi.

Le complexe d'Œdipe dans la psychanalyse

Dans le complexe d'Œdipe, tel qu'il est articulé par la psychanalyse, on retrouve tous les éléments précédemment dégagés de la fonction paternelle. La fonction du père se résume à mettre en jeu un signifiant qui se substitue au premier signifiant introduit dans le symbolique, le signifiant maternel. Cet énoncé suffit à indiquer que le complexe d'Œdipe est un symptôme dont le sujet développe dans sa mythologie personnelle la signification, qu'il ramène toujours à la structure qui la détermine.

L'universalité du complexe d'Œdipe est fondée sur la parole. L'humain est un être parlant, et plus précisément un être parlé du fait qu'il est toujours pris dans le langage qui lui préexiste. On peut le définir comme parlêtre pour reprendre ce terme forgé par Lacan. Pour pouvoir prendre la parole légitimement dans le champ du langage, le sujet doit accéder au Nom-du-Père, lequel implique l'Œdipe. Ce n'est qu'au prix de savoir se servir du Nom-du-Père que le sujet peut s'en passer.

L'enfant nouveau-né a d'abord affaire à la mère symbolique, dont la présence et l'absence confèrent une scansion temporelle subjective à la satisfaction de ses besoins. Ce n'est qu'une fois qu'elle manque à son appel qu'elle devient la mère réelle. Dès lors, l'enfant court le risque d'être soumis au caprice de la toute puissance maternelle.

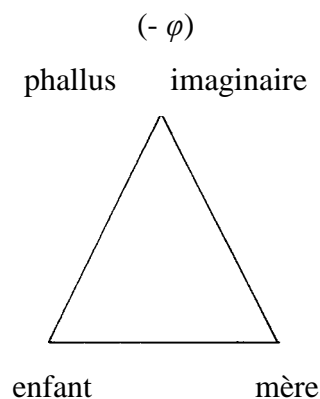
Le moment repéré par Freud dans son observation d'un enfant jouant avec une bobine, attachée par un fil, qu'il s'amuse à jeter et à reprendre en prononçant l'alternance des syllabes: Fort-Da (Loin - ici, loin - ici), répète le mouvement des allées et venues de la mère. Outre qu'il témoigne d'une volonté de maîtriser la situation, ce jeu met en scène la répétition d'une jouissance désormais liée au battement du signifiant. L'enfant s'introduit alors lui-même dans ce battement. Grâce au symbolique, il n'y a en quelque sorte point de présence sans absence et vice-versa.

Très tôt, l'enfant éprouve à travers ce qui lui est donné ou refusé par la mère le manque réel d'un objet symbolique. Ce manque est investi du signe de l'amour. Ainsi se constitue la première matrice de ce que l'enfant éprouvera plus tard comme privation.

Au stade du miroir, l'enfant jubile lorsqu'il s'appréhende grâce à son reflet dans la virtualité d'une maîtrise imaginaire. Il mesure en même temps, du fait de son immaturation neuro-physiologique, la béance qui le sépare de cette maîtrise. Ce manque qu'il ressent, il le suppose à juste titre chez sa mère. Il fomenté alors, pour la combler, le phallus imaginaire qui fonctionne au gré de sa fantaisie, allant jusqu'à se proposer lui-même comme ce phallus. Soit à travers ses jeux, soit à travers la richesse des manœuvres par lesquelles il se cache et

réapparaît, il cherche à capter le désir de sa mère. En effet, il ne vise pas un objet mais un désir, son désir est le désir d'un désir, le désir de la mère en l'occasion, dans la dépendance où il est de son amour.

Ainsi, contrairement à ce que prétend certaine littérature analytique, l'enfant n'est pas avec la mère dans une simple relation duelle, mais pris au jeu d'une relation subjective imaginaire. Cette relation se pose entre deux partenaires, la mère et l'enfant, par rapport à un troisième terme le phallus imaginaire. (Le phallus imaginaire parce qu'il remplit la fonction d'un manque s'écrira : $-\varphi$.)



Ce phallus imaginaire fomenté par l'enfant peut avoir pour lui la valeur d'une explication. Elle lui permet de comprendre le sens des allées et venues de la mère. Il va donc s'engager dans toute une série de jeux de leurre avec elle. Il s'offre à être pour elle le phallus manquant jusqu'à ce que le polymorphisme des manifestations de son désir trouve ses limites. En effet, le manque de la mère est signifié par un discours déjà en place avant que ne naisse l'enfant. A ce niveau, cette place est articulée au phallus symbolique. A cet égard, si la mère prend l'enfant pour l'objet métonymique de son désir de phallus, si l'enfant la comble, ce dernier, garçon ou fille, risque d'être englué dans les significations du désir de la mère. Fort diverses, les conséquences d'un tel engluement peuvent faire accroire à la débilité mentale, sinon porter jusqu'à la psychose. C'est parce que de telles significations s'imposent à l'enfant aux prises avec des manifestations génitales, dont la plus patente est la masturbation, que l'ensemble du processus se polarise sur la signification sexuelle.

Le garçon a déjà pu s'apercevoir que son pénis est apprécié comme objet. Cependant, ce même pénis est déprécié par la mère du point de vue de la satisfaction de son désir. On se souviendra ici de cette répartie de Rodolphe:

R. : «Pour consoler la maman, je me mettrai de faux poils.»

Pour la petite fille, les choses semblent plus énigmatiques, mais s'avèrent presque similaires: non que le pénis ne soit guère plus développé que le clitoris. Même si la petite fille a très tôt l'occasion de s'apercevoir de la différence organique, celle-ci ne semble pas entrer en jeu de façon décisive. La différence est annulée, non pas pour des raisons organiques, mais parce que l'organe clitoridien, avec les plaisirs qu'il peut apporter dans la masturbation, peut augurer de la présence à venir, de l'amorce d'un organe phallique. Comme le garçon, la fille croit sa mère pourvue d'un phallus, car elle le lui attribue dans son imaginaire, de sorte qu'en retour la petite fille se pensera pourvue d'un phallus au même titre qu'elle.

Le procès œdipien connaît un tournant décisif selon les modalités de l'intervention du père.

1 - Le père intervient comme interdicteur et comme privé

a) *Le père est interdicteur* : Le père interdit à l'enfant la satisfaction réelle de ses impulsions sexuelles. La mère remplit aussi bien cette fonction comme l'indiquent les propos de sa mère rapportés par Rodolphe:

R. : «Toucher le zizi, c'est la révolution des fantômes qui coupent le zizi.»

Mais, finalement la menace de castration sera rapportée au père.

Le père est l'agent réel de la castration symbolique, c'est un acte symbolique lié à l'instance de la Loi. Il porte sur le phallus imaginaire.

b) *Le père est privé* : Dans la mesure où le père jouit légitimement de la mère, il frustré l'enfant d'un objet réel, la mère. Ce temps est celui de la frustration, dommage imaginaire dont l'objet est réel. L'enfant suppose que cet objet lui est dû. Agent de la frustration, en tant que représentant de la Loi, le père supporte à ce titre la fonction de père symbolique, au principe de laquelle sont les Noms-du-Père.

Ces deux modes d'incidence de l'intervention du père auront l'effet salvateur de débusquer l'enfant de la position où il s'imaginait «être le phallus de la mère». L'enfant entre alors dans une rivalité que l'on peut dire fraternelle avec le père, auquel il dispute la possession de la mère. C'est alors que, dans son fantasme, il tue le père. Par la voie de ce meurtre du père imaginaire (qui est un des aspects du père mythique de la horde), il va entrer dans l'ordre de la Loi.

2 - Le Père intervient comme donateur et permissif

a) Le père apparaît d'abord comme agent de la privation au niveau de la mère. En effet, elle reçoit de lui le pénis réel comme symbolisant le phallus dont elle manque.

Le père ne châtré pas la mère. La mère est privée du phallus réel en tant qu'il est un objet symbolique. Elle n'a pas le phallus sur le plan symbolique. Ce n'est pas seulement le rapport au père réel qui compte alors, mais le rapport de la mère à sa parole qui la barre, comme Autre (A). De ce fait, elle apparaît comme châtrée dans la subjectivité de l'enfant. Le père est ainsi l'agent imaginaire de la privation réelle de la mère, celle-ci manque d'un phallus symbolique. C'est parce qu'il remplit cette fonction d'agent privé, au niveau de la mère, que le père est supposé par l'enfant avoir surmonté l'épreuve en impasse de la castration. Rappelons ce que dit Rodolphe de cette impasse.

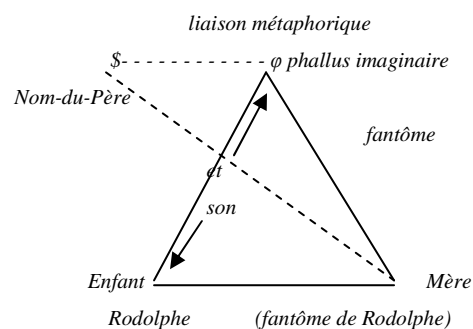
R. : «Le zizi coupé d'un enfant c'est ça que la révolution dit la maman ... c'est une révolution qui va pas ensemble le zizi et la révolution des malheurs.»

Si le père est le donateur virtuel du phallus, la mère le préférera à l'enfant, et à ce titre parce qu'il est le détenteur du phallus l'enfant se tournera vers le père en fonction de la façon dont il assumera la privation de la mère. En ce point, par le biais de l'amour, trouve son origine l'identification au père parce que son rôle est donateur pour la mère et, par là même, donateur virtuel et permissif pour l'enfant.

b) *L'identification au père*: L'identification au père se met en place parce que le père possède le pénis réel qui symbolise le phallus, pour la fille comme pour le garçon. Cependant, à partir de ce moment, leurs chemins divergent. Mais, auparavant, subsiste encore une difficulté à résoudre. Le garçon ou la fille doivent en passer par un temps de privation pour recevoir le phallus. C'est cette privation réelle, d'un objet symbolique, qui, après la castration, puis la frustration va représenter le troisième temps de l'Œdipe.

L'Œdipe proprement dit est le procès par lequel l'incidence de la fonction paternelle s'effectue dans un mouvement logique où le signifiant qui représente cette fonction se substitue au premier signifiant introduit par la mère. (Le signifiant maternel se concrétise dans ses présences et ses absences.)

Un procès de métaphorisation permet cette incidence du Nom-du-Père. Sa fonction sera de nouer le sujet à la Loi et son effet de refoulement. Dans la cure de Rodolphe, ce moment de passage a été repéré dans le thème du fantôme.



On peut suivre ce procès dans ce schéma qui complète le ternaire imaginaire. (Le commentaire en a été fait dans le 2 chapitre à partir des dessins n° 12 et 13.)

Par le processus d'une liaison métaphorique, le Nom-du-Père se substitue au phallus imaginaire. Cette substitution ne s'accomplit que dans la mesure où le phallus imaginaire a pris une valeur signifiante, parce qu'il est signifié phallus par le discours.

Dans ce procès, le phallus qui était l'objet imaginaire du désir devient signifiant du désir par l'effet du discours. L'enfant dès lors n'a plus la possibilité d'être le phallus imaginaire. Il passe de ce fait au plan de l'avoir symboliquement. Pour la fille comme pour le garçon, se pose la nécessité d'un deuil à faire quant à l'organe réel. Avant de franchir cette étape, encore faut-il qu'il soit entendu au préalable qu'on ne peut l'avoir. L'éventualité de la castration est essentielle dans cette assomption de l'avoir symbolique.

3 - Le défilé œdipien

Il commence en ce moment de l'identification au père, et suivra un cheminement différent, pour la fille et pour le garçon.

Le tableau suivant en éclairera le déroulement :

FILLE	GARCON
1) Le Père n'a pas de peine à se faire préférer à la mère comme porteur du phallus.	1) Le garçon renonce plus difficilement à la mère pour se tourner vers le père. Car la découverte de la castration de la mère peut le renforcer dans sa conviction de pouvoir lui donner le pénis dont elle manque et qu'il confond encore avec le phallus qu'elle demande.
2) La petite fille entre dans l'Œdipe en demandant le phallus à la place où elle devrait l'avoir si elle était un homme, elle le demande à celui qui l'a réellement. (C'est la 2 ^e forme de penis-neid, une forme imaginaire : le clitoris équivalent du pénis grandira.	2) Il doit résoudre l'énigme d'être porteur d'un pénis réel, «si profondément enraciné», le moment privatif, l'annulation de l'organe reste une difficulté majeure à comprendre.
3) Elle fait ce détour plus long pour elle de s'identifier au père. Elle est «comme lui». Elle a un pénis imaginaire mais la désillusion, l'insatisfaction de cette solution lui ouvre une nouvelle compréhension : le pénis ne peut lui manquer qu'à titre de symbole.	3) Le père heureusement pour le garçon intervient en le mettant hors du coup, pour son soulagement. (Le désir de sa mère et sa privation ne sont pas de son ressort).
4) Elle renonce à son identification imaginaire au père, et vient se proposer à	4) A partir de ce moment, le garçon entrevoit la solution du conflit. S'il

<p>lui comme femme. (C'est la 2^e forme de penis-neid : ce qui est désiré c'est le pénis du père).</p> <p>5) Elle va alors fomenter le vœu d'avoir un enfant du père comme équivalent symbolique du pénis manquant (c'est la 3^e forme de penis-neid). Très rapidement, elle s'aperçoit que cette dimension du manque réel n'est tenable que parce que l'objet est symbolique autrement dit la fonction du semblant, lui est plus accessible que pour le garçon. La petite fille entre plus facilement dans le moment privatif, son passage se fait à l'inverse de celui du garçon.</p> <p>a) Elle entre dans l'Œdipe par le biais du complexe de castration. b) Elle en sort par l'angoisse de castration. En fait, l'angoisse est ce qui fonctionne pour elle comme castration, car la femme plonge ses racines dans le réel que le symbolique manque. Son lien à la loi phallique sera de ce fait plus libre.</p> <p>6) La petite fille à la sortie de l'Œdipe est dans une position subjective qui se définit de la formule: Elle n'a pas le phallus sans l'être (symboliquement).</p>	<p>renonce à sa rivalité imaginaire avec le père, il peut choisir de s'attirer son amour, parce que le père est le plus puissant. Le garçon est alors en position inversée dans l'Œdipe. Cette position le «féminise», car d'avoir à recevoir l'amour du père comporte en même temps pour le garçon une menace Imaginaire: la crainte d'être châtré.</p> <p>5) La difficulté pour le garçon d'en passer par l'annulation énigmatique de son organe fait que sa sortie de ce moment de la privation est plus problématique que pour la petite fille.</p> <p>a) Le garçon entre dans l'Œdipe par le biais de l'angoisse de castration. b) Il en sort par le biais du complexe de castration. Ce dernier signifie Pour lui la réalisation d'une équation entre le pénis et le phallus dont il aura un usage légitime dans le futur. Il devient porteur du phallus symbolique.</p> <p>6) Le garçon à sa sortie de l'Œdipe est dans la position subjective qui se définit par la formule: <i>Il n'est pas le phallus sans l'avoir</i> (symboliquement).</p>
--	--

En tant que manque réel d'un objet symbolique, la privation est le moment d'un deuil: deuil de la chose responsable d'une jouissance mortelle, parce que dirigée sur le corps propre. Le renoncement à la chose, opéré à travers son meurtre avec la privation qu'il entraîne commémore le meurtre du Père de la horde. A l'occasion de ce moment fécond, l'enfant renonce à faire supporter à son père réel la figure de l'agent imaginaire de sa privation de jouissance. La jouissance totale apparaît alors mythique, non sans entraîner la nostalgie du sujet comme le disait Rodolphe :

R. : «Elle est triste ta révolution », ou encore «Je regrette les fantômes que j'ai construits, le mieux dans la vie c'est de rester un ignorant.»

Dans les insignes même du père qu'il s'approprie en s'identifiant à lui par amour, l'enfant trouve l'appui d'un Totem. Ce dernier réside dans la consistance de l'idéal-du-moi et fonctionne comme un appui lors de sa rencontre vertigineuse avec le manque à être. Son champ est cerné par les tabous aux moyens desquels s'organise le désir. Ces tabous sont repérés comme signifiant dans les interdits du discours parental.

Dans cette incidence de la Loi, comme nécessaire à la jouissance, subsiste toujours pour le sujet une marge d'incompréhension radicale. Elle fait sa rage dans ce qu'il éprouve comme la morsure du signifiant. Telle est la cicatrice de l'Œdipe, selon Freud. On retrouve la même violence dans la figure obscène et féroce évoquée par Lacan pour désigner le surmoi, cette instance qui force à jouir. Le surmoi est l'autre nom de cette marge d'irrémissible incompréhension qui accompagne la Loi comme son ombre, sa doublure. Il n'y a pas, il n'y aura jamais de rapport sexuel. Peut-être en entendant les beuglements taurins du père qu'ils sont en train d'abattre, les fils terrorisés ont-ils cru saisir là le secret de sa jouissance et n'ont-ils jamais pu l'oublier. D'où l'énonciation par eux d'une Loi dont l'interdit est à jamais vécu comme l'arbitraire de l'accès à une jouissance toujours autre que celle qui est attendue et qui fait entendre sa plainte en écho d'une insatisfaction toujours plus exigeante.

Rodolphe, Œdipe et compagnie

Il convient à présent de suivre la progression du cheminement de Rodolphe dans le défilé œdipien.

Dès le premier entretien avec ses parents, il s'avère que Rodolphe est entièrement assujéti au discours de sa mère. «De toute façon, il ne sait rien faire tout seul», dit-elle, ce qui lui permet de manier son fils à sa guise, c'est-à-dire comme son «trop fragile» phallus, imaginaire.

Rodolphe, à cet égard, semble lui donner raison d'autant plus qu'à l'âge pourtant avancé de 5 ans 1/2, il présente un tableau clinique caractérisé par une très importante immaturation générale, déjà décrite, qu'aucune cause organique ne peut expliquer.

Son état est déterminé par le discours de la mère, qui laisse peu de place à la parole et aux actes de Rodolphe, fût-ce pour ses plus élémentaires besoins puisqu'elle lui fait encore porter des couches. En effet, la mère abrite sa propre angoisse sous divers prétextes, justifiés d'autant de précautions médicales qui s'avéreront par la suite n'avoir jamais été recommandées par les médecins. Rien ne permet de supposer que cette relation fusionnelle de la mère avec son fils eût pu changer tant Rodolphe était englué dans les significations du discours maternel. Il aura fallu l'intervention analytique, et, en particulier, dans le premier entretien, l'introduction du signifiant de «secret» pour que se produise une coupure.

Ce signifiant de «secret», dont au début le contenu importe peu, va révéler à Rodolphe qu'un savoir peut s'inventer dans cet appel qu'il engendre. Très rapidement son questionnement va se porter sur les significations de la réalité sexuelle.

R. : «Ça me torture la quéquette qui s'agrandit.» Il ne cesse d'interroger sa mère et dans les réponses maternelles qu'il rapporte apparaît bien la confusion où elle-même se trouve.

R. : «Le zizi coupé d'un enfant c'est ça que la révolution dit la maman.»

Pour Rodolphe, la question est ailleurs, il a déjà repéré que sa mère est châtrée, il le dit.

R. : «Pour consoler la maman, je me mettrai de faux poils pour remplacer papa...»

Mais ce qui l'inquiète surtout dans ce devoir qu'il croit sien, c'est la confusion subsistant en son esprit entre le pénis et le phallus désiré par sa mère. Cette confusion répond en écho à celle de sa mère.

R. : «C'est l'histoire du zizi magique, il en sort un fantôme, le fantôme de ma mère.»

Cette confusion entraîne le risque de l'éviration (d'avoir le «zizi coupé») dont sa mère agite sans cesse la menace.

R. : «Maman me répète toujours la même chirurgie.»

Cependant parce que la cure produit ses effets, il commence à mettre très sérieusement en doute la validité des propos de sa mère.

R. : «C'est une révolution qui va pas ensemble le zizi et la révolution des malheurs.»

A compter de ce moment, il n'en est donc plus à confondre l'éviration «le zizi coupé» et la castration symbolique « la révolution des malheurs ».

Il est sur le seuil de la castration symbolique. Cette castration n'est pas un moment ponctuel, mais consiste en une série d'approche. Elle porte sur le rapport du sujet à sa parole. Son objet est imaginaire. C'est le phallus désiré par la mère, en tout cas tel que le suppose Rodolphe. L'agent de la castration est le père réel.

Il faut en l'occurrence comprendre qu'il est difficile d'en affirmer la carence dévoilée par Rodolphe lorsqu'il affirme:

R. : «Mon père m'aime trop», ou encore plus insistant :

R. : «Je crains moins mon papa.»

On peut dire sans excès que ce père dont Rodolphe dit humoristiquement: «c'est mon tempérament» est empêché de remplir son rôle ; il en est empêché par la mère qui ne lui demande d'intervenir que sur un mode surmoïque, comme un père sévère, et non comme un père qui peut parler autrement à son fils : à preuve, l'insistance de la mère exigeant que l'on n'intervienne uniquement pour «corriger» Rodolphe sous le prétexte de ses mauvais résultats scolaires (comme son propre père a été sévère avec elle d'ailleurs).

La castration symbolique, qui se profile à l'horizon, Rodolphe va s'en approcher par paliers successifs. L'interdit de la Loi, qu'elle signifie, n'est pas la prohibition massive des impulsions sexuelles. Quand Rodolphe dit:

R. : «Je tripote les fantômes.»

Je n'y fais aucunement obstacle car la castration symbolique est agencée par les interventions de l'analyste, qui ponctueront sur les dires, sur le dire de Rodolphe, des coupures en pleine masse amorphe des significations qui le lient encore au désir de sa mère. Grâce aux ponctuations interprétatives, les interdits deviendront les interdits dont Rodolphe repérera la valeur dans la parole, ainsi qu'il le confirme en ces termes:

R. : «Pour sortir du monde qui existe pas, c'est une opération magique, mais c'est une façon de parler.»

Ce .qui lui permet de rencontrer la butée de la castration :

R. : «Le chemin je peux pas le dire, y'a façon qu'on peut pas le dire, y'a quelque chose qu'on peut pas dire c'est une révolution.»

C'est après qu'il s'adresse à l'analyste fonctionnant en place de l'agent supposé de la castration dans l'acte analytique. Il me demande alors.

R. : «Quelle est la Loi des hommes?»

Dans la réponse que je lui fais: «c'est de parler», il saisit très bien qu'il ne s'agit pas seulement du bla-bla, mais de la parole qui engage parce qu'elle porte sur des dits dont il ne peut se dédire :

R. : «Parler c'est bien, mais parler trop on peut devenir fou.»

J'ai suffisamment insisté dans les deux premiers chapitres sur la bascule produite dans la cure en ce moment crucial.

A partir de ce moment, va se déclencher l'invention du savoir au moyen de la parole.

Le premier effet de l'usage pertinent de la parole engendre la frustration de la demande. On ne peut demander ce qu'on ne peut dire. Cette frustration est un dommage imaginaire, qu'implique le renoncement à la jouissance de l'objet réel. Pour Rodolphe, il s'agit de sa mère qu'il appelle très joliment:

R. : «Ma lèche maman des mots d'amour.» Auprès d'elle, il veut remplacer son père, ce qui est bien l'équivalent d'un désir de mort. (Le meurtre du père est accompli dans son fantasme.)

L'agent de la frustration est symbolique. C'est dans l'ironie d'une boutade qu'il m'adresse qu'on peut situer pour lui la place du père symbolique, du père mort, qu'il est allé consulter pour le « sauver» de la folie.

R. : «C'est comme si je croyais au Père Noël.»

Le Père Noël que je suis sans doute en m'avançant un peu trop à son goût pour le «sauver» des effets d'un désir auquel il n'a pas encore tout à fait renoncé.

L'autre effet de l'usage pertinent de la parole porte sur l'annulation de l'organe. Ce n'est pas de son éviration dont il s'agit mais de sa signification par le discours.

Dès lors, Rodolphe va pouvoir donner au fantôme de sa jouissance, la consistance d'être phallus signifié par le discours à partir de sa référence au pénis réel.

J'ai largement développé le thème du fantôme pour montrer comment dans le nouage des trois consistances du réel, de l'imaginaire et du symbolique, dont il est un carrefour, s'effectue le montage d'un Nom-du-Père. Rodolphe va pouvoir s'en servir pour faire appel à la fonction paternelle: c'est-à-dire qu'il va faire cette invention tout à fait extraordinaire qui consiste à remplacer le père sévère (imaginaire) par le perroquet, un père O.K. (symbolique). Le «père O.K. qui mange tous les fantômes» (comme son père lui donne à manger), le père dont l'incidence est juste ce qu'il faut.

A cet égard, il est probable que cette invention a pu lui venir dans le droit fil de mes modes d'interventions. En effet, mes interprétations avec lui ont surtout consisté dans la répétition de ses paroles, en les soulignant de ce fait. Cet analyste a-t-il pu penser est un perroquet, mais grâce à lui on peut entendre autrement. A la fin de la cure, il confirmera, me semble-t-il, cette hypothèse par ce propos:

R. : «J'ai connu les fantômes de travers.»

A partir de la mise en perspective de toutes ces constellations de la castration symbolique, dans le défilé de laquelle il est engagé, s'ouvre le moment du deuil, de la privation. Pour un temps, il regrettera les fantômes, comme il traduira sa tristesse devant cette révolution qui l'engage vers la virtualité d'être un père à son tour.

R.: «Un jour, je me marierai et j'aurai des enfants ... elle est triste ta révolution.»

Il renonce à la jouissance de la chose interdite signifiée dans le «sexophone» et accepte la nécessité d'en passer par la Loi.

R. : «Les fantômes s'ils veulent avoir un nom doivent être porteurs d'un sexe.»

C'est sa façon de traduire sa nouvelle position subjective à la sortie de l'Œdipe soit : «n'être pas le phallus sans l'avoir».

Sa trajectoire œdipienne l'a fait passer de la tragédie qu'eût pu être sa vie, à une dimension comique, par la voie de l'analyse. Dans cette maison «droluche» comme il le dit, l'analyste est un «amuse-gueule» comme il le souligne au regard de la jouissance mortelle.

Il résumera sa pensée nouvelle avec le bouquet final de l'âne. Un âne pas plus bête qu'un autre. Telle est la promesse minimale que peut tenir l'analyste à qui ne veut pas errer sans l'appui des Noms-du-Père. Noms-du-Père dont on peut se passer à condition de savoir s'en servir.

A travers cette étude exhaustive de l'Œdipe et de ses connexions, on a tenté d'en retrouver la véritable portée, en l'exemplifiant par une cure particulière.

L'Œdipe n'a rien à faire avec l'usage affadi qu'il est fait de ce mythe dans l'obscène ritournelle papamaman.

Cet affadissement n'est pas un simple avatar dû à des ignorants, et cet usage réducteur est en somme la traduction d'une haine qui n'ose pas dire son nom. La haine de la psychanalyse se traduit par la méconnaissance de ce qu'elle est vraiment: un nouveau mode de lien social né du «malaise de la civilisation». Le remède qu'elle offre ne va pas sans le risque d'un pari. Pari proposé par Lacan à la fin de son «Télévision» en ces termes:

«De ce qui perdure de perte pure à ce qui ne parie que du père au pire.»

«Dans votre discours analytique, le sujet de l'inconscient, vous le supposez savoir lire. Et ça n'est rien d'autre, votre histoire de l'inconscient. Non seulement, vous le supposez savoir lire, mais vous le supposez pouvoir apprendre à lire.

Seulement, ce que vous lui apprenez à lire n'a alors absolument rien à faire, en aucun cas, avec ce que vous pouvez en écrire.»

Jacques Lacan

L'autre scène : Rodolphe, son père, sa mère, un étranger

La mère : De toute façon, il ne sait rien faire tout seul. .. c'est un enfant très fragile. Il a presque 6 ans, on est encore obligé de lui mettre des couches parce qu'il fait tout le temps, il a toujours besoin de quelqu'un.

Rodolphe: Où est-il?... Qu'est-ce que ça? ... Je suis un enfant perdu.

L'étranger: Rodolphe.

La M. : Rodolphe a été hospitalisé dès sa naissance et pendant très longtemps. On lui a enlevé un rein, les médecins ne pensaient pas pouvoir le sauver... Il se rend malade quand je me sépare de lui.

L'E. : Restes un peu avec moi.

R. : Pourquoi?

L'E. : Pour le secret.

R. : Le secret c'est quoi ?

L'E. : Le secret c'est quelque chose que quelqu'un sait et que les autres ne savent pas.

R. : Ah ! j'ai un secret?

L'E. : Oui, bien sûr.

R. : Ah !... et toi tu as un secret?

L'E. : Oui.

R. : Dis-le.

L'E. : ...

R. : Je le dirai pas ... papa ... papa ... papa.

R. : Le dessin pour le secret de Rodolphe.

R. : L'histoire du secret du lézard à la queue coupée, mais ça ne fait rien, ça repousse tout seul.

R. : Il y a des secrets, le pipi, la mort ...

Ce destin-là on va essayer de savoir pourquoi les crabouillages, la chose qui existe pas.

R. : Le bébé avec les couches, la dame ne sait pas si c'est une fille ou un garçon, c'est les deux je peux pas dire ... il y a d'autres choses à parler que le pipi ... je trouve qu'une dame comme ça, ça devait pas avoir un bébé ... le bébé la voulait pas parce qu'elle était trop moche et allait pas lui donner à manger... ça dépend du destin du bébé, s'il trouve la maman moche, il voulait s'en aller dans les rues, se promener dans les rues ... sa maman ne veut pas et c'est comme ça ... si ça tombe mal... si je vois une femme pas belle je dormirai tout de suite.

R. : Je parle de mon hôpital, quand j'étais avec mes urines, c'était bouché, on m'a opéré d'un rein, on m'a enlevé un rein, après je suis entré à la maison.

R. : Je vais te chercher la maman et Rodolphe.

La M. : Il est constamment agité, ne travaille pas à l'école, d'ailleurs moi je le guette et son père le gâte, il lui cède sur tout, c'est lui qui le fait manger le soir.

R. : C'est mon tempérament.

: - Dame avec un gros ventre.

Monsieur avec un gros ventre.

- Messieurs jouant au ballon, ce sont des jeunes hommes.

R. : Les choses que j'ai peur, ça ressemble à un ours, mais c'est pas un ours, c'est autre chose, un CORFAUCHE.

R. : Écrire mon histoire de peur... les choses qui existent pas, existent par la pensée.

R. : Maman avec le destin moche et le bébé qu'on ne sait pas s'il est une fille ou un garçon.

R. : Dans le ventre on n'a pas de nom ... et puis la maman qui a un plus gros ventre et pas même un enfant et puis après un garçon.

La M. : Il n'y a aucune amélioration à l'école ... je ne lui retire pas ses couches car il est incontinent et risquerai d'attraper froid et de tomber malade.

R. : J'ai envie d'être un bébé dans mon cœur, mais j'ai pas envie d'être un bébé ... c'est ma vie qui m'a fait venir... je me sens mieux et je me sens mal.

R. : J'en avais marre qu'ils me battent, que j'avais envie de mourir pour le dire dans le cœur.

L'E. : Le dire dans le cœur, c'est quoi?

R.: La remontée dans mon histoire c'est mon cœur... la nature et la liberté, j'ai peur de mon thème ... comme on est un jeune homme et qu'on ne sait pas vivre, le cœur est déchiré.

R. : Quand tu seras morte, je veux que tu meures.

La M. : Tu veux que nous soyons morts tu es méchant.

R. : Parce que vous me contrariez trop ... quand je serai grand qui me nourrira?.. et mes parents morts ?

La M. : Mon mari est aussi très inquiet.

R. : Mon père m'aime trop Maman parle en négatif.

R. : Un arbre en négatif. Comment il respire? ... et s'il perd ses feuilles?

R. : Dans mon rêve, je veux vivre dans une grande maison ... me séparer de ma maman ... ce dessin c'est le bateau restaurant, c'est pas la maman ... ce destin pour moi ... les pensées différentes du cœur ... Je viens ici pour mon destin, j'en ai connaissance... mon vrai destin c'est que mon papa meurt jeune et que je me marie avec ma maman ...

L'E. : Ça c'est tout à fait surprenant.

R. : Oui.

R. : Je vais parler dans le destin de l'hôpital, j'ai peur de quelque chose qui existe pas ... on va continuer notre travail de peur qui peut pas exister... mes rêves et ma vie c'est pareil... j'ai peut-être une Loi qui ne peut pas sortir de moi, la Loi de pénétrer dans le cul, j'ai peur de la Loi et j'ai peur de ça... la Loi d'une société mal faite. J'ai peur de la Loi et de la société ... je veux passer de la vie qui existe pas à la vie qui existe ... c'est le murmure de mon cœur.

Le Père: Tu te poses trop de questions il ne faut pas rater l'école ... il ne faut pas s'en faire il n'y a qu'à se débrouiller avec ça.

R.: Si je n'étais pas né, est-ce qu'il y aurait quelqu'un à ma place?

R. : Je me sens pas quand je fais pipi... je me traite facilement comme un bébé et je suis un grand garçon ... j'ai pas su comprendre les choses de bébé et je suis très en colère pour ça ... se battre c'est ça la vie me fait peur... je vais dessiner le pays de tous les anciens militaires pour apprendre qu'est-ce que c'est se battre ... apprendre à se battre c'est tuer les choses qui font peur ...

L'E. : Leur donner un nom? tuer? tu es Rodolphe, tu t'appelles Rodolphe.

R. : Oui c'est ça.

L'E. : C'est la maman-bateau?

R. : Ça choque un peu ... les bateaux avec ma pensée... Maman, je suis assez grand de se débrouiller seul.

Je crois qu'un enfant petit doit apprendre à quitter sa maman pour pouvoir vivre seul quand il sera grand. Pourquoi tu ne dis pas exactement ce que tu as sur le cœur?

L'E. : ...

R. : Maintenant je vais te découper de papa... le docteur et la maman... me séparer de toi comme me séparer de ma maman.

La M. : Les docteurs ont dit qu'il était guéri. Il ne me faisait pas la fête à l'hôpital.

R. : Je ne veux rien laisser en panne... Il faut me punir mais pas tout le temps.

R. : Je suis pas tellement inquiet.

Un chirurgien : Ce résultat tient du miracle.

R. : Les médecins croyaient que j'allais mourir, mais moi je voulais vivre.

... Un dessin d'angoisse, d'angoisse à l'hôpital... Les adultes savent et ne savent pas ... les enfants savent et ne savent pas.

La M. : Ça allait même jusqu'à me couper la parole, c'est devenu une maladie chronique... je prenais des médicaments ... je crie tout le temps, c'est pour ça que Rodolphe parle très fort... ça fait du bien de parler, mais ça ne sert à rien.

R.: La séance c'est pas pour moi... La tête de conscience .

Maman je te coupe les mains ... ma lèche maman des mots d'amour... j'aime la guerre c'est ma maman qui disait que je me fous de tout... il ne faut pas de maman... je me fous de la mort de ma mère, de mon père et de mon grand-père.

R. : Ça va très très mal dans ma tête ... Je suis le constructeur de l'aventure en dessin ... pour moi je me sens capable d'être un bébé, au contraire je fais tout pour être un bébé et je veux pas l'être ... je me crois un bébé ... caca ... chocolat ... je vais manger du caca ... c'est bon du caca... j'adore ça du caca ...

Qu'est-ce que tu penses de tout ça?

L'E. : ...

R. : T'es pas obligé de le dire.

R.-: Je vais inventer une méthode de projection d'histoire ... Je vais te dessiner et tu vas entendre.

R. : Les choses qui existent pas, les choses du rêve, la société qui existe pas ... le fantôme qui veut tuer il aurait peur des choses qu'il ferait... c'est moi qui découvre le pays des fantômes ... tu es assez fort pour faire disparaître tous les fantômes ... Les fantômes de la nuit, c'est les infirmières et les médecins de mort ... quel chemin je vais partir, quel chemin pour revenir à la vraie vie.

R. : Pour sortir du monde qui existe pas, c'est une opération magique mais c'est une façon de parler.

L'E. : Laisse venir tes idées pour retrouver le fil.

R. : Les fantômes ne peuvent que me tuer, ça peut que me tuer, me faire de vilaines choses... toucher le zizi c'est la révolution des fantômes qui coupent le zizi ... le zizi coupé d'un enfant c'est ça que la révolution dit la maman... c'est une révolution qui va pas ensemble le zizi et la révolution des malheurs... je bute sur quelque chose ... durcir le zizi, ça me bouche le zizi ... maman me répète toujours la même chirurgie ... pour consoler la maman je me mettrai de faux poils pour remplacer papa.

L'E. : Comment ça?

R. : Je me déguiserai pour prendre la place de mon papa... l'énergie de lune c'est dangereux on connaît pas ça... je crains la maman, elle est plus forte que moi, elle me donne des fessées. Ça ne fait rien, je crains moins mon papa. Grandir c'est travailler non plus jouer... je fais des rêves bizarres, le trop d'amour... les idées qu'on m'a mis dans la tête.

La M. : Rodolphe veut remplacer son père.

R. : C'est pour ça les fantômes de la nuit.

On m'a expédié chez les fantômes... Le pays qui existe pas c'est pas pour les enfants. Tu me mets dans la vie qui existe pas.

L'E. : C'est la construction de ton histoire?

R. : Puisque tu ouvres bien les oreilles et rentres ça bien dans la tête.

Ça m'énerve de travailler... ça m'énerve parce que c'est mes reins qui me comprennent, c'est mes reins qui agissent ... je veux tuer la maman parce que c'est le thème de coucher avec elle le danger, c'est pour ça que je suis perdu au pays des fantômes ... Je crois que tu es pas en forme, tais-toi j'ai peur de ce que tu dis, c'est moi qui commande pour le dessin.

R. : J'ai quelque chose de très important à vous dire ... Le chemin je peux pas le dire, y'a façon qu'on peut pas le dire, y'a quelque chose qu'on peut pas dire c'est une révolution.

L'E. : C'est très juste ce que tu dis là.

R. : C'est ça. Ça doit commencer par des pensées bizarres, puis les fantômes ... il m'énerve que maman n'est pas d'accord, tous les soirs à la même heure je commence à me couvrir, ma maman ne veut pas, j'ai peur que les fantômes me regardent ... j'ai des pensées bizarres, ça parle. Je ne sais pas comment mon rêve était transformé, un chien en un autre. C'est un rêve de chien magique. Comment éviter ça les coupures, un morceau de mots qu'on peut pas dire ou comprendre, ça concerne on n'en sait rien ...

R. : ... Je peux pas en dire trop sur mon chien ... est-ce que vous avez trouvé la concentration ?

L'E. : Le chien c'est la concentration de chier et de chemin.

R. : C'est vrai, il y a des idées qui viennent quand vous êtes pas là... vous voyez mes pensées en moi?

L'E. : Certainement pas.

R. : Tiens, j'ai envie de faire caca, qu'est-ce que vous pensez par rapport à ça?

L'E. : Dis-le toi-même.

R. : Le secret personne ne peut deviner les pensées, avec vous j'ai confiance, il faudrait une lettre pour ma maman.

R. : Je vais faire pipi, et on va commencer à déballer ce que j'ai fait.

L'E. : Faire un bilan?

R. : Pas tout à fait, je sais pas quelle forme de bilan. C'est un endroit très spécial pour un bilan, vous allez suivre tous mes conseils et on va revoir les dessins, les moi et les pas moi ... Je crois qu'on va s'arrêter au dessin des fantômes pour parler.

L'E. : Eh bien allons-y.

R. : A quoi tu penses ce bébé j'ai apporté?

L'E. : Je ne sais pas trop bien.

R. : C'est comment s'occuper exactement d'un bébé ... tu es bête à ce point-là et je crois que tu y es, c'est pas la pensée qui compte, tu y es ... quand on est envahi on sait pas quoi faire ... Je dis que vous êtes sévère.

R. : Je suis carrément fâché, si t'es pas gentil je reviens plus... vous forcez trop... je vais faire pipi, l'énergie ça fait bondir, l'énergie que j'ai dans la tête n'aime pas ma vie... dans le fond de mon énergie, il y a quelque chose de terrible.

L'E. : De terrible?

R. : Oui le terrible monstre-énergie.

L'E. : Le monstre-énergie ça alors.

R. : Monstre-énergie pour mon papa et pour ma maman.

L'E. : C'est ton désir?

R. : Non, j'ai envie de faire caca, mon énergie elle vient de mon caca, avec ça je me sers de ma maman.

L'E. : Oui avec ton caca tu as du pouvoir sur ta maman.

R. : Comment t'as trouvé ça?

L'E. : Parce que tu me le dis.

R. : Je vais faire un dessin, toi tu joues le patron et moi le travailleur... avec un grand dessin je raconte, c'est mes secrets avec ma mère.

L'E. : C'est exactement ça.

R. : Je fais du caca dans ma culotte ... me voilà tout nu avec mes petites gougouttes ... c'est mon caca qui compte.

R. : C'est le bateau Rodolphe, le bateau remuant ... je me remuais à faire ça, ça me torture la quéquette qui s'agrandit pour aller chercher des puces dans un trou... encore des bêtises de Valas... je vais essayer d'arranger mon idée et d'agrandir mon idée ... Je fais des progrès quand je veux remarque ... Je veux ma place dans l'école, je veux ta place, ça veut dire que je veux faire le médecin ...

... .Le médecin ça me torture. Qu'est-ce qui torture?

L'E. : Réponds à ta question.

R. : Je suis torturé par ma vie qui n'existe pas, depuis 3 ans, je veux que tu m'aides, je suis allé voir le Dr Valas pour qu'il me sauve.

L'E. : Eh bien je suis là.

R. : C'est comme si je croyais au Père Noël. Je ris parce que le Père Noël n'existe pas. Je fais de plus gros progrès parce que je suis patient.

Les parents: Il ne fait aucun progrès scolaire.

R. : Je me fous de redoubler ... Je m'intéresse aux choses des grands ... ce que les autres enfants ne savent pas, j'essaierai de faire une révolution pour me compléter. .. c'est les problèmes des grands.

Le P. : Tu voudrais savoir le problème des grandes personnes?

R. : C'est ça et c'est flou, je me considère comme un grand.

Le P. : Tu as quelque chose contre tes parents?

R. : Je me défends de vous.

Le P. : Au point de vue de la vie quotidienne ça va bien, c'est le corps qui va pas.

R. : Je me débrouille quand il n'y a pas maman ... il y a des secrets entre vous.

Les P. : Il faut persévérer.

R. : Aujourd'hui on range les idées qui me dépassent... c'est l'histoire du zizi magique, il en sort un fantôme, le fantôme de ma mère ... on va parler des envahisseurs, la vie te surprend avec les journalistes et les histoires de fantômes... les calculs dans ma tête pour les opérations des reins ... Ma tête est très spéciale à expliquer ...

Quelle est la Loi des hommes?

L'E. : C'est de parler.

R. : ... Les gens comme vous c'est des amuse-gueules, est-ce que ça vous amuse de rigoler?

Mon corps il est vert sur mon pull-over, mon pullover est vert et ouvert, c'est la Loi de ça qui me force ... Dans les choses qui existent pas il y a la vache qui rit et qui fait pipi, le caca pourri, le fantôme rit.

L'E. : Parfait.

R. : Parler c'est bien, mais parler trop on peut devenir fou.

R.: C'est le repartage... c'est ma tête qui m'emmène sur le monde qui n'existe pas ... Je n'arrive pas à m'organiser... au turbin dans les salles de bains, comme on dit, on sait toujours ce qui va nous arriver. .. pour s'y retrouver c'est la parole... Dans votre révolution, vous n'êtes pas très. riche... tu t'occupes bien de moi.

R. : Cher Dr Valas, au revoir, je t'embrasse tous. *R.* : L'école c'est l'école, c'est pas la peine d'en parler ici, ici on travaille.

R. : J'étais complètement pris par des fantômes ... les fantômes sont des babords de télé ... les fantômes masqués comme les docteurs... les fantômes c'est la liberté, ma vie n'est pas nette, je voudrais mourir.

L'E. : Il faudrait comprendre comment ils te tiennent les fantômes.

R. : C'est la vie quotidienne les fantômes.

La M. : Il a un comportement impossible.

R. : Les parents sont impossibles, j'aime mieux mon pépé que vous ... je suis un cas, je sers à rien, dans la vie je veux me tuer ... quand je suis en colère je suis mal dans ma peau, je pourrais me jeter par la fenêtre, j'ai envie de tout détruire ... Je veux te détruire, soit embrasser, soit détruire.

R. : On travaille sur la parole ... l'insistance des fantômes, ils sont venus à 5 ans, je pouvais pas dormir, maman vient à côté de moi je voulais pas ... J'aurais pu tuer les fantômes, je crois pas tellement à eux ... ça me regarde pas, c'est eux qui me regardent.

L'E. : C'est ça.

R. : J'ai peur à l'avance ... un fantôme par derrière pour m'enculer, c'est au moment des gros mots qu'il y a des fantômes.

... Fantôme de Rodolphe ... Il faudrait me bagarrer avec eux et les tuer et discuter avec eux les misères que pourraient me faire les fantômes ... ils pourraient te tuer ... ils pourraient me rendre fou ... ils pourraient me tuer dans ma tête.

L'E. : C'est un peu gros ce mot de fantôme.

R. : Oui c'est ma mère, une main dans l'espace, une main dans la lune ... Je veux mourir, quand je suis en colère ... Au début j'épouserai une petite fille.

R. : Déjà la question des fantômes c'est la question de l'homme radar. Rodolphe l'homme radar. ... Je suis perdu dans l'homme radar, dans une cuirasse de fou ... j'étais chez ma mémé qui a dit «un fou pour toute sa vie»... ils me font chier, ils me font chier dans la culotte.

L'E. : Tu as bien raison, mais il y a peut-être pas besoin d'aller aussi loin.

R. : Là c'est une séance très importante, après le camion robot les fantômes qu'est-ce que j'en pense? Le fantôme pan... un petit ensemble dans les grandes ensembles. Les enfants-hommes que j'ai fabriqués quand j'étais petit, l'enfant-homme l'enfantome Fantôme Rodolphe... le petit sujet qui passe ... Rodolphe et son fantôme.

R. : Ça y est les fantômes ont assez dit de choses. *L'E.* : Je suis tout à fait d'accord.

R. : L'avis de mon père n'est pas sévère, j'écoute pas mon père, j'écoute pas mon père d'une certaine façon ... mon père je garde un secret, il est très important, je l'aime bien, parfois je suis un peu bête ... Ça touche les mauvaises histoires de fantômes, je tripote les fantômes.

L'E. : C'est en effet la seule chose à faire pour y comprendre quelque chose.

R. : Alors maintenant on va revenir à la parole de l'enfant.

La vie des fantômes c'est la vie de ma peur... j'avais peur avant... la loi des fantômes c'est la sauvage des vies, ce dessin-là s'intitule la Loi des hommes... je compte pour des prunes.

L'E. : Certainement pas puisque tu as un nom.

R. : Rodolphe et pas un fantôme.

C'est un intrus dans la vie des fantômes, j'ai fait la connaissance des fantômes de travers et puis je voulais pas faire leur connaissance... les pompiers vont à la chasse des fantômes ... les fantômes je les entends raisonner dans ma tête.

R. : Le gros perroquet qui mange tous les fantômes ... je te traduis tout, Rodolphe de la raison du langage ...

R. : L'encyclopédie des fantômes: Rodolphe, Azarian, le sujet, le fantôme, raviner, il i elle a 5 an a la le sirê ate fantom le titr le ra,vain vie la méchansté éla.lé fantom. devin touté mé idé, il save sdéffande, il ri sedeme pijé je ne pereinféere.

R. : Je vous fais le chameau, le chameau c'est une impression comme on dit le fantôme ... maintenant je vais faire un fantôme très impressionnant ... le fantôme dit ahou, ahou, c'est le premier sujet.

L'E. : Qu'est-ce que c'est?

R. : Lui qui n'a pas de nom est-ce un sujet? J'ai dessiné le fantôme comme interdiction... tu sais où je trouve les mots? .. chez les journalistes ...

Le sexe ça vient de sexe-aphone ... les fantômes s'ils veulent avoir un nom doivent être porteurs d'un sexe.

L'E. : Très bien.

R. : Le jeu du merdier pour régler l'affaire.

R. : Rodolphe, le mâle, la vi, la possibilité, l'ome .

. .. Tu peux dire que je suis coincé, je regrette les fantômes que j'ai construits, le mieux dans la vie c'est de rester un ignorant ... je veux rester un ignorant, je veux être ignorant et parfois je veux pas.

L'E. : Oui, c'est difficile de faire autrement.

R. : Tu sais comment j'ai fait avec les fantômes ... je me suis débrouillé, etc., l'esprit et la quéquette c'est dans la tête.

L'E. : C'est très astucieux ça.

R. : Le fantôme dans la quéquette, il faut tourner autour du problème pour passer et repasser dans le sujet... ça cherche une drôle de panoplie... je dis la réalité sexuelle avec les choses.

La M. : Il ne fait rien à l'école, il faut faire quelque chose.

R. : Trouver les secrets, c'est ta faute.

L'E. : Pourquoi n'en parlez-vous pas directement avec la directrice ?

R. : L'homme qui sait parler en langue de femme ... je préfère embêter la femme de ménage que les fantômes... le roi des fantômes c'est l'homme sans sexe.

L'E. : Comme on dit le roi des cons?

R. : Les propos de mon imagination sont importants.

R. : Je viens que pour jouer ... Je viens que pour jouer ...

L'E. : Peut-être le moment est venu de nous séparer.

R. : C'est comme si on voulait m'arracher à ma mère ... Je viendrai jusqu'à épuisement du
Dr Valas.

L'E. : C'est entendu.

R. : Un jour je me marierai et j'aurai des enfants ...

R. : Elle est triste ta révolution.

A l'occasion de la nouvelle année

recevez mes meilleurs vœux.

Rodolphe

R. : J'ai fait ça, j'ai parlé aussi pour les autres enfants.

TABLE DES MATIÈRES

Présentation	
I - UN ENFANT AIMABLE.	
L'instant du secret.	
Le temps du fantôme	
Le moment de conclure	
Conclusion	
II - MOMENTS DE LA STRUCTURE DANS LA CURE PSYCHANALYTIQUE	
Présentation	
Les entretiens préliminaires	
L'entrée dans la cure	
La cure et ses termes clefs.	
- le repérage de la peur et de l'angoisse	
- la définition du transfert	
- l'angoisse de castration	
- l'articulation de l'angoisse de castration et du fantôme	
Le thème du fantôme	
La fin de la cure	
III - LE CORPS DANS LA PSYCHANALYSE.	
Présentation	
Moi-idéal et Idéal-du-moi	
Le modèle optique	
Le modèle psychique.	
IV - ŒDIPE, REVIENS, TU ES PARDONNÉ!	
Présentation	
Sexe biologique et sexualité dans la psychanalyse	
La fonction paternelle	
Le mythe d'Œdipe	
Totem et Tabou	
Le complexe d'Œdipe dans la psychanalyse.	
Rodolphe, Œdipe et compagnie	
L'Autre Scène: Rodolphe, son père, sa mère, un étranger.	

ACHEVÉ D'IMPRIMER
PAR L'IMPRIMERIE CH. CORLET
14110 CONDÉ-SUR-NOIREAU
N° d'Imprimeur: 3364
Dépôt légal: mars 1984
Imprimé en France